JULES BRETON
MEMBRE DE L'INSTITUT




# UN
# PEINTRE PAYSAN
## Souvenirs & Impressions

*Aube et Crépuscule. — Paysages et Campagnards.*
*Art et Artistes. — De la Suprématie de l'Ecole Française.*

TROISIÈME ÉDITION




PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31
NEW-YORK, 1127 BROADWAY

M DCCC XCVI

# UN
# PEINTRE PAYSAN

## DU MÊME AUTEUR

### *POÉSIE*

ŒUVRES POÉTIQUES. *Les Champs et la Mer. — Jeanne.* 1 volume avec portrait gravé à l'eau-forte. *(Petite Bibliothèque Littéraire.)* . . . . . . . . . . 6 »

LES CHAMPS ET LA MER. Un volume in-18 jésus (A. Lemerre, éditeur). . . . . . . . . . . . . . 3 »

JEANNE, poème. 1 volume in-18 (Charpentier, éditeur). . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 3 50

### *PROSE*

LA VIE D'UN ARTISTE, septième édition. 1 volume in-18 jésus (A. Lemerre, éditeur). . . . . . . . 3 50

---

JULES BRETON

MEMBRE DE L'INSTITUT

# UN PEINTRE PAYSAN

## Souvenirs & Impressions

*Aube et Crépuscule. — Paysages et Campagnards.*
*Art et Artistes. — De la Suprématie de l'École Française.*




PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

NEW-YORK, 1127 BROADWAY

M DCCC XCVI

*A*

*MADAME JULES BRETON*

*NÉE ÉLODIE DE VIGNE*

*je dédie ce livre*

J. B.

# SOUVENIRS

## L'AUBE CANDIDE

Dans *la Vie d'un Artiste,* j'ai longuement raconté mes premières années.

Plus d'un lecteur m'a dit s'être reconnu lui-même à plus d'un endroit de mes récits.

C'est qu'à toutes les enfances heureuses il y a un point commun : la virginité de la joie dans une parfaite sécurité d'âme.

C'est là l'incomparable lot de l'enfance et j'ajouterai que cela lui est dû et que rien n'est plus triste, plus déconcertant au point de vue de la justice, qu'une enfance malheureuse.

Je voudrais remonter encore le cours du temps vers cet âge d'or où des organes, nouvellement éclos, sont sans cesse tenus en éveil par un délicieux étonnement; où tout est si clair pour les yeux, si mystérieux cependant.

C'est peut-être aux clartés premières de cette

aube confuse qu'il faut chercher le secret de soi-même, les embryons des pensées et des passions qui ont influencé et déterminé les actes de la vie.

L'enfant ignore le sens des choses (hélas! le savons-nous plus tard?), mais les impressions primordiales qu'il en perçoit laisseront à son cerveau des empreintes ineffaçables.

Leur persistance est un des grands bienfaits de la Nature qui veille à garder, toujours vivant et vibrant, au milieu des désastres de l'âme, un rayon de cette pure et blanche candeur dont la lueur attendrie, de plus en plus pénétrante, plus sûrement même que le savoir et l'étude, éclaire l'âme humaine jusqu'à la dernière limite de l'âge.

Les souvenirs d'enfance arrivent par la sécheresse des jours, comme des bouffées d'aromes rafraîchissants, ou comme des reflets d'aurore qui viendraient consoler la tristesse des soirs.

Les peintres et les poètes aiment surtout à s'abreuver à cette source d'inspiration pure.

Hélas! pourquoi faut-il que nous touchions tous à l'arbre de la science, et que le sentiment y laisse la poussière d'or de ses ailes?

Pourquoi faut-il qu'apprendre ce soit perdre?

Pourquoi Dieu n'a-t-il pas donné à l'enfant la puissance de créer, et, à l'artiste qui crée, la virginité de l'âme?

Heureusement lorsque le souvenir de l'âge

béni rafraîchit et colore la pensée, il lui montre la Nature empreinte encore de la poésie première d'abord ressentie.

Lorsqu'on suit les balbutiements des enfants, on ne tarde pas à y découvrir des mots d'une profondeur troublante ; de même, si l'on regarde le griffonnage des premiers dessins de ces petits êtres, de ceux qui ont le don des arts d'imitation, on s'étonne d'y trouver tant d'expression. Que de candeur dans ces croquis informes ! Ils ne ressemblent guère à ceux de certains artistes qui, de parti pris ou par paresse d'apprendre, sous prétexte de naïveté, singent les maladresses enfantines. Je n'étonnerai pas ces peintres en affirmant que les dessins des petits enfants sont aussi défectueux que les leurs ; mais on sent je ne sais quelle pureté dans leur ignorance et l'on trouve prodigieux que des traits de crayon aussi rudimentaires et sans proportion aucune, puissent réaliser une mystérieuse impression de beauté morale.

C'est que, là-dessous, il y a des visions d'anges ; il y a la candeur, la divine candeur que la science la plus profonde a tant de peine à retrouver. J'ai parfois remarqué cette candeur chez des hommes ayant vécu hors de tout centre de culture intellectuelle. Je connais un petit rentier, simple d'esprit à ne pas avoir à s'inquiéter du royaume des cieux, qui, n'ayant

jamais rien vu ni appris, s'amuse à tailler des figurines en bois pour orner son jardin.

La première fois que, passant en voiture, j'aperçus ces grotesques, je poussai un éclat de rire. Puis, sollicité par une sorte d'inexplicable attraction, je ne résistai pas au désir d'aller exprès revoir ces frustes produits d'un homme d'ailleurs sans prétention et qui ne parle jamais sculpture. Arrivé devant le jardinet, je les regardai attentivement, à travers la grille, et je n'eus plus envie de rire.

Oh ! ce n'était guère plus correct ni plus perlé que les fétiches des Peaux-Rouges; cependant je me sentis ému d'un vague plaisir, comme de quelque chose autrefois ressenti au temps de l'innocence première.

Ainsi m'apparaissaient les personnages des contes, aux récits qui amusèrent mon berceau. Puis, si mauvaises qu'elles fussent, les têtes des personnages marquaient une individualité. Ce n'était pas inexpressif. Sur un piédestal encadré d'un cordon de buis, un petit bonhomme tout nu, au nombril naïf, jouait d'une sorte de flageolet, mais avec tant d'ingénuité... Il y avait là tant de candeur; candeur, il est vrai, dépensée en pure perte, et qu'un peu de science eût pu mettre en valeur.

Mais une froide et sèche science aurait peut-être aussi tout gâté, car dans les arts, la science

n'est féconde qu'associée aux célestes tressaillements que ranime le souvenir de l'âge d'or où fleurit notre éden.

Cette lumière qui nous arrive des profondeurs inconnues, cette lueur d'ignorance confondant le savoir, d'où nous vient-elle, si ce n'est du grand Être qui veille toujours au-dessus de nous. de cette puissance infinie contre laquelle viendra toujours se briser l'orgueil humain, et qui, de siècle en siècle, réédifie, sur les bases éternelles de la justice et du vrai, toutes les ruines éparses par l'ambition, la rapacité égoïste et la folie.

## L'ANGE GARDIEN

L'enfant voit tout et de tout reçoit une commotion. Mais que rendra-t-il?

On dit à son propos : « C'est un petit ange ou un petit démon. »

Son instinct se montrera vite.

Il y a de vrais démons, mais le plus souvent, ici, c'est un ange qu'il faut se garder de gâter ou un bon diable susceptible d'être redressé.

Or, cet ange tapageur et luron a de l'extase dans les yeux.

Le berceau de l'homme c'est la poésie et le merveilleux.

Rien ne semble impossible à l'enfant et il a raison puisque tout est prodigieux jusqu'au brin d'herbe.

Il croit tout avec une foi entière.

Les fées des contes dont on le berce lui apparaissent aussi vivantes, aussi naturelles que sa mère et sa nourrice, et il s'attend, à chaque pas, à les rencontrer dans les allées du jardin. Les choses lui semblent animées d'une existence semblable à la sienne; vous le voyez baiser ou frapper l'arbre ou la pierre dont il croit avoir à se louer ou à se plaindre.

Quelles ne sont pas ses joies devant les merveilles de la Création!

Avec quelle tendresse sa petite âme s'ouvre à l'amour! Il est bien déshérité celui qui, dans son âge mûr, ne retrouve, au fond de sa mémoire, un fantôme protecteur, le premier être adoré à la première éclosion du cœur; être depuis longtemps disparu, mais agrandi et spiritualisé dans le souvenir comme un saint de prédilection qui, aux heures désenchantées, lui parle de Dieu.

Le souvenir de mon enfance le plus enveloppé de mystère et en même temps le plus intense est celui du doux fantôme, si tôt évanoui, qui fut ma mère.

Il me suit partout aux jours heureux comme aux heures néfastes.

C'est mon ange gardien.

Je la revois, cette mère, avec ses yeux noirs souriant d'ineffable tendresse, avec son rayonnement de morte, c'est-à-dire d'âme pure!

Elle est là écartant les tentations mauvaises pour me dire : « Sois juste, sois bon ! »

La persistance de ce sentiment qui m'unit indissolublement à un être que j'ai à peine connu, est une de mes plus intimes raisons de croire à l'immortalité de l'âme. L'amour est la flamme qui la rend éternelle.

Douce mère, n'est-ce pas aussi toi que j'entrevois à travers toutes les femmes que j'ai cherché à glorifier dans mes poèmes et mes tableaux ?

---

## L'AGE MERVEILLEUX

L'homme s'habitue aux réalités des choses, c'est-à-dire à leur prose, et il ne jouit pas assez de leur charme poétique.

L'enfant, je l'ai dit, est tout à l'extase du rêve, au rayonnement miraculeux.

Je me souviens que les événements les plus simples me semblaient des prodiges. Un jour, je vis voler, au-dessus de notre cour, un oiseau inconnu.

Il était de la grosseur d'un pigeon, mais avec plus d'envergure, et ses ailes aiguës et anguleuses semblaient cassées aux articulations.

Il passa.

A peine avais-je eu le temps d'y songer, qu'un autre oiseau, tout pareil, apparut, venant de la même direction nord-ouest.

Il passa.

Puis ce fut un troisième.

Je m'en étonnais lorsque arriva un quatrième oiseau absolument semblable... Il passa. — Un cinquième... un sixième... Et voici qu'ils passèrent deux à deux, trois à trois, se succédant dans le ciel, à temps égaux, très rapprochés.

Ils passaient, ils passaient, se multipliant. Ce fut bientôt par dizaines qu'ils fendirent l'air, rapides comme des javelots, avec leurs ailes cassées et si étrangement, que je commençai à prendre peur et que tout me sembla changé autour de moi et que, après un long temps, lorsqu'ils eurent fini de passer en bandes toujours plus nombreuses, j'attendais encore, assis sur l'herbe de la cour, regardant le ciel, perdu dans un mystérieux rêve.....

D'où venaient, où allaient tant d'oiseaux?

Que de fois j'ai repensé à cette étrange migration céleste !

Et ce chaud soir d'été où il neiga, à flocons pressés, tant de papillons de nuit qu'ils tourbillonnaient en vrais nuages, autour des campanules du jardin.

Les fleurs affolées en agitaient éperdument leurs clochettes bleues, évaporées sous une vivante dentelle blanche ; et c'était adorable dans l'or du crépuscule.

O temps miraculeux !

Un autre jour, en plein midi, notre voisin Lhiver, le barbier de mon père, accourut tout tremblant et effaré : « il avait vu au ciel trois soleils ! »

Vite nous quittons la table (nous étions au dîner) et nous courons admirer le prodige !

Et les trois soleils irradiaient d'éclat pareil, à travers un blanc nuage, illuminant je ne sais quelle fête de l'Azur ! *

Mais bientôt nous assistâmes, mes frères et moi, à d'autres phénomènes célestes, à des éclipses de lune et de soleil.

Comme je trouvai étrange l'ombre rousse qui couvrit peu à peu l'astre nocturne !

* En 1883 nous avons, Mme Breton et moi, été témoins d'un pareil mirage à Cucq, près d'Étaples. Deux gerbes de rayons, également lumineux, s'échappaient d'un nuage à une certaine distance l'une de l'autre, sans qu'il fût possible de distinguer le vrai soleil de sa réverbération.

Nous suivîmes avec une sorte de vague effroi les progrès d'une éclipse de soleil. Je me sentis ému par la demi-obscurité aux lueurs livides, aux ombres nettes, morne comme un songe, qui se répandit bientôt sur la nature.

Puis, comme je pénétrais sous le berceau de clématites, je fus frappé, au lieu des habituels petits ronds lumineux que les rayons, tamisés par les branches, semaient à terre, je fus frappé d'y voir trembler mille petits croissants d'or pâle.

A plus de quarante ans de distance, je repenserai à ce phénomène en écrivant mon poème *Jeanne,* lorsque mon héroïne, revenue de son évanouissement, éperdue à la vue de sa faucille sanglante et vengeresse de son honneur, s'en revient, folle de rage, se jeter sur sa pelouse, la face contre terre, pour cacher sa honte ; puis, lorsque après être ainsi restée longtemps absorbée par l'horreur de la souillure, sortant d'un rêve affreux, elle ouvre les yeux dans le jour assombri par une éclipse, chose qu'elle ignore ; lorsque, dressant la tête, elle revoit, ô terreur ! la tragique faucille à la place du soleil ; enfin, lorsque étant allée chercher un refuge à son délire sous le berceau de pampres témoin de ses pures amours, elle rejette sa pensée sur le fiancé.

... Oh ! le jour où sa bouche a effleuré les

lèvres du beau convalescent endormi, combien les amoureux rayons, à travers les rameaux flottants, filtraient de joyeux petits astres ronds comme pour fêter leurs fiançailles!...

A leur place que voit-elle aujourd'hui?... Autant de faucilles menaçantes!

Je viens de me laisser aller à une digression; mais la scène tragique qu'elle évoque me servira de transition pour parler du premier drame que j'ai vu jouer dans mon enfance.

C'était la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, représentée par des marionnettes taillées à la serpe et qui m'émurent profondément par leur côté barbare et bien à la portée de mon sentiment naïf.

Il y avait là des soldats casqués et cuirassés, porteurs de lances du bois desquelles ils frappaient bruyamment le plancher pour accompagner leurs blasphèmes; des saintes femmes plaintives, presque sans corps, leurs gros fronts penchés en avant comme entraînés dans leurs douloureux soupirs; d'infâmes bourreaux tout rouges, avec de gros yeux et des barbes très noires et des turbans à pointe, odieux scélérats brutalisant Jésus si bon!

Et cela se passait dans un cabaret. La vague lueur de deux quinquets fumeux et crasseux tremblotait sur ces fantoches sombres avec des miroitements de paillettes. On entendait des

murmures de voix douces et bénies et de tumultueux jurons à scandaliser l'enfer!

Les entr'actes étaient remplis par un interminable cantique tremblé et pieusement nasillé dans sa cadence monotone.

L'effroi mystique nous gagnait de son adorable frisson : le Bon Dieu allait mourir!...

Il était là en croix, tout nu.

Et voici qu'il crie désespérément : « Eli, Eli, lamma sabacthani! »

Et tandis que sa mère, en sanglots, s'agite au pied de la croix, dans un long soupir, il exhale son âme divine. Un soldat lui perce le flanc d'un coup de lance; un ange descend miraculeusement du plafond, au bout d'un fil de fer. Il reçoit le sang dans un saint ciboire.

Soudain le tonnerre gronde... les éclairs jaillissent... les bourreaux sont foudroyés au milieu de leurs blasphèmes... On bat des mains, c'est justice!

---

## LA VOYETTE

Un de mes plus anciens souvenirs, c'est d'avoir assisté, dans le jardin de la maison, à

une procession, en murmurant de vagues chants, un cierge à la main.

Je revois cela très bien.

Cela se passait, le matin de bonne heure, dans des rayons d'aurore, sur la petite voyette bordée d'oseilles qui longe le mur. Or, on pouvait à peine marcher deux de front sur cette voyette.

Évidemment, c'était tout seul, tenant en main quelque menue branche, que j'avais marché, imitant, par un murmure, les chants de la procession.

Mais j'avais été si convaincu dans mon rôle, que je m'étais véritablement cru au milieu de la foule et de tout ce qui constitue la pieuse cérémonie.

Et c'est un souvenir délicieux que celui d'une pareille fête, dans l'intimité de mon jardin à qui le mystère d'une aube idéale prête un charme céleste.

Que de fois j'ai été ainsi le jouet de mon imagination !

Les chimères ont pris la moitié de ma vie. Je leur dois mille joies et mille peines.

J'ai toujours trouvé tant de logique aux situations créées qu'il m'a été souvent difficile de distinguer les réalités des fictions.

Que d'adorables mirages j'ai vécus ! Que de maladies mortelles dont je ne suis pas mort !

Pendant les quatre années consacrées en

grande partie à mon poème *Jeanne,* j'ai plus hanté ses personnages que ceux que je coudoyais dans la rue.

Vingt fois je me suis brouillé avec eux, malade de leur tyrannique obsession; mais ils furent si tenaces qu'ils m'ont forcé de les conduire jusqu'au bout du poème.

Le jour où j'écrivis triomphalement le mot fin, je me sentis délivré d'une liaison trop passionnée pour être agréable; j'allais donc retrouver ma tranquillité et mon sommeil. Eh bien! ce fut comme une sensation d'exil, loin d'amis dont le commerce avait été parfois bien fatigant, mais qu'au fond j'avais bien aimés.

Cette grande procession d'un gamin de quatre ans sur une voyette bordée d'oseilles, s'est représentée sous mille formes dans ma vie.

---

## SANS PITIÉ

Le bon La Fontaine, beaucoup trop distrait. les yeux aux nuages, tout absorbé par ses rêveries de poète perdu dans ses fictions, attentif aux animaux plus qu'aux hommes, devait ressentir peu de pitié pour des maux qu'il ne voyait

qu'à travers ses fables ; c'est pourquoi jugeant les autres d'après lui-même, en grand enfant qu'il était, il est excusable d'avoir écrit de l'enfance : « Cet âge est sans pitié ! » Mais nous aurions tort d'être de cet avis.

Nous le savons tous, l'enfant n'est pas exempt de mauvais instincts que parfois l'éducation peut changer en qualités, et les anges sans défaut sont une rare exception.

Il lui est naturel de chercher à établir sa domination et, pour se donner à lui-même des preuves de puissance, il persécute et détruit ce qui le gêne : il détruit même parfois pour le seul plaisir de détruire.

Cependant, très souvent il est accessible à la pitié.

D'abord, il a le remords, ce qui suppose, à côté de ces mauvais instincts, une conscience précoce de la justice et une sorte de compassion repentante pour les êtres que sa mauvaise action a pu léser.

L'enfant dont parle La Fontaine ne fit qu'estropier le pauvre pigeon ; mais s'il avait assisté à la sanglante agonie de sa petite victime, il eût eu probablement des remords et la pitié lui fût venue. C'est ce qui m'arriva dans une circonstance pareille où je fus, moi aussi, un instant, cruel et sans pitié ; mais à la suite de laquelle je revois, dans mon enfance, plus d'une nuit agitée de remords.

Dans quels transports de joie il chantait, le petit oiseau, un jour de printemps, perché sur un frêle rameau de la charmille qui entourait notre carperie ! Tout au blanc soleil, ébloui, tout à l'ivresse de l'amour, comme il gazouillait, le gosier gonflé et remué par les saccades des trilles et des folles cadences !

Dans la clémence d'un si beau jour, dans le tendre éclat de la verdure parfumée, entre l'étang et le ciel, il chantait, il chantait et ne voyait pas venir le petit bourreau. J'avais pris un caillou, et, retenant mon souffle, le cœur étreint par un spasme d'ardeur méchante, à pas de loup, lâchement, je m'avançai tout près, tout près de lui, et, sans que j'eusse pour excuse l'adresse et la difficulté à vaincre, à bout portant je le frappai !

Au milieu de son confiant triomphe, le pauvre oiseau tomba foudroyé. Je le ramassai. Sa tête grise, si mignonne, les yeux clos, le bec entr'ouvert et rouge de sang, retomba tristement sur son ventre clair, et ses pattes se crispèrent.

J'avais tué… et le reste du jour j'errai sombre comme Caïn ; et la nuit j'en rêvai. Épouvantable rêve ! Un ramier s'était perché sur la cime d'un faux ébénier fleuri, tout flambant d'or, et j'avais le fusil de mon père et je le visai.

Il tomba dans l'herbe ; et comme je fus pour le ramasser, ô juste ciel ! je me trouvai en pré-

sence du cadavre de mon petit ami François Lhiver, le fils du barbier de mon père!...

J'étais homicide!

Et bien souvent depuis, ce remords et ce rêve sont venus troubler, de leur persistant souvenir, le cruel plaisir de mes parties de chasse.

Oui! l'enfant est sensible à la pitié. Si quelqu'un en doute encore après cet exemple, qu'il lise *l'Enfance d'une Parisienne* de Mme Alphonse Daudet, livre exquis, vibrant d'une si douce et si pénétrante lumière où tremble, à demi voilée, l'évidence de la naissante tendresse, de l'amour ingénu qui animent confusément le cœur de nos petits anges terrestres dont elle fut l'un des plus bénis.

Qu'il lise « ses grands attendrissements pour les poupées mal peintes qui perdent leurs couleurs à la moindre goutte d'eau. Quels désespoirs! la poupée lavée, déteinte, et ses doigts rouges de ses fraîches couleurs. Et dix fois par jour, la fillette allait voir la petite victime appuyée soigneusement à une chaise, fixant dans le vide un regard résigné. Une tache blanche, qui ressemblait à une larme, la défigurait d'un côté; l'enfantine maman avait le cœur gros pour longtemps! » Qu'il lise le chapitre adorable intitulé *Départ*: jamais souvenir d'enfance a-t-il rien exprimé de plus tendre, de plus pur? C'est, tout imprégné d'aube matinale qui en

voile l'horreur, le récit d'un deuil de pauvres gens ; la mort d'un petit compagnon de jeux, au hasard du voisinage, sur la route, en face de la villa.

La trouvaille si naturelle des circonstances qui enveloppent l'humble drame, l'art admirable avec lequel elles se groupent et se déroulent, leur infinie justesse de nuances, leur vive clarté bien que discrète et mystérieuse, pénètrent peu à peu le lecteur avec une intensité à laquelle n'atteindrait point la recherche des mots et des procédés mélodramatiques. C'est l'attendrissement d'une fraîche fleur au calice à peine ouvert, égrenant des pleurs embaumés, secouée au premier souffle de l'aurore.

Cent fois j'ai relu ce petit chef-d'œuvre où l'angoisse même revêt un charme céleste. Son art est fait d'âme et de cœur et il remue des fibres si profondes que, si parfait qu'il soit, il vous laisse à peine le temps de l'admirer, tant on l'aime !

Comme la petite Julia Allard qui est devenue Mme Alphonse Daudet, de même que ma fille lorsqu'elle était enfant, j'ai remarqué que mes petites-filles ont une préférence pour leur poupée la plus disgraciée, déteinte et estropiée, et comme je demandais à l'une d'elles : « Comment peux-tu aimer une si laide poupée ? » elle me répondit : « Mais, papa Breton, *on joue qu'elle est belle !* »

On joue qu'elle est belle! Est-ce que ce mot ne résume pas le pressentiment des illusions, de la pitié et de l'indulgence humaines?

---

## LE SOULIER
### DU COUSIN CHARLES-AMBROISE

C'était au cœur de l'été, par une de ces périodes de grande chaleur et de longue sécheresse où le ciel lourd baigne les ombres de reflets plombés, où le soleil devient terne à force d'aveugler; jours de spleen même pour les enfants.

Vers deux heures de l'après-midi, nous étions, comme d'habitude, mes frères et moi, étendus sur la pelouse du jardin, au milieu du bruissement de mille insectes.

Une sorte de torpeur pesait sur mes paupières mi-closes dont la transparence sanguine faisait paraître la lumière du jour brûlant plus livide encore.

Tout à coup, des cris de détresse nous arrivent de la rue. Nous courons à la grand'porte.

Des gens passaient précipitamment.

En face, le cousin Charles-Ambroise a fait comme nous; il regarde, appuyé sur sa porte.

Nous allons nous ranger près de lui, le dos au mur.

Et il y avait là, sur le sol, de l'argile éboulée d'un monticule préparé pour des maçons.

Et le cousin Charles-Ambroise, du talon de sa grosse chaussure, se mit à racler cette argile, machinalement.

Et les hommes couraient silencieux et, près de nous, les femmes commençaient à se grouper, bavardes, dans le simple état où les avait laissées un travail soudainement interrompu.

Que se passait-il?

Tout cela m'apparaît dans sa confusion, sans détail précis, sauf ce gros soulier du cousin, au mouvement inconscient et régulier, toujours présent à ma mémoire dans une grande acuité de vision, chose infime qu'en toute autre occasion je n'aurais pas remarquée et qui, ce jour-là, me frappa comme si elle avait été le centre d'intérêt, et comme un balancier mesurant l'épouvante. Car nous assistions à une épouvantable catastrophe.

Les passants fuyaient, agités, échangeant à peine quelques mots entrecoupés, tous, les regards tendus vers Oignies qui ardait.

La moitié du village était en feu.

A trois kilomètres de chez nous, Oignies se dissimule derrière son bois touffu que nous connaissions bien à cause de ses noisettes.

Au-dessus des arbres, sur la base du ciel, s'étendait, couleur de soufre, horrible, un large rideau de fumée. Et cela semblait marcher, s'élargissant toujours, élevant de nouveaux panaches lugubres.

Et comme nous étions au bout du village, des vieillards, des infirmes se groupaient près des femmes, ne pouvant se porter au secours des incendiés. Et les exclamations ne cessaient point.

Il y avait des gens qui connaissaient bien le lieu du désastre et qui, au juger, expliquaient les progrès du feu : — « Il a gagné telle rue, telle ferme; voilà la fumée qui, tout à coup, monte très haut dans le ciel où se tord une colonne de flamme; ce doit être le toit de la grande grange du gros fermier X... qui s'est effondré, le tas de paille qui brûle... »

Et la fumée changeait de couleur, noire, blanche ou jaune, et marchait toujours, gagnant à droite.

Des gamins revenaient de là-bas, apportant des nouvelles : — « Cent maisons, cent cinquante, deux cents sans compter les granges! » Et cela était vrai.

Et nous restions immobiles, plus ahuris qu'émus, au milieu de cette épouvante éparse autour de nous. Et cela dura longtemps.

Et tout le temps, tout le temps, le cousin

Charles-Ambroise ne cessa de labourer effroyablement l'argile de son gros talon.

Le dimanche suivant, comme nous allions à la ducasse de Garguételles, hameau voisin d'Oignies, nous traversâmes le malheureux village.

Je vois encore l'étrange et lamentable effet de toutes ces maisons détruites dressant leurs culs de four et leurs pans de pignons qui, bâtis en brique dure, n'avaient pu être entamés par la flamme. Cela à perte de vue. Près des haies recroquevillées, de hauts arbres étendaient leurs rameaux calcinés et des débris de charognes gisaient çà et là, têtes grimaçantes de bestiaux, squelettes de volailles. Des fumées jaunâtres s'élevaient des décombres, et l'odeur inconnue de ces mille choses brûlées empuantissait l'air.

Mais ce que je revois tout d'abord, lorsque j'évoque ce tragique souvenir, c'est cette chose que je n'aurais pas dû remarquer, cette petite ornière tracée dans l'argile par le gros soulier du cousin Charles-Ambroise.

Que de petits objets indifférents, infimes, se sont ainsi, par le monde, sous le verre grossissant des circonstances, se sont tout à coup imposés aux cerveaux et y ont pris droit de cité pour toujours! L'insignifiance de leur caractère s'est subitement transformée dans une expression d'allégresse ou d'horreur.

Tantôt c'est un objet, parfois c'est un mot.

Je l'ai dit dans *la Vie d'un Artiste,* le mot le plus doux à mon cœur, qui m'a fait pleurer d'amour, c'est le plus ordinaire, mais textuel, tombé des lèvres sacrées de ma mère : « Voici tes habits ! » et que j'ai retenu sans doute parce qu'il a été prononcé au moment solennel où j'allais mettre mon premier pantalon.

Et comment trouvez-vous cette autre phrase : « C'est l'habitude? » Sachez que rien ne chante plus délicieusement à mon oreille.

C'est que cette phrase si banale pour les autres, digne pour moi d'être encadrée d'or et de pierreries, a été murmurée par l'inconnue qui réalisa à mes yeux d'enfant (j'avais six ou sept ans) la première apparition de l'idéale beauté.

C'était une nouvelle mariée (mes parents rendaient un dîner de noces) : je ne sais plus rien d'elle et je ne l'ai jamais revue.

Elle éclatait de fraîcheur, elle resplendissait de charme... Oh ! l'adorable apparition !

Je la contemplai tout le dîner.

Le soir, à la lueur des lampes, elle s'effaçait à demi sous la pénombre de l'abat-jour. Et ses yeux brillaient comme des étoiles dans la transparence rose de son teint. Oh ! c'était véritablement une déesse ; alors qu'à une question banale sans doute, elle répondit d'une voix plus douce que la flûte et qui, depuis plus de soixante

ans, résonne en moi avec la même douceur, cette phrase céleste : « C'est l'habitude ! »

Et ce jour où Mgr de la Tour d'Auvergne, vers 1838, nouvellement nommé cardinal, revenait de Rome où il avait reçu le chapeau rouge et que, rouge lui-même des pieds à la tête (tête admirable), faisant sa tournée pastorale, il triomphait dans sa bonne ville de Saint-Omer ; lorsque toute la ville le saluait pieusement, que toutes les rues étaient jonchées de fleurs et de feuillages, pavoisées et ondoyantes de bannières multicolores ; que, dans de joyeuses vibrations de soleil, l'auguste cathédrale exultait, ouvrant, tout grand, ardemment, son maître portail ; que carillon et gros bourdon faisaient rage de joie assourdissante ; dominant l'allégresse des saints cantiques, quel mot est venu frapper mon oreille et domine encore dans mon souvenir, la pompe et les hosannas de l'Église triomphante ?

Un mot très rabelaisien.

La rue était bondée de monde et, près du groupe où je me trouvais, un soldat de faction (je vois encore sa tête ronde trouée de deux petits yeux ronds, j'entends encore son accent méridional), un soldat à l'occasion d'un malencontreux incident que je laisse deviner, exclama :
— « Il est bien n'naturell, qu'à p'pareille fête, on d'délivre les p'prisonniers ! »

Voilà qui résume pour moi d'une façon peu poétique la célèbre entrée de monseigneur à Saint-Omer.

Encore un fait pour finir ce sujet. Il remonte à ma première enfance puisque je ne marchais pas encore seul.

Lorsque je regarde au fond de ma vie, je m'aperçois dans une chaumière, chez la sœur de ma nourrice. J'y essaie mes pas chancelants, le corps passé dans une de ces manières de paniers d'osier en forme de cloche à roulettes que tous les paysans connaissent. On venait de m'y consolider et, pour la première fois, je me trouvais maître de ma direction, délivré de la tyrannie des bras qui me portaient. Cela a dû être un grand moment, une victoire que cette nouvelle possession de la liberté. Je ne me rappelle plus les transports de joie dont j'ai dû bien certainement être animé ; mais, en ce moment, mes regards tombèrent sur une chose que, sans cela, je n'aurais pas remarquée et qui, associant indissolublement son image à l'exaltation inoubliable dont je tressaillais, est restée ineffaçable à la naissance de ma mémoire.

Cependant que je me traînais et me balançais triomphalement dans le simple et passif appareil, il y avait une botte de paille d'œillettes près du foyer, appuyée au pilier gauche de la grande cheminée. Et cette chose inexpressive par elle-

même, mais transfigurée par la force de l'impression qui exaltait mon âme et mes yeux, m'apparaît encore, à soixante-six ans de distance, comme un emblème de victoire.

---

## LE PAIN D'ÉPICE BLEU

On vient de voir l'importance que peuvent prendre les petites choses, lorsqu'elles se rattachent à de gros événements heureux ou malheureux dont les allégresses ou les angoisses semblent s'être symbolisées en elles. J'aurais pu en multiplier les exemples et, pour ne pas attrister ces pages, j'en ai passé les plus poignants.

Il n'y a pas non plus de petites choses lorsque l'on considère les effets qu'elles amènent, sous certaines conditions préalables.

Il serait banal d'insister là-dessus ; la moindre cause peut changer la face du monde. Je veux parler de choses plus ordinaires, de ces riens qui engendrent de grandes mélancolies ou de grandes ivresses ; choses de tous les jours, dont les hommes nerveux sont les jouets, qui, comme des microbes de maladie ou de voluptueux atomes de parfums, circulent dans l'air et

que l'on absorbe pour son bonheur ou son malheur.

En art aussi des nuances presque inappréciables peuvent avoir une importance majeure. Ce sont des nuances qui, parfois, séparent les vrais chefs-d'œuvre des œuvres folles.

Ce rien, c'est tout l'art.

C'est pourquoi il est si difficile d'expliquer aux profanes la raison de l'excellence ou de l'absurdité d'une œuvre d'art.

C'est pourquoi les artistes semblent extravagants dans leurs jugements.

J'ai rencontré certains tableaux franchement mauvais, laids et difformes pour lesquels je n'avais pas de répugnance, d'autres douceâtres, agréables à beaucoup de gens, qui m'ont irrité les nerfs jusqu'au malaise physique.

Je me souviens qu'à une exposition de Bruxelles, vers 1850, je regardais un tableau représentant des dames dans un salon.

Elles avaient de jolies têtes de poupées. Les ombres de leurs chairs s'ambraient de cette transparence de gelée de framboise alors à la mode, aggravée ici par une sorte de rancissure purulente d'une fadeur si écœurante, que je ne pouvais en distraire mes regards fascinés par cette jolie horreur.

Et je regardai longtemps cette peinture sans pouvoir me rendre compte de mon émotion.

Était-ce indignation ou dégoût?

Je ne pourrais le dire. C'était moins et plus que cela. Je subissais cette chose sans consciente révolte ; mais un incompréhensible malaise me prit, comme si cette chose immonde et douceâtre pénétrait en moi, déconcertant l'énergie vitale. Une sueur glacée se répandit sur mes vertèbres refroidies ; les petites dames se mirent à danser, le plancher de la salle se souleva et je n'eus que le temps de me jeter sur un canapé qui, heureusement, se trouvait derrière moi, auprès de cette peinture placée avec honneur au milieu d'un panneau, car elle était d'un maître anversois.

Un monsieur compatissant vint m'offrir son bras et me soutint, tant bien que mal, jusque dans la rue où le grand air me rendit l'usage de mes sens.

Ce même malaise me reprit souvent devant certaines pages d'une mièvrerie prétentieuse et il m'est arrivé de jeter subitement le livre que je lisais, sous une oppression d'autant plus stupéfiante que la cause en semblait tout à fait anodine.

Il ne s'agit donc pas, dans le fait que je viens de raconter, d'un vertige de hasard.

Dieu ! quelles étonnantes cervelles que celles de beaucoup d'artistes ! Quelle mobilité dans leurs impressions, surtout à propos de leurs œuvres en train d'exécution !

Que de chefs-d'œuvre ont été détruits dans

un orgueilleux délire, par la soif du chef-d'œuvre absolu!

Aujourd'hui ces artistes se croient des hommes de génie, demain ils se considéreront comme de simples crétins.

Toujours du grenier à la cave!

Il suffit pour cela d'un nuage blanc qui passe et fait resplendir les tons du tableau ou d'un décolorant reflet d'azur.

Oh! si nous pouvions ne plus obéir aux chimères!

Je retrouve dans mon enfance le germe de cette susceptibilité maladive.

J'avais cinq ou six ans. Il y avait une jeune couturière qui venait parfois travailler chez nous, et, comme on avait pour elle certains égards, on l'invitait à dîner à notre table.

Elle était servie la dernière des grandes personnes, et moi, en ma qualité d'aîné, je l'étais le premier des enfants, ce qui faisait que l'on me passait l'assiette qu'elle avait eue devant elle et touchée de ses doigts.

Or, cette jeune fille, ni déplaisante ni laide, plutôt agréable, avait un visage d'une grande douceur et qui eût dû, sinon me charmer, du moins ne m'inspirer aucun dégoût. Elle portait sur la joue gauche un de ces grains de beauté que, dans notre jargon d'enfants, nous appelions *pain d'épice*.

En général je n'avais pas d'aversion pour ces petits signes si fréquents. Mais, ô horreur! chez elle, ce grain de beauté était bleu. Elle avait un pain d'épice bleu!

Et lorsque je voyais préparer le linge à raccommoder, je me disais : « Bon! nous aurons encore aujourd'hui le pain d'épice bleu! »

Et j'en éprouvais un tel dégoût, que je préférais, ayant faim, me passer de dîner que de manger dans l'assiette que cette jeune personne avait touchée. N'était-ce pas étrange?

Je me dis, pour m'excuser, que beaucoup de gens doivent avoir dans leur passé quelque anomalie pareille et j'ajouterai, sous forme d'épilogue, que souvent dans ce monde où les cerveaux sont si fragiles, on a vu pareille cause de répulsion tourner en attraction, et ce qui avait d'abord provoqué le dégoût, attiser l'amour.

Il n'y a d'immuable que l'indifférence.

— — —

## MONSIEUR RICQ

Mon père était un homme d'affaires ; mais j'ai remarqué plus tard qu'il avait naturellement le goût des arts. Je me rappelle qu'au retour de

ses voyages, il me parlait des tableaux qu'il avait vus dans les musées ou ailleurs. Il avait pour les dépeindre des expressions très pittoresques. Un jour qu'il voulait exprimer la laideur d'une peinture il dit : « C'est à faire rebrousser chemin à une procession ! » Figurez-vous une procession (on sait de quels dilettanti les processions sont généralement composées) qui rencontre une telle horreur qu'elle s'en retourne.

C'est pour vous dire que mon père était un excellent conteur, plein de naturel.

Rien de drôle comme de lui entendre raconter l'histoire de M. Ricq.

Qu'était-ce que M. Ricq ?

Ah ! un personnage bien singulier et dont l'équivalent ne se rencontrerait pas aujourd'hui, tant nos mœurs diffèrent de celles d'alors.

Les paysans l'appelaient familièrement le gros Ricq. C'était un ancien curé de Courrières, celui qui m'a baptisé. Il fut aussi le premier humain qui m'a vu marcher seul. Ma nourrice m'a raconté qu'à cette occasion, courant à l'escalier et appelant ma mère occupée à l'étage, il s'écria : « Julie, viens *vir tin fieu, i va* tout *seu !* » Il tutoyait tout le monde et toujours parlait patois.

On m'a même assuré qu'il ne savait guère le français et encore moins le latin, car c'était un ancien capucin illettré, improvisé et sacré prêtre

à un moment où la pénurie des candidats était cause qu'on acceptait presque tous ceux qui se présentaient.

Il portait chez lui et même dans son voisinage une robe de chambre taillée dans une étoffe à figures représentant un mariage.

Il aimait la bonne chère.

Un jour, il arriva chez mon père et lui dit : « Louis, demain j'ai du monde à dîner, prends ton fusil et viens me tuer quelques perdrix. »

Le gibier n'était pas rare alors.

Mon père lui répond : « Mais la chasse n'est pas ouverte. »

Et lui : « Va *toudi* (toujours), va *toudi!* n'aie pas peur! — Mais je n'ai pas de chien en ce moment. » Alors le curé : « Qu'est-ce que ça fait! va *toudi!* je ferai le chien. »

Ils partent. Et voici M. le curé à travers champs, relevant sa soutane, arpentant les plants de colza et de choux, allant de-ci, de-là, et poussant des prr... prr... pour faire lever le gibier.

Mon père lui tue deux ou trois perdreaux et parle du retour.

« Va toudi! » continue le curé.

Une caille part : « Est-ce la peine de la poursuivre? — Va *toudi!* une caille! une caille c'est si bon! »

En revenant, ils rencontrent un paysan qui met la main à son bonnet : « Bonjour, monsieur

le curé. — *Tin* curé, *tin* curé, répond gros Ricq, en continuant de marcher, *tin* curé! tu as tué ton cochon, lui as-tu porté à tripes, à *tin* curé! » Il était déjà loin qu'il criait encore : « *Tin* curé, *tin* curé! »

Une autre fois, il revint chez mon père qui s'excusa de ne pouvoir, comme d'habitude, lui offrir un verre de vin, ma mère étant sortie en emportant la clef de la cave.

« Il n'y a que ça qui te gêne! » riposte gros Ricq, avisant la petite ouverture percée à hauteur d'appui et qui servait de communication de la salle à manger à l'escalier de cave dont la porte ouvrait sur la cour. « Il n'y a que ça qui gêne? je vais passer par là, rien de plus simple; je sais où prendre, je connais tes caveaux! »

La descente fut facile, mais impossible de remonter à cause de la différence des niveaux.

Le curé, après de vains efforts, finit par dire : « Après tout, nous avons le principal! » Et mon père et lui se mirent à boire, trinquant, l'un de la salle à manger, l'autre de l'escalier de cave, jusqu'à ce que ma mère, revenant, eût delivré le curé.

---

# PAYSAGES ET PAYSANS

## LA PLAINE

Rien de plus simple que la Plaine de Courrières.

Unie comme un lac tranquille, elle soulève néanmoins quelques ondulations, insensibles d'abord et, là-bas, un peu plus accentuées vers les collines qui, à trois ou quatre lieues, ferment l'horizon de leur ligne légère.

Ce cercle d'horizon, par delà le vaste espace de cultures que traversent deux rivières, la Deule et la Souchez, au nord, à moitié cachée par les bois du marais, enferme la ville de Carvin-Épinoy, à l'est, les forêts de Phalempin, d'Oignies et d'Ostriourt; au sud-est et au sud, les coteaux de Monts-en-Pewèle, célèbre par sa grande bataille, et les grêles silhouettes des villages d'Évin, de Dourges, de Courcelles, de Noyelles, avec leurs flèches, pareillement aiguës:

au sud-ouest, Henin-Liétard qui groupe pittoresquement ses lointaines maisons; enfin à l'ouest, Harnes, perdu derrière les arbres d'où émerge sa grosse tour carrée, reste d'une abbaye; et tout au loin, comme faisant partie du ciel, les contours bleus des monts de Vimy et de Saint-Nazaire.

Les arbres alignés des routes, quelques groupes de saules, d'ormes et de trembles, des briqueteries, masses carrées et, de loin, rappelant les temples égyptiens; des moulins, les bras en croix, puis, selon les saisons, des seigles soyeux, des blés hauts et souples, des luzernes fleuries, des lins bleus, des colzas jaunes, des œillettes virginales aux fleurs blanches qui portent au cœur une croix lilas et qui, de loin, balancées dans le vent, ondulent, près des moissons mûres, comme la blanche écume d'un océan fauve; enfin, des betteraves au vert savoureux; tout ce qui donne l'idée de l'abondance et de la verdeur, tel l'aspect général de la plaine de Courrières.

Au printemps, les blés en herbe en font comme une vaste prairie hollandaise où passent des mâts et des voiles de bateaux; l'été, c'est une houle d'or dans les infinies vibrations de l'air.

Par les jours chauds, dans le profond silence, le long des sentiers, ce sont des frôlements soyeux de seigles et de blés, des frémissements touffus, mouches errantes, cris-cris de saute-

relles et parfois des murmures de ramiers, des refrains d'alouettes, des rappels de perdrix et cette seule note trois fois répétée en coup de marteau, ce chant des cailles qui vous arrive mystérieusement on ne sait d'où.

Pendant la moisson, cette plaine est émouvante et superbe.

Nulle part je ne me sens plus pénétré d'amour pour la terre nourricière, pour le soleil, le grand fécondateur, nulle part plus gravement, plus magnifiquement splendide, ni entouré d'une atmosphère aux teintes plus délicieusement irisées; et (en ce moment où l'on jette le ridicule sur les choses autrefois les plus vénérées) j'ajouterai que nulle part je ne me sens plus reconnaissant pour la divine Providence! Et l'on voit s'aligner les javelles, s'élever les monts de blés, s'édifier les carrefours des meules; aller et venir les chars balançant leurs dômes d'épis et, le soir, s'acheminer, regagnant le foyer, tous ces moissonneurs au hâle puissant, tandis que le soleil referme insensiblement ses rayons vermeils et, tout rouge, tombe et s'endort dans la pourpre du crépuscule.

Ils rentrent au village brumeux dont chaque toit fume; ils s'enfoncent et disparaissent dans les obscures ardeurs et les ombres violâtres de la nuit naissante.

A ces heures graves, d'une volupté si pro-

fonde, au son des cloches lointaines, suivi par le bruissant nuage des moucherons, je m'attardais jusqu'au moment mystérieux où déjà, sous le sombre azur, je voyais confusément errer mon ombre aux blanches lueurs de la lune.

---

## LE MARAIS

Le marais de Courrières n'a guère plus de prétention au pittoresque que sa simple plaine.

La Souchez y coule paresseusement entre des bois d'aunes, de frênes, de peupliers et de blancs de Hollande, sombre rideau interrompu, de loin en loin, par des champs de blé et des prairies.

Les grands trembles, alignés sur les bords droits et gazonnés, inclinent élégamment tous ensemble, vers le midi, la haute rangée de leurs fûts et de leurs têtes étoilées de lueurs célestes, et feraient chavirer le paysage, sans le contrepoids de leur glauque reflet et la ligne rigidement perpendiculaire des mâts des bateaux.

Une fraîcheur adorable séjourne sous les rameaux où le soleil, le soir, infiltre, en longues traînées, ses rayons de pourpre, effleurant le pont des bateaux dont les petites cheminées, toutes

blanches, fument. De légères spirales bleues s'élèvent, rôdent au souffle de l'air pour s'étendre plus loin en nappe diffuse et stagnante, comme suspendue aux rameaux sombres et soutenue par les frais effluves qui, à l'heure du couchant, s'exhalent de la terre.

Dans de chaudes échappées de jour, ainsi que des brumes d'or, tournoient des milliers de moucherons dont le bruissement ajoute encore au silence, comme aussi le doux frémissement des trembles au moindre frisson d'air.

D'épais taillis retiennent une ombre éternelle. De petits sentiers couverts y fuient dans le rêve, et des fossés dormants, de distance en distance, se perdent sous les aunes, immobiles, où d'errantes lueurs tremblent sur les fleurs d'eau, où des essaims d'insectes bleus burinent les fines arabesques de leurs jeux tourbillonnants et brouillent, par endroits, le miroir si clair qu'il laisse voir les lichens du fond.

Çà et là, entre les joncs, dans de mystérieux remous de grenouilles, s'élève un coassement isolé, prélude du concert de la nuit.

Et les bateliers s'appuyent au gouvernail, ou, doucement, poussent l'aviron, aidant le pas traînard des tireurs, au bout du câble, penchés sur le chemin de halage.

Des femmes préparent le repas du soir, d'autres donnent à leur nourrisson leur sein gonflé

de lait, et les jeunes filles, occupées à quelque silencieux travail de ménage, se transfigurent, adorables dans le sombre embrasement de la magie crépusculaire.

Et les bateaux glissent sans bruit, dans de longues files, tantôt s'enfonçant dans l'obscure fraîcheur des futaies ou bien, par l'éveil des clairières, s'inondant des dernières flammes du couchant.

Tableaux paisibles, secrète volupté, charme exquis !

On le voit, cette plaine, ce marais n'ont rien d'extraordinaire. Leurs éléments se rencontrent un peu partout dans les grasses régions du nord de la France, mais rarement aussi heureusement associés.

D'où vient le profond attendrissement qu'ils font naître en nous, tandis que des paysages célèbres par leurs merveilles nous ont parfois laissé froid ?

Sont-ce les souvenirs, ces lambeaux de notre être attachés aux choses, qui prêtent tant de charme aux lieux qui nous ont vu naître ?

Peut-être. Mais il y a une autre raison aussi ; c'est que la beauté est avant tout une harmonie et qu'aucune harmonie n'est plus délicieuse à notre âme que cette intensité de vie, de fraîcheur et de mystère, en plein calme absolu.

Et ne croyez pas que ces éléments si simples

soient monotones. C'est justement ici que Corot me dit un jour : « Dans la nature il n'y a jamais deux choses pareilles. »

Ainsi des saisons, ainsi des journées, ainsi des heures.

J'ai habité des pays très pittoresques et je ne les ai pas trouvés plus variés.

Si nombreuses que soient leurs promenades, on les connaît bien vite.

Celui qui ne sait pas être heureux à la même place, devant le même horizon, ne le sera nulle part.

Les plus intéressantes variations sont celles que la vie amène et celles-ci s'observent d'autant mieux que leur théâtre est plus simple et plus connu.

Je viens de vous décrire notre marais un soir d'été, mystérieux, puissant, massé de grandes nappes sombres dans l'air vermeil ; mais je ne vous ai pas montré les tendresses de ses printemps clairs, constellés d'anémones, de primevères et de pissenlits, qui, sous les frêles réseaux des branches, émaillent l'herbe naissante et les fossés d'argent ; je ne vous ai pas montré les rousses fourrures de ses automnes, ses trembles qui, à travers les brumes grises, laissent tomber sur la nappe d'acier de la rivière tout le trésor de leurs sequins d'or, ni la série jamais pareille des magnifiques couchants ; je ne vous ai pas

montré la blancheur immaculée des givres d'hiver, dentelle plus fleurie qu'un printemps, où l'aurore sourit dans les buées roses, où des flocons d'opale frangés de feu, comme des anges nimbés d'or, flottent entre les arbres, mêlés aux vols noirs des merles, à l'émeraude et au feu des martins-pêcheurs.

Au temps de ma jeunesse, la Souchez n'était pas canalisée. C'était une petite rivière délicieuse aux bords absolument solitaires où l'on entendait frissonner les libellules, toute la variété des libellules, depuis les grandes couleurs de rubis et de topaze, jusqu'aux légères bleu turquoise ou vertes aux ailes de tulle noir.

L'homme s'y montrait rarement, sauf parfois une vieille ramasseuse de bois mort, ou un bûcheron dont les coups de hache retentissaient aux échos. En revanche les animaux y pullulaient, taupes, rats, poules d'eau, grives, canards et sarcelles, bergeronnettes, rossignols, tarins et autres petits oiseaux.

Au printemps, ce marais désert, plein de broussailles et de mousses, était un immense nid d'amour.

Les grenouilles, innombrables, y chantaient des stances plus lascives que mélodieuses et, accouplées, rêvaient au blanc soleil ou nageaient dans leur lente étreinte amoureuse.

Des tourbillons de frelons tournoyaient au-

tour du tronc pourri des saules, leur abri et leur berceau.

Immobiles comme des pieux, les brochets dormaient dans les immobiles fossés.

Le moindre trou avait ses épinoches aux nageoires de feu et sa bande folle de têtards faisant vibrer, sans repos, les mille vrilles de leurs queues flamboyantes.

Chaque fois que l'on posait le pied dans l'herbe, c'était, alentour, un saut de petites sauterelles surgissant en gerbe vivante.

Que de nids dans le gazon et sur les branches ! Et quand quelque gamin avait maraudé dans les fourrés, c'était, pour de longues heures, des plaintes de fauvettes désolées, mêlées aux notes lointaines du coucou mélancolique, tandis qu'éclatait, au haut des cimes, la vibrante fanfare des loriots à la voix d'or.

## QUELQUES PORTRAITS RUSTIQUES

Depuis la canalisation de la Souchez, notre marais a perdu de son intimité, mais il a gagné en grandes lignes décoratives.

La plaine, aussi, s'est un peu civilisée. Des

ponts ont été jetés sur la rivière qu'on traversait autrefois en barque ou en bac.

Aux bords des routes pavées, des trottoirs de cailloux remplacent les plantains et les chardons que j'ai tant aimés.

La noire poussière du charbon attriste, à plus d'un endroit, le beau ton chocolat clair des chemins, le fond le plus délicat pour les verdures.

Les anciens clochers, ces représentants du vieux monde, voient avec chagrin la concurrence des pavillons de charbonnages et des cheminées de fabriques.

Quelques céréales se font rares, les plus belles, les colzas jaunes, si lumineux qu'ils font comme des carrés de soleil dans le soleil même ; les lins bleus comme des étangs, et mes chères œillettes que j'ai tant de fois chantées en prose et en vers.

Mais qu'il est changé le village !

Sauf l'église et quelques vieilles demeures, les personnages dont les lecteurs de *la Vie d'un Artiste* ont fait la connaissance et dont je revois la figure souriante dans un éloignement profond comme plusieurs siècles, aucun de ces personnages ne reconnaîtrait les rues aux maisons bien rangées, aux briques rouges, ornées parfois de pierres de Creil et même de céramiques.

Que sont devenus ces chaumes de velours fleuris, ces clôtures de sureaux, ces murs de *paillotis ;* ces portes coupées en deux pièces et

sur le bas desquelles des vieillards débonnaires en bonnet de coton, humaient le soleil, envoyant aux passants leurs compliments de bienvenue ; ces brodeuses des carrefours, penchées sur leurs métiers et traînant d'une voix fraîche de vieilles complaintes et d'amoureuses chansons ; et ces glaneuses qui marchaient, droites sur leurs pieds nus, dans leurs loques superbes, et mêlant, sur l'azur, aux glanes d'or, leurs cheveux libres et mûris au soleil comme les blés. Aujourd'hui les pauvresses même portent chapeau. Si elles savaient combien leurs mères étaient plus belles dans leurs simples hardes rustiques !

Ce qui se perd aussi, c'est le respect de la famille et des choses saintes.

Il est vrai que l'instruction a fait des progrès et qu'aujourd'hui presque tout le monde sait lire. Mais que lit-on ? Les petits journaux à un sou, qui pénètrent partout, avec leurs feuilletons, et trop souvent apprennent le dévergondage. Et puis pour quelques progrès, que de belles traditions s'en sont allées !

Il y a cinquante ans ! Mais il me semble que c'était le temps des patriarches et que nous avons vécu des milliers d'années !

Dans *la Vie d'un Artiste* j'ai donné quelques portraits de personnages connus dans ces temps anciens ; je voudrais en compléter la galerie.

J'évoque d'abord un vieillard de haute importance, le gros fermier C***.

Je vois encore, perçant la brume du passé, sa longue et large taille, sa face rubiconde et glorieuse, le front couronné d'un éblouissant bonnet de coton blanc, sa démarche gravement balancée, le bras appuyé sur sa fourche, ce signe d'autorité campagnarde.

Toujours en belle humeur, même lorsque sa voix retentissante grondait ses valets, il était heureux de vivre et ne parlait que de soi-même, se désignant à la troisième personne, par son sobriquet ; car tout le monde avait alors son sobriquet.

Le sien était *père Nique*.

Il disait : « *Tin* père Nique a fait cela, tin père Nique a fait ceci... » et ne parlait que du père Nique ; de ses propriétés, de sa belle ferme aux deux portails, au haut toit de grange, de son verger plus fécond que les autres, de ses jolies filles revenues de pension et qui faisaient le plus bel agrément de son hospitalité débonnaire et très large.

Plein de sa haute importance, il n'en était pas plus fier ; bienveillant pour tout le monde, complaisant, il parlait avec de bons éclats de rire de la médiocrité des autres.

Ses champs, mal cultivés, pleins de chardons, de coquelicots et de bluets, faisaient la joie de mes yeux.

Il racontait pittoresquement ses excursions à la ville, les fêtes que lui offraient les gros propriétaires, leurs magnificences et les excellents *picotins de salon* (c'était son mot) qu'on y mangeait.

Il appelait pompeusement son gardien de vaches, « son capitaine des longues queues ».

Il a été longtemps l'adjoint d'un maire aussi débonnaire que lui, aussi vaniteux, mais plus tendre et toujours prêt à embrasser les gens.

Un jour, au conseil de revision, on le vit embrasser le préfet, le général et le gendarme qui suivait.

Il y avait, non loin de la ferme du père Nique, un cultivateur de moindre importance mais plus habile à cultiver le beau langage. C'était plaisir de le voir, torturant ses phrases, chercher des mots extraordinaires. Précurseur de nos décadents d'aujourd'hui, dès qu'un mot lui semblait signifier quelque chose, il le trouvait suranné.

Rien de drôle comme le ton posé dont il allongeait ses périodes. Malheureusement j'en ai oublié les plus amusantes.

Pour dire qu'il ne savait comment se distraire, il disait : « Je ne sais que faire de ma corporence, » et pour exprimer que chaque homme a sa vocation, je lui ai entendu dire cette formule : « Chaque homme a sa finalité selon la concupiscence conformément à sa personne. »

Je me rappelle un mot d'un autre beau parleur, très entreprenant auprès des femmes, qu'on accusait d'avoir cherché à pénétrer avec escalade chez les religieuses, fait qu'il niait énergiquement et pour lequel le maire l'avait fait appeler :

« On a été jusqu'à dire, monsieur le maire, que j'avais *scandalisé* la muraille ! » Il voulait dire escaladé.

Et cet autre paysan qui, le jour des Rogations, disait à son épouse : « *Prostitue*-toi, ma femme, voici la procession qui passe ! »

Mais à côté de ces grotesques, j'ai connu des paysans d'une dignité, d'une simplicité charmantes, tel *ch'tiot Bénot* (le petit Benoît) qui nous tournait, à mes frères et à moi, de si belles toupies qu'il ornait de clairs clous de cuivre. Il fallait voir quels brillants soleils cela faisait lorsqu'elles tournaient ! Cet homme simple, en dehors de sa petite culture, partageait son temps entre son tour et son jardinet où il soignait des fleurs rares qu'il rapportait de ses voyages au loin, de ses pédestres pèlerinages à Saint-Hubert, à plus de soixante lieues d'ici. Personne alors ne voyageait. Il nous racontait ses découvertes et nous donnait de la semence de ses belles fleurs pour nos petits jardins. C'est chez lui que j'ai vu, et avec quel ravissement ! la première pensée qui fût un peu plus grande qu'une violette.

Que de gens alors doux et naïfs comme le petit Benoît!

Certes je suis loin d'affirmer que tout était bon à l'époque dont je parle.

Mais le vice lui-même était moins odieux que la corruption surchauffée, que la gangrène qui atteint une partie de notre civilisation malade.

Il procédait plus directement de la nature, et ses besoins étaient plus simples, parfois il restait naïf.

Il ressemblait à ces fumiers, à ces immondices jetés dans la plaine dont les émanations, au souffle de l'air, vous arrivent mitigées par les naturels aromes de la terre.

Mais la méchanceté, par le contraste de la douceur des mœurs, y semblait plus monstrueuse et y excitait plus d'horreur.

L'ivrognerie n'y était pas rare et il m'est arrivé de trouver, par les champs, le garde champêtre lui-même, cuvant son genièvre dans la fraîcheur de l'herbe, au fond d'un fossé.

Les jalousies, les rivalités haineuses n'y étaient pas inconnues, ni même la perfidie.

On y trouvait le flatteur bourru qui vous fait de vives remontrances sur votre excès de bonté, sur le peu de soin que vous prenez de vos intérêts, sur le trop de confiance que vous accordez aux flagorneurs et tout cela pour vous accaparer à son profit et éloigner de vous ceux qui pour-

raient l'en empêcher. Il vous exploite avec de grandes protestations de dévouement, puis il vous renie sitôt que son intérêt l'exige, et vous lâche définitivement le jour où il est bien convaincu qu'il ne peut plus tirer de vous aucune utilité. Son commerce vous a parfois coûté bien cher, ce qui n'empêche pas que c'est lui qui vous traite d'ingrat.

J'ai aussi connu, en ce temps-là, le type de l'homme dévoré de luxure : maigre, le teint brûlé, les yeux caves, tête de squelette. Toujours seul, l'air fureteur et distrait, inquiet, on le voyait errer dans les endroits déserts, cherchant des pistes, car il était passionné chasseur, sortant tous les jours avec son fusil, n'entrant jamais dans un cabaret. Il battait de préférence les buissons aux lisières des bois pour poursuivre lascivement sa proie aux plus épais fourrés; mais le gibier qu'il cherchait avec une frémissante patience, et qu'il rencontrait quelquefois, n'avait rien de commun avec les lièvres et les perdrix, quoique le hasard lui en fît, par occasion, rapporter dans sa carnassière.

J'y ai vu aussi le finaud qui joue le simple, le faux sourd qui fait l'idiot au conseil de revision et qui, défiant tous les pièges du chirurgien-major, écoute sans sourciller les pièces de cent sous et les louis d'or rouler à ses pieds et qui, lorsqu'on lui dit : « C'est bien ! vous pouvez

vous en aller, vous êtes réformé, » répond par des yeux atones et un bec béant de cabillaud en extase.

J'ai aussi rencontré alors un être étrangement fantastique, un horrible petit vieux si plié qu'il ne montrait de sa tête que l'occiput et un bout de nez crochu. Et voici qu'un jour, sous l'influence de je ne sais quelle attraction astrale, on le vit retourné, tout aussi courbé, mais en sens contraire, la face au ciel, et c'était une face de chouette.

Comme un arc qu'on ne pourrait détendre, il se pliait en avant ou en arrière, dans l'impossibilité de rester droit. Il avait une âme diabolique et un fils pire encore. C'était hideux de les voir se disputer dans la rue : « Ah ! canaille ! criait le père, va ! je te connais toi et ta race ! » Et il ricanait, appuyant sur le mot race, ne se doutant pas qu'il s'englobait lui-même dans sa malédiction.

Un jour ce fils fut sourdement accusé, par la rumeur publique, d'avoir incendié une meule de blé et d'avoir achevé sa femme malade qui serait morte de ses mauvais traitements.

Il devint fou et se noya.

On le cherchait en vain, sans songer à fouiller l'abreuvoir, cette mare trouble près de chez lui. Il était là.

Lorsqu'il fut remonté à la surface de l'eau

un paysan aperçut une oreille qui en émergeait et il s'écria : « Je parie que c'est mon coquin ! »

La seule oraison du père fut de s'enquérir à la mairie du droit qu'il pouvait avoir de s'emparer du pantalon, de la blouse et des souliers neufs. On voit qu'il était soucieux de la légalité.

On porta chez lui le cadavre roide comme une planche et pour le déshabiller il l'appuyait dans un coin, lui criant, lorsqu'il faisait mine de tomber : « Tiens-toi tranquille, canaille ! »

On le voit, Courrières n'était pas absolument un village d'Arcadie.

Les mœurs déjà s'y relâchaient sensiblement, comme en témoignaient, les lendemains de fête, aux abords du village, les champs de blé où l'amour avait laissé des nids. Aussi la mairie inscrivait-elle plus d'un enfant naturel.

Et je dois ajouter que presque toujours la faute était réparée par le mariage.

On était loin, je le répète, du dévergondage vénal que l'on trouve aujourd'hui jusque dans nos campagnes.

Et que de vertus à côté de ces vices !

Que de braves gens pleins de dévouement et de reconnaissance pour le bien qu'on a pu leur faire !

J'ai vu des larmes d'attendrissement mouiller les yeux de mes parents en présence d'éclatantes preuves de gratitude.

Quel attachement de chien fidèle chez certains!

Le personnage que j'appelle Marthe dans mon poème n'est pas imaginaire. Marthe a existé sous le nom de Césaire Lecoq.

Cette brave femme, d'une santé fragile mais d'une indomptable énergie morale, pendant une épidémie de choléra qui dura plusieurs mois et fit beaucoup de victimes, ne quitta pas le chevet des malades et des mourants, leur prodiguant d'infatigables soins, veillant et ensevelissant les morts.

Mes frères, qui tous les jours visitaient les cholériques, l'ont suivie tout le temps, et jamais cette admirable héroïne ne s'est plainte une seule fois.

Dans les luttes électorales, j'ai vu des cabaretiers perdre leur clientèle plutôt que de trahir leurs convictions et leurs affections.

Tel ce brave homme que nous avons tant regretté, l'excellent Léonard H***.

Je n'ai jamais connu de conscience plus droite, d'humeur plus gaie. Il était le boute-en-train de toutes les fêtes.

Le mot fraternel appliqué à ces fêtes était une vérité, et nulle part je n'ai rencontré plus de cordialité entre gens de classes et de situations différentes.

Comme on savait rire des moindres bêtises! Quelles bonnes farces on inventait!

O le franc rire d'autrefois !

J'ai bien envie, lecteur, de te présenter quelques-uns de nos rustiques farceurs du bon vieux temps.

---

## TIMBRES-POSTE ET HANNETONS

Il y avait un vieux petit homme appelé Poreau, un peu voûté, avec de gros yeux à fleur de tête et le menton en galoche.

C'était un cabaretier très malin, très finaud, disait-on, qui jouait le simple et supportait philosophiquement les plaisanteries dont on l'assaillait sans cesse, parce que cela retenait la clientèle et poussait à la dépense. On croyait s'ébaudir à ses dépens, mais la gaîté faisait boire, si bien qu'à certains moments de bruyante et insoucieuse ébriété, le bonhomme, de son honnête morceau de craie, pouvait marquer sur le tableau noir soixante chopes lorsqu'il n'y en avait que quarante de consommées, et encore les dernières moitié eau.

Mais c'étaient les mauvaises langues qui insinuaient cela, et peut-être était-il naïf.

Poreau avait aussi la prétention de tout con-

naître, ce qui l'empêchait d'exprimer jamais le moindre étonnement.

Ainsi, un jour qu'un client le mystifiait en lui racontant qu'un de ses amis, à lui Poreau, venait d'être assommé dans une bataille imaginaire entre confrères archers et dont les péripéties étaient sensées avoir eu pour théâtre divers cabarets de Carvin, Poreau, quoique au fond assez impressionné par cette nouvelle inattendue, répondit froidement, comme un homme déjà remis de son émotion : — « Je sais, je sais, ça a commencé au *Violon d'Or !* »

Sa femme passait pour sorcière et nous vendait ses pigeons dont personne ne voulait, de crainte qu'ils jetassent un sort.

Elle s'appelait Marie Callot, singulière coïncidence, nom du peintre ordinaire des sorciers.

Le cabaret de Poreau, situé au bout du village, était, avec celui d'un certain Patrice son voisin, le rendez-vous des farceurs dont nous allons nous occuper.

Patrice, lui, était un brave petit homme très ingénu, cantonnier de son état.

Quoique très doux de caractère, il ressemblait à un coq et son ensemble donnait comme une vague idée de ces petits colonels du premier empire, illettrés et ayant gardé leur rusticité. Il avait leur simple et bon regard et apportait à ses

modestes fonctions leur calme énergie tranquille dans l'accomplissement du devoir.

Aussi ne se permettait-on envers lui que des plaisanteries discrètes, comme, par exemple, celle des nouveaux timbres-poste dont on lui avait parlé et qu'il vit un jour apparaître sur son journal et sur les lettres qu'il reçut.

Les beaux timbres-poste! tous variés et représentant des cocottes et des danseuses dans leurs pas les plus risqués et que mon frère avait découpées d'une feuille volante (c'est bien le cas de le dire) assemblant une centaine de petites photographies à l'usage des confiseurs pour leurs tablettes de chocolat et juste de la grandeur d'un timbre-poste.

D'accord avec le facteur, il les colla sur toutes les dépêches du bon Patrice à qui l'on expliqua que la jambe plus ou moins levée de ces demoiselles indiquait la valeur du timbre. Et le bonhomme d'admirer et de répéter : — « Ques inventions qu'on a à Paris! »

Puis ce fut l'histoire des hannetons.

Il faut dire que le curieux Patrice, en nivelant une route, avait trouvé, longtemps après la saison des hannetons, un de ces insectes qui remuait encore.

Il l'emporta, le mit dans un moutardier hors d'usage et le déposa dans la grande caisse de son horloge.

De temps en temps il regardait l'insecte qui, tout l'hiver, donna quelques signes d'une vie léthargique.

Puis il l'oublia.

Les neiges et les frimas passèrent sans autre incident. Et voici que reverdit le printemps, si tendre, cette année, que les arbres avaient l'air de gigantesques salades et que l'on aurait voulu être hanneton soi-même pour pouvoir se gorger de leurs feuilles appétissantes.

Les hannetons pullulèrent.

Étant allés au marais, cédant à un regain d'étourderie enfantine, mes frères et un ami emplirent un sac et une grande boîte de ces anciens camarades à antennes.

Puis nous fûmes chez Patrice et, pendant que l'un de nous l'entraînait dans sa cour pour quelque prétendue confidence, nous vidâmes le sac dans la caisse d'horloge.

Patrice rentra.

Un instant après, un hanneton s'échappe de l'ouverture en forme de cœur et bordée de clous de cuivre pratiquée dans la porte du meuble... brr... brr... et il va frapper à la vitre.

« Tiens, un *bruant* (hanneton) ! » dit Patrice.

Un second, un troisième, un quatrième... et bientôt ce fut une nuée qui obscurcit le cabaret, tandis que le cadran de l'horloge en était tout noir.

Ils se cognaient, ils s'abattaient partout : dans les chopes, dans les poches, dans les cheveux, et tandis que Patrice et sa femme se démenaient à grands coups de balai, un autre gamin, celui qui avait apporté la grande boîte, était en train d'en semer les hannetons partout, à la cuisine, dans le corridor, dans les chambres, dans les armoires.

Ce fut comme une plaie d'Égypte.

Pendant plusieurs jours, à chaque instant, c'était un nouveau hanneton qui se réveillait; les fenêtres en étaient aveuglées.

Mme Patrice n'en dormait plus, ne quittant plus son balai.

Et pour avoir une idée complète du tableau, il faut savoir que Mme Patrice était une femme charmante si l'on considérait, dans ses traits irréguliers, son expression de candeur ingénue et de touchante bonté, mais courte de jambes, pliée en deux, ayant à la croupe une protubérance de Vénus hottentote.

Et notre excellent Patrice resta convaincu que cette invasion ailée était originaire de son moutardier, et il mourut, de longues années après, sans que rien n'eût ébranlé ses convictions sur l'extraordinaire fécondité des hannetons.

---

## LE NOUVEAU SAINT ROCH

## UNE CHASSE AUX CANARDS

Je reviens à Poreau.

On prenait moins de précautions dans les tours plus ou moins anodins qu'on lui jouait. J'ai oublié de dire qu'à côté de son ingénuité finaude et de sa manie de tout savoir, Poreau avait la passion de la chasse, mais qu'étant très économe, il ne prenait pas de permis. Il braconnait aux heures et aux endroits qui semblaient lui offrir plus de sécurité.

Un jour qu'il chassait avec des amis au bord de la rivière, voici qu'un épervier vint à planer sur sa tête. Il le tira. L'oiseau de proie fila vers un bois où il eut l'air de s'abattre.

« Je l'ai tué ! » cria Poreau.

Mais pour l'aller chercher, il fallait passer la rivière ; le chasseur n'avait pas de chien. Il se déshabille et, tenant d'une main son fusil pour le cas où l'oiseau ne serait que blessé, il se met à la nage.

Il cherche en vain. Mais que voit-il?

Ses amis fuir à toutes jambes en emportant ses habits.

« Arrêtez! arrêtez! criait-il en épaulant son fusil vers les fuyards, arrêtez, ou je tire! » Ils étaient déjà loin.

Le pauvre Poreau n'avait qu'une chose à faire, repasser la rivière et revenir à travers champs, nu comme Vendredi, et se dissimuler de son mieux lorsqu'il rencontrerait quelque demoiselle.

Et il allait, jetant des regards circulaires, cherchant les buissons et les plis de terrain.

Il alla ainsi jusqu'à la chapelle Saint-Roch qui, on le sait, est au milieu des champs. Ce fut un asile fort à propos. Il attendait là que la nuit pudique lui prêtât son voile, lorsque apparut la figure ahurie d'une bonne dévote qui venait faire sa prière au bienheureux et qui ne s'attendait guère au scandale de voir ainsi, couvrant l'autre, un nouveau saint si peu couvert.

Poreau fut-il plus heureux dans une chasse aux canards qui eut lieu vers le même temps? C'est ce que nous allons voir.

Par une belle matinée d'hiver, Poreau, à son comptoir, attendait la pratique en faisant crier, sous le torchon, des verres salis la veille et qu'il lavait dans un baquet de zinc.

Un homme entra demandant un petit verre

de genièvre. Le cabaretier en versa deux par une attention aimable.

Ils trinquèrent.

« Voilà un fameux temps pour les canards! » exclama le passant qui mit un sou sur le comptoir, et partit, car il était pressé.

Mais le cabaretier ne resta pas longtemps seul : un autre homme entra.

Poreau versa deux petits verres. Ils trinquèrent, et l'homme disait :

« Combien de canards ont passé tout à l'heure sur votre toit, hein! comme ils braillaient! Il y en avait plus de six cents!

— Oui, répondit Poreau négligemment, ils ont dû se diriger vers la rivière, du côté d'Oignies. »

Il mentait, il n'avait rien entendu, mais ne voulait-il pas tout savoir? Et puis c'était une manière de se renseigner sans avoir l'air d'y attacher la moindre importance, ni aucun prix.

« Vers Oignies, oui, » reprit l'homme.

Et il partit.

Puis ce fut un troisième.

Poreau remplit deux petits verres, ils trinquèrent. Et cet homme venait d'Oignies. Et il disait :

« En passant le pont, j'ai pensé : Ah! si Poreau était là, quel massacre il ferait de tous ces canards!... D'énormes pilets en masse, tapis

dans l'herbe, vous savez, au tournant, où la rivière n'est pas prise... Ils n'ont pas bougé, ils doivent y être encore.

— Ça ne m'étonne pas, c'est le moment... » répondit Poreau d'un air détaché, tandis que ses gros yeux commençaient à briller sournoisement et ses jambes à remuer d'impatience dissimulée.

« Encore un petit verre avant de partir. Quel beau temps pour voyager, quelle belle gelée! »

Ils trinquèrent.

Une fois seul, Poreau ne tint plus en place. Il appela Marie Callot et lui dit : « Mets-toi au comptoir, et surtout pas un mot, je vais aux canards! »

Et il entra dans sa chambre, décrocha son fusil qu'il ne mettait jamais en évidence, et après avoir passé une blouse sur son tricot de laine et enfoncé son bonnet de coton pour se couvrir les oreilles, il partit gaîment, plein d'ardeur, tournant le village par les jardins, certain de déjouer les rusés gendarmes.

La campagne était très belle, en ce moment, par cette éblouissante gelée; mais les merveilles de la nature entraient par ses gros yeux sans toucher son âme ouverte seulement aux choses solides.

D'ailleurs, il était tout aux canards; même qu'il se dépêcha un peu trop pour son âge en

montant la première côte qui va vers les hauts bords de la rivière. Il se sentit un peu court d'haleine et eut besoin de reposer, un tantinet, son asthme qui le taquine parfois depuis sa dernière bronchite : « Oh! peu de chose! »

Et il s'assoit sur une borne, dans un champ, entre des monts de fumier non encore épars.

Il regardait le clocher.

Mais que voit-il là-bas, dans le brouillard?... trois personnages... à cheval... avec de grands chapeaux... des manteaux!...

« O ciel, les gendarmes! »

Ils marchent dans sa direction.

Alors, de son fusil ainsi que d'une fourche, le bonhomme se met à remuer le mont de fumier comme un paysan qui étend honnêtement son innocent engrais.

« Bigre, ils n'y sont pas pris, ils avancent toujours! »

Alors il cache le fusil dans le fumier et il se met à arpenter le sol à pas lents et mesurés comme un géomètre qui plante ses jalons et, une fois au bout du champ, il se coule, tête basse, dans une voyette profonde où il se hâte, à bas dos, jusqu'à un bosquet. Là il se met en observation.

Les gendarmes arrivent au mont de fumier. L'un deux descend de cheval et s'empare du fusil.

« Je suis pincé, » dit Poreau, qui se met à courir vers le village sans songer à son asthme.

Les gendarmes, d'ailleurs, se contentent d'avoir en mains la pièce de conviction et ne le poursuivent pas.

Il rentre chez lui. Marie Callot lui dit :

« Et ton fusil?

— Il est bien ! mais pas un mot ! entends-tu ! » répondit Poreau en faisant de gros yeux.

Marie, voyant son humeur, n'interrogea pas davantage.

Le lendemain on vint le demander de la part de Patrice. Un de ses amis l'attendait dans son cabaret.

Poreau y va à l'instant.

La première chose qui frappa ses yeux en ouvrant la porte, ce fut, au coin de la cheminée, le fusil accusateur. Il pâlit mais se domina et prit une figure agréable.

Ses amis étaient là très animés à rire et à boire.

Derrière eux un inconnu fumait un cigare; et comme Poreau le saluait, intrigué, on lui dit : « C'est monsieur le nouveau commissaire de police. »

Il voyait cet homme pour la première fois, ce qui ne l'empêcha pas de répondre avec son meilleur regard, quoiqu'il tremblât un peu : « J'ai déjà eu l'honneur de voir monsieur le commissaire. »

Alors ce fut l'interrogatoire.

« C'est bien vous monsieur Poreau?

— Oui, monsieur le commissaire.

— Monsieur Poreau, reconnaissez-vous ce fusil?

— Pour cela, non, reprit notre chasseur de canards, très pâle; non, je ne connais pas ce fusil; je n'en ai pas.

— Prenez garde, monsieur Poreau, je vous avertis que si vous mentez… »

Alors un des amis prit la parole, faisant valoir l'honorabilité du délinquant, plaida sa cause, lui conseillant l'aveu afin de désarmer la justice.

« Eh bien! reprit le commissaire, jurez que ce fusil n'est pas à vous!

— Oui! il est à moi, » balbutia le bonhomme vaincu.

Alors tous prirent sa défense: « C'est un si bon homme, monsieur le commissaire, un peu simple d'esprit, mais le cœur sur la main. »

Après une sérieuse résistance, le fonctionnaire se laissa attendrir.

« Eh bien! qu'il paie quelques tournées de chopes, dit-il, et je ne donnerai par suite à l'affaire. »

Je n'ai pas besoin de dire si Poreau fut reconnaissant.

Or, les gendarmes, on le devine, n'étaient

autres que les amis de Poreau qui avaient mis des manteaux de berger et des chapeaux de papier d'emballage. Dans les voyageurs du matin on soupçonne des compères et le rôle du commissaire de police était tenu par un commis voyageur de passage.

Et Poreau, en rentrant chez lui, son fusil sous le bras, dit à Marie Callot : « Je viens de l'affût des canards. »

Comprit-il enfin de quelle nature étaient ces canards ?

Probablement, mais il était trop fin pour ne pas feindre l'ignorer.

---

## LES GOUJONS

Dans mon enfance je pêchais à la ligne.

Notre carperie était très poissonneuse et je me souviens même d'y avoir pris une innocente brème, rien qu'avec l'appât d'une petite marguerite.

J'ai donc connu l'émotion, le frisson de plaisir que peut amener la secousse d'un bouchon et le frétillement désespéré d'un pauvre petit être au bout d'une ficelle.

Mais, si enivrante que soit cette émotion, elle est suivie d'une opération que j'ai toujours trouvée rebutante, celle d'arracher, d'une gueule misérable, le terrible hameçon qui emporte des lambeaux de chair vivante.

J'ai aussi trouvé que cette surveillance continuelle d'un bouchon traversé d'une plume, devenait à la fin monotone et tyrannique.

Certes, comme tout le monde, j'aime me coucher sur l'herbe, à l'ombre des aunes, et regarder l'eau en laissant errer ma fantaisie au hasard des manifestations de la vie ambiante, animale ou végétale, qu'on ne peut manquer d'avoir à observer, même aux endroits les plus déserts.

C'est pourquoi il m'est arrivé d'aller m'étendre près des pêcheurs à la ligne.

Or, c'est ce que je venais de faire, un après-midi d'août, sous le frais bois d'aunes et de saules, à l'endroit où la Souchez va se jeter dans la Deule, en face du cabaret de notre ami le bon Léonard H*** dont il est question précédemment.

La journée était particulièrement agréable.

Un vent léger tempérait la chaleur et chassait, derrière nous, la puanteur des rouissages des routoirs voisins, nous apportant les cordiales bouffées de goudron qu'exhalaient les bateaux et en même temps le gentil caquetage du moulin à l'eau.

Les goujons mordaient, et lorsque, vers cinq heures, la fraîcheur nous fit quitter l'humide berge, les pêcheurs en avaient empli un grand saladier.

Nous entrons chez Léonard H***.

Comme toujours le cabaret était plein de monde, car c'était le rendez-vous des bateliers, des briquetiers des environs et des passants venant de Carvin et d'Henin-Liétard.

Très vivant, situé entre les deux rivières, par les belles journées d'été, cet établissement inspire la gaieté aux plus mélancoliques; mais il était surtout réjoui par la présence de M^me^ Léonard, femme très avenante bien qu'énorme de taille et de poitrine.

Toujours enjouée, elle terminait toutes ses phrases, quoi qu'elles exprimassent, par un éclat de rire, gaieté de pur soleil et irrésistiblement contagieuse.

Elle éclairait positivement son comptoir où elle apparaissait, successivement et monumentalement, de face et de dos, selon qu'elle emplissait la canette à la pompe ou les verres dans un plateau dont la servante s'emparait aussitôt pour courir l'offrir aux buveurs.

Cette volte-face continue de la patronne, ces allées et venues de la servante semblaient résumer toute l'activité de ce hameau bien plus vivant que le village lui-même.

Le bourgeron, la blouse, la veste et parfois la redingote s'entremêlaient là familièrement, de même que les types et les accents où, par instants, un employé de contributions indirectes apportait l'exubérance méridionale.

Cependant, au milieu du bourdonnement non interrompu des voix confuses, en ce moment, éclataient, plus perçants, les gros rires de la joyeuse bande des amis de Poreau dont l'un des plus gais était le fermier Joseph T***. Ils buvaient sec, attablés près du comptoir, à portée des saillies de madame la cabaretière. Derrière eux, les pêcheurs à la ligne qui, avant de s'asseoir, avaient déposé, au bout du comptoir, le saladier où les goujons nacrés réjouissaient l'œil.

Or, voici qu'on entend lourdement, au dehors, sur le bac en bois qui servait de pont, un bruit de roues, clopin-clopant.

Un chariot couvert d'une bâche blanche s'arrête devant le cabaret.

Un gros homme à face rubiconde en descend et fait son entrée dans la salle.

« Voici M. Platiaud de Bois-Bernard! » s'écrie Mme Léonard, exclamation de bienvenue suivie de l'éclat de rire habituel.

M. Platiaud s'avance vers le comptoir, et reconnaissant Joseph T***, il s'assoit à la table des amis de Poreau.

L'honorable cultivateur de Bois-Bernard re-

venait du marché de Carvin où il avait vendu son blé.

Tout en faisant sa petite commande à la patronne, il aperçoit le saladier aux goujons :

« *V'là* des *biaux* poissons! s'écrie-t-il, des biaux goujons! et qui feraient bien plaisir à M^me^ Platiaud. Elle est *toudi* (toujours), vous savez, un peu malade... point grand appétit. »

Madame la cabaretière répond en regardant le groupe des pêcheurs à la ligne : « Ce sont messieurs les employés qui viennent de les pêcher tout fraîchement, en face, sous le moulin à l'eau. » Et elle poussa son aimable éclat de rire.

« J' paierai volontiers deux tournées de chopes *pou l' s avoir,* répond le fermier ; *ça f'rot* un *biau p'tit* régal pour M^me^ Platiaud. »

Ces messieurs acceptèrent très gracieusement et M. Platiaud, tout heureux de la bonne surprise qu'il va faire à sa bourgeoise, prend le saladier et, allant à son chariot, en verse le contenu dans un sac, puis revient s'asseoir à la table des joyeux compères.

Cependant une idée avait germé dans la tête de Joseph T***.

Il sort, voit dans la cour un panier plein d'épluchures de légumes, s'en empare, va au chariot, ouvre le sac et prend les goujons qu'il remplace par des pelures de carottes et de pommes de terre. Ceci fait, il cache son larcin dans un

coin du hangar et s'en revient tranquillement reprendre sa place à la joyeuse table.

On buvait la première tournée de M. Platiaud.

Cependant comme six heures venaient de sonner à l'horloge, Joseph T*** dit à ses amis : « Il est temps de *rapprocher,* si nous allions finir not' partie chez Poreau ? »

C'est convenu, on prend congé de M. Platiaud mis en belle humeur par l'idée de ses poissons et les éclats de rire de Mme Léonard. On fait le compte et on part.

Les bonnes parties se terminaient toujours chez Poreau, car nulle part on ne trouvait une victime plus drôle et plus résignée à toutes les farces.

La bande était installée dans son cabaret depuis environ une demi-heure, lorsqu'on entend retentir sur le pavé, cahin-caha, un bruit de voiture aussitôt reconnu.

« C'est *ben* sûr m'n homme aux goujons, » dit Joseph T***.

C'était bien lui. Le chariot s'arrête.

Et pendant que le fermier attachait son cheval à l'anneau du mur, Joseph T*** souffle à l'oreille de Poreau : « Tu connais Platiaud ?

— *D'* Bois-Bernard, reprit notre cabaretier qui connaissait tout le monde.

— Eh bien ! poursuivit Joseph, *y* faut *y* faire

une bonne farce. Il a *din sin cariot* un sac plein *d' biaux* goujons ; écoute *ben, t' ira,* semblant de rien, les prendre et *c'* soir nous *s'* régalerons à *s'* santé ! » Et il ajoute : « N'aie pas peur, nous allons l'amuser ; nous boucherons la fenêtre avec nos dos, va, *y n'* verra rien ! »

On fait en effet asseoir M. Platiaud de façon à ce que la rue lui reste cachée, et Poreau part pour son expédition.

Mais au moment où il avait la main dans le sac, voilà-t-il pas que ce vaurien de Joseph T*** jette un regard vers la fenêtre et, frappant de la main sur l'épaule du fermier, il lui dit :

« Qu'est-ce qu'y fait dans *vot' cariot* m'n homme-là ? »

Le cultivateur ne fit qu'un bond jusqu'au chariot.

« Canaille, *t'a* pris mes *pichons* » (poissons), criait-il à Poreau.

Et celui-ci, stupéfait, balbutiant des mots inintelligibles, attestait par des gestes de désespoir qu'il n'y avait pas touché.

« Où les as-tu mis mes pichons ? » beuglait M. Platiaud exaspéré en constatant que son sac ne contenait que des pelures.

Ah ! c'est qu'il ne plaisantait pas lorsqu'il s'agissait de sa propriété.

« Rends-moi mes goujons ou je t'étrangle ! » Et déjà il sautait à la gorge du pauvre Poreau

qui, blême, commençait à trembler des genoux.

Alors Joseph T***, qui ne s'engageait pas dans une farce sans en prévoir le dénouement, crut le moment arrivé d'intervenir.

Il accourut, criant : « Tout beau ! tout beau ! monsieur Platiaud, ne l'étranglez pas ! »

Puis il dit à Poreau : « Rentre dans ton cabaret ! » ordre qu'il ne se fit pas répéter, car il suffoquait.

« Songez donc, une pareille aubade ! et son asthme ! »

Joseph avait amicalement mis la main sur l'épaule de Platiaud qui commençait à reprendre son sang-froid.

« Écoutez, à *vot'* place, *mi,* je laisserais ça, je n'irais pas plus long. »

Et l'autre répétait : « Y m' faut mes goujons !

— Patience, patience, reprenait Joseph, réfléchissez ! A vot' place, mi, je sais *ben* ce que je *feros*... Vous connaissez Marie Callot ?

— On dit qu'elle est sorcière ? murmura le fermier dont la lèvre tremblait un peu.

— Même qu' l'autr' jour, reprit Joseph, à la brune, Marie Claire, *s' vageine* (voisine), qui la guettait à travers *s'n haüre* (sa haie), l'a vue *s' mettr'* à cheval sur son manche à balai et filer droit au sabbat dans un' volée d'*katsoris* (chauves-souris).

— Tout *cha*, tout *cha*, *ch'est* des sornettes, reprit le paysan dont la voix tout à coup perdit son assurance.

— Sornettes si vous voulez, répétait Joseph, *j' n'y* crois pas non plus... Mais *m'n* avis qu'il y a des gens avec qui il ne faut pas être ennemi... Vot' cheval tombe malade, *vot' vaque* (vache) crève... l' vétérinaire n'y voit que du feu... Allez, allez, n' vous fiez pas à Marie Callot.

— Alors vous pensez que l' plus prudent ?

— Ch'est de vous tenir coi. »

Poreau avait repris peu à peu ses sens et, sans répondre aux remontrances de sa femme, il se consolait en songeant que, tout à l'heure, il pourrait venger sa mystification comme d'habitude, à son profit, en multipliant le nombre de chopes.

Hélas ! il n'eut même pas cette satisfaction, car la bande joyeuse, ce soir-là, retourna chez Léonard où elle arrosa une exquise friture de goujons, par soixante-dix-huit canettes de bière, compte juste.

## LE DORMEUR

C'est toujours le même cabaret au bout de la rue d'Henin; il a même rajeuni quoique le temps ait marché; il est remis à neuf, mais il ne porte plus la même enseigne.

La bande joyeuse qui a bu là tant de chopes, de tasses de café et de pousse-cafés, qui a tant ri dans l'épaisse fumée des pipes et des gras quinquets, la bande joyeuse a donné une autre direction à ses énormes plaisanteries; quelques-uns même de ses gais compères attendent, mélancoliques, au coin de leur foyer, une année féconde pour réparer les avaries que l'abus du plaisir a pu faire à leur avoir.

Le temps a marché.

Le pauvre Poreau n'est plus leur victime toujours consolée par la multiplication des marques au tableau compteur; non : l'honnête Poreau que nous commencions à aimer, n'est même plus du tout.

Le petit homme, après avoir arrondi son modeste pécule, après avoir acquis des parcelles de terre que certains des farceurs qui le bernaient avaient été forcés de vendre, l'intrépide

vieillard, chez qui l'âge ne calmait pas l'ardeur du braconnage, avait attrapé une poussée, un *chaud et un froid,* comme il disait, en poursuivant un lièvre blessé ; son asthme s'en était aggravé et, malgré sa vigoureuse nature, on l'avait vu tout à coup fondre comme une chandelle et tomber à plat pour ne plus se relever.

Marie Callot, quoique plus vieille, résistait encore aux outrages du temps, retirée à l'écart, ne fréquentant plus les sabbats, dans la seule intimité des chauves-souris.

Le cabaret est bien, si vous le voulez, toujours un cabaret ; mais il porte une enseigne qui le relève : *Estaminet du Parisien.*

Le fils de ma nourrice, Louis Mémère, comme je l'appelle et que les lecteurs de *la Vie d'un Artiste* ont connu fringant garçon au Café de Mulhouse et à celui des Mille-Colonnes, a acheté ce cabaret de ses petites économies.

Il a quitté la veste de casimir et le tablier blanc ; il a repris la blouse villageoise, mais, rassurez-vous, il a gardé la distinction et le beau langage de la capitale qu'il orne encore des cuirs les plus variés.

La civilisation a suivi le nouveau propriétaire.

Il a inauguré un mode d'éclairage perfectionné et le premier billard, grand comme une aire de grange et dont les têtes de lions ouvrent bruyamment leurs mâchoires de cuivre.

C'est une belle chose que la civilisation et nous savions le reconnaître; mais, pourtant, comment ne pas regretter la bonne grosse gaieté des temps naïfs! La finesse ingénue de Poreau était décidément plus amusante que la faconde du Parisien, si vernis que fussent ses cuirs.

Nous nous disions cela par une brumeuse journée d'octobre où le ciel uniforme ressemblait à une feuille de papier gris tendue sur le village par le spleen en personne.

Et nous cherchions à tuer le temps maussade en poussant nos billes vers de fuyants carambolages, tandis qu'un personnage inconnu, entré avant nous dans le cabaret (pardon, l'estaminet!), dormait, les bras sur une table et la face sur son coude.

Il dormait si profondément que rien n'avait bougé de sa personne, sauf le léger ondoiement de sa respiration bruyante.

Il avait, à plusieurs reprises, provoqué notre attention et les railleries raffinées de Louis Mémère.

Les parties de billard commençaient à nous fatiguer et aussi les calembours du Parisien, plus fréquents que ses carambolages, et nous nous occupâmes exclusivement du mystérieux dormeur.

Nous n'avions encore vu que son dos, ses mains et son occiput frisé comme une toison de mouton noir.

Il ne ronflait plus ; il avait même un peu bougé les doigts, comme un prélude de réveil.

L'horloge marquait cinq heures de l'après-midi.

Une idée folle vint à mon frère Louis. Il dit au Parisien : « Allume ta lampe et ferme tes volets ; nous allons faire croire à cet homme qu'il a passé la nuit à dormir. »

Ce fut aussitôt fait.

« Maintenant prépare des tasses et fais-nous du café puisqu'il est matin. »

Alors, à un petit coup frappé sur son épaule, l'étranger, dégrisé, leva la tête, se frotta les yeux, regarda la lampe, puis la pendule, et demanda :

« Quelle heure est-il ?

— Vous le voyez, cinq heures.

— Du soir ?

— Non, non ; du matin. »

Et l'étranger était un homme entre les deux âges, une sorte de marchand assez propre quoique râpé et qui devait avoir une femme rangée. Sa toison dominait un front légèrement fuyant et un nez onduleux sur une lèvre non supérieure puisqu'elle disparaissait entièrement sous l'inférieure.

Et il nous regardait de ses petits yeux stupéfaits sous leurs paupières enflées.

« Cinq heures du matin, répétait-il, j'ai donc dormi ?...

— Toute la nuit. »

Et le Parisien alla dans la rue ouvrir ses volets et puis revint éteindre la lampe.

« Nous sommes donc dimanche? » murmura le bonhomme en soupirant, les regards épars autour de lui.

Nous avions mis un peu de débraillé à notre tenue comme l'exigeait notre situation de noceurs nocturnes. Nous affections des entre-chats et Émile s'était couché tout de son long sur une rangée de chaises.

Tout à coup, l'inconnu se mit à frapper la table d'un grand coup de poing :

« Cré nom d'un chien! fallait m'éveiller!

— Vous ne nous en aviez pas chargés; vous dormiez de si bon cœur. »

Et il répétait : « Nom d'un chien! cré nom d'un chien! sacré nom d'un chien! C'est une affaire ratée!... J'ai manqué mon rendez-vous d'hier soir à Henin-Liétard... Une affaire d'or!... Que va dire ma femme?

« Enfin, c'est une affaire ratée. Je vais retourner à Carvin. »

Et il partit.

Comme la soif le reprit, il entra chez Patrice qui vivait encore et était en ce moment à travailler son chemin.

La femme du cantonnier faisait bouillir une ratatouille pour le souper de son mari. Notre

homme entra, demanda naturellement un petit verre de genièvre et dit : « C'est votre déjeuner qui bout?

— Comment, le déjeuner? répondit Mme Patrice, vous voulez dire le souper.

— Le souper! reprit le bonhomme avec de ronds yeux étonnés.

— Vous êtes déjà de retour d'Henin? continuait négligemment la cabaretière tout en remuant son fricot.

— Vous trouvez que c'est déjà!... depuis hier! » exclame-t-il.

Et la brave femme se retourna, sa louche en l'air, et le dévisageant comme pour s'assurer qu'elle n'avait pas affaire à un insensé; moitié inquiète, moitié rieuse, elle lui cria : « Mais vous êtes entré ici, aujourd'hui samedi, il y a deux heures à peine! »

Et notre homme répétait : « Mais puisque nous sommes dimanche matin! » Et il commençait à se fâcher, car il croyait vraiment qu'elle se moquait de lui. Il paya son petit verre en maugréant.

Et Mme Patrice, pliée en deux comme on le sait, les mains sur ses genoux, levant la tête, le menton et la croupe en l'air, le regarda partir d'un air ébahi.

Il sortit, se dirigeant toujours sur Carvin.

A ce moment nous le rejoignîmes; car son

rendez-vous, l'importance qu'il y attachait nous avaient fait craindre que notre innocente plaisanterie ne devînt mauvaise.

Mais ce ne fut pas facilement que nous parvînmes à le détromper. Il ne savait plus que croire.

Il lui fallut l'évidence.

Or le ciel commençait à se dégager de son épais rideau de nuages, vers l'occident où s'ouvrait une trouée safranée, bordée de feu.

Et nous la lui montrâmes en lui demandant : « Depuis quand le soleil se lève-t-il sur Harnes ? »

Tout à coup sa figure s'épanouit et il s'écria, tout joyeux : « Alors nous sommes encore hier ? il n'est pas trop tard pour mon rendez-vous. Quelle chance ! »

Et il y courut.

# HISTOIRE D'UN BOURG

---

## A MES COMPATRIOTES

Le lecteur me pardonnera de lui avoir raconté par le menu, jusqu'en ses trivialités, la vie champêtre dont je fus témoin durant mon enfance et ma première jeunesse. Je n'ai pas voulu la flatter. J'en ai montré la simplicité touchante, mais sans en dissimuler les laideurs.

Faut-il regretter ce temps d'ignorance et de naïveté, même dans le vice? Je le crois.

Je ne vois pas qu'on soit plus heureux aujourd'hui. Au contraire.

On était plus pauvre, mais on avait moins de besoins et l'on jouissait davantage des trésors naturels dont la Providence n'est jamais absolument avare et qui, au fond, sont les plus précieux.

On se soumettait à la loi impérieuse des inéga-

lités individuelles et sociales, et chacun trouvait, dans cette résignation, un grand contentement de son sort.

Moins torturés par l'aiguillon de l'envie, les hommes tiraient un meilleur parti des avantages qu'ils avaient à leur portée. La fraternité était plus générale et la fraternité amène la seule égalité possible. Les serviteurs faisaient presque partie de la famille; une touchante familiarité pouvait s'établir entre le maître et le domestique sans engendrer le mépris.

On en abusait rarement.

Au cabaret, le dimanche, comme aux banquets des fêtes, toutes les classes se trouvaient réunies dans une véritable cordialité. C'est ce que j'ai vu à Courrières pendant de longues années, c'est ce que je voudrais voir s'y maintenir.

Certes on pensait à soi, mais on respectait le droit des autres.

On n'avait pas encore inventé cette formule : *la lutte pour la vie,* dont on se sert pour excuser tous les crimes.

On croyait à la vertu.

On croyait au crime.

On croyait en Dieu.

Tel j'ai connu le peuple à Courrières, tel je l'ai aimé.

Je l'ai aimé parce que je l'ai vu simple et bon.

Oh! qu'il conserve ces vertus, qu'il n'écoute

pas ceux qui veulent le pousser au mal, en dénaturant et corrompant ses meilleurs sentiments !

Et pourquoi ?

Le peuple n'est-il pas la source d'où sont sorties les forces les plus vives de la nation ? Parmi les hommes de génie qui ont honoré la France, ô paysans, comptez combien sont sortis de vos rangs.

Qu'on me cite une corporation quelconque, l'armée, le barreau, la politique, le commerce, les sciences et les arts, où l'on ne trouve beaucoup d'illustrations nées dans les ateliers ou dans les champs !

Et l'on veut te faire croire, ô peuple, que tu es un ilote, un esclave !

N'écoute pas ceux qui méprisent le travail, ce grand moralisateur, cette seule condition du bonheur.

Cette bourgeoisie contre laquelle on te pousse n'est-elle pas toi-même ?

Où finis-tu ? où commence-t-elle ?

Travailler à sa prospérité n'est-ce pas travailler à la tienne ?

N'êtes-vous pas liés par les mêmes intérêts ?

Certes il y a toujours des abus contre lesquels il faut lutter. Tes droits sont sacrés et doivent être défendus. Tu auras toujours de vrais amis qui s'y dévoueront. Mais ne les confonds pas

avec tes pires ennemis qui excitent ta cupidité et ton orgueil.

Elle était réservée à notre siècle cette aberration de croire que l'on a le droit de tuer aux hasards des foules et (chose plus odieuse encore) de pousser des cris stupidement indignés lorsque pour sa défense la société se croit forcée de punir le crime.

Jusqu'à présent Courrières a échappé à la contagion, j'espère qu'il saura toujours s'en garantir.

Mais, hélas ! tout passe, tout change. Qui me rendra mon Courrières pastoral de 1835?

---

## LE PASSÉ

Je regarde notre vieux clocher et je me demande ce qu'il a pu voir, lui bâti par Jehan de Montmorency en 1532. Ah ! s'il pouvait dire ce qu'était Courrières, le jour où, du haut de ses pierres neuves, silencieux, car il n'avait pas encore de cloches, il vit passer par les rues qu'il domine le plus puissant monarque de l'univers !

Il nous apprend lui-même ce grand fait d'histoire locale par une inscription de ce temps gravée sur un de ses murs.

Ce grand roi ne dédaigna pas de lui faire un compliment, compliment que j'ai vu d'ailleurs ratifié par tous les architectes venus ici, car, quoique modeste, ce simple édifice a des proportions à la fois élégantes et fortes.

Certes, le monarque en question, l'un des plus sombres et des plus cruels personnages de l'histoire, ne devait pas avoir le compliment facile et c'est ce qui en augmente le prix.

Donc, le 11 mai 1552, Philippe II disait à son chambellan Jehan de Montmorency, seigneur de Courrières, gouverneur de Lille, Douai et Orchies, grand souverain bailly d'Alost, capitaine de la Motte-au-Bois, chevalier de la Toison d'or, titres que porte son tombeau; Philippe II, roi d'Espagne, disait en montrant le clocher, étonné sans doute de ne pas l'entendre carillonner : « Voici un beau pigeonnier. — Oui, sire, répondit Jehan de Montmorency, mais il n'a pas de pigeons. »

Et le roi comprit et offrit l'argent pour acheter la sonnerie.

Philippe II était de bonne humeur ce jour-là. Était-ce le spectacle de la douceur agreste qui l'attendrit? toujours est-il qu'il fit grâce à tous les délinquants prisonniers à Courrières.

Il les fit réunir sur la place du village et, après un sermon, il les renvoya chez eux.

Mais, puisque je suis entré dans l'histoire, je voudrais un instant remonter plus loin, dans les siècles, et jeter un court regard sur les origines de notre commune.

J'ouvre, dans ce but, l'*Histoire de Courrières,* publiée à Arras en 1837, par mon oncle Boniface Breton.

Ce village qui apparut si charmant et si heureux à mon enfance, eut des commencements bien difficiles et toutes les misères fondirent sur lui, triste destinée des frontières.

La tradition place son berceau dans l'enceinte d'un camp romain et cela semble probable, car on y a trouvé une grande quantité de vases antiques et de médailles romaines.

Ce fut Anselme Ier, comte de Lens et de Saint-Pol, qui en 1002 donna le droit de cité au petit hameau composé de cabanes de pêcheurs et de chasseurs, appelé Courrières de *Coor* qui veut dire marécage.

Notre marais, aujourd'hui boisé et défriché, était alors un vaste étang.

La seigneurie de Courrières, de 1132 à 1789, passa successivement aux maisons de Duchastel, de Harnes, d'Antoing, de Melun, de Montmorency, de Bournel, d'Oignies, de Saint-Victor et de Nieuport.

En 1146, la série des misères commence par un tremblement de terre et une famine cruelle. même pour les personnes qui vivaient dans l'aisance.

De 1158 à 1199 la terre fut encore secouée cinq fois.

En 1170, 1173 et 1175 des vents forcenés causèrent de grands désastres suivis de famine.

Le 30 juin 1185 la grêle saccagea les maisons et le territoire, blessant et tuant les bestiaux.

Horrible famine accompagnée de peste en 1194.

De 1246 à 1290 on compte encore cinq tremblements de terre.

Il survint en 1316 et les deux années suivantes, des inondations qui noyèrent tous les fruits de la terre. Il s'ensuivit une telle famine que les pères et les enfants s'arrachèrent le pain les uns aux autres. Les mendiants périssaient d'inanition dans les rues. A ces fléaux se joignit un mal contagieux qui moissonna beaucoup de monde. La maladie durait six jours. Le peuple consterné fuyait dans les bois et les lieux écartés.

En 1348 une maladie mortelle qui avait fait le tour du monde et dépeuplé l'Asie et l'Afrique (le choléra peut-être), vint ravager nos contrées.

De 1351 à 1402, nouveaux désastres causés par les éléments déchaînés et les maladies.

Parlerai-je des guerres?

En 1302 les Flamands pillèrent et incendièrent le village, tuant les habitants et s'emparant des bestiaux qui paissaient dans le marais.

Quatre-vingts villages détruits par le feu changèrent la contrée des Atrebates en solitude. Les Flamands chargés d'un immense butin, rentrèrent en Flandre par le Pont-à-Vendin en 1303.

Les Français conduits par Philippe le Bel, roi de France, passèrent le même pont pour aller battre les Flamands (18 août) à Monts-en-Pewèle.

A leur passage ils firent un grand carnage d'hommes et de bestiaux.

Louis le Hutin, marchant aussi contre les Flamands, étant venu camper à Henin-Liétard (1315), ses troupes nous firent beaucoup de tort sans pourtant porter atteinte à la vie de per sonne.

L'année 1415 fut aussi malheureuse pour notre village. Après la bataille d'Azincourt, les Bourguignons pillèrent le château, brûlèrent les moissons et volèrent beaucoup de bestiaux.

## MÉMORINCY

J'arrive à Jehan de Montmorency dont nous devons bénir la mémoire, car il fut le bienfaiteur de Courrières.

Non seulement il fit bâtir l'église, mais il lui laissa une rente et donna aux pauvres une partie de ses biens.

Il habitait un beau château bâti par son père Hugues de Montmorency, celui d'Anselme, insuffisant d'ailleurs, étant tombé en ruines.

Ce fut dans cette nouvelle résidence que logea Philippe II.

La population de Courrières était alors de huit cents âmes, elle est aujourd'hui de trois mille cinq cents habitants.

Les travaux de l'église commencèrent en 1532 et furent terminés dans l'espace de quatre ans, uniquement aux frais de Montmorency.

On conserva le style ogival du XIIIe siècle, de la première église dont un des murs, celui du nord, put être conservé.

C'est au fond de la nef de droite, sous l'autel Saint-Piat patron du village, que se trouve le

tombeau de Jehan de Montmorency, beau mausolée de marbre blanc.

Le noble seigneur est là, couché en armure, les mains jointes. Sa belle tête, ornée d'une longue barbe ondulée, repose sur un oreiller tandis qu'à côté du casque, ses pieds s'appuient sur un chien.

Son vrai casque en acier fut placé en permanence sur le même autel. Pendant la Terreur, le magister s'en empara et, stupidement, le détruisit.

En mars 1793 on commit le sacrilège d'enlever le corps du seigneur dont les os étaient bien conservés. Le cercueil tomba en poussière.

Le mausolée fut emmuré et sauvé.

Je n'ai pas oublié l'impression que me faisait dans mon enfance et que je retrouve encore, ce dormeur de marbre si froidement, si rigidement solennel et que les paysans vénéraient sous le nom de *Mémorincy*.

Il me troublait profondément.

Le hasard a placé mon premier tableau, peint en 1845, *Saint Piat prêchant*, juste au-dessus du mausolée, sous la garde du pieux fantôme.

---

## CONCLUSION

Vers 1645, Courrières vit s'accroître notablement sa population.

Des habitants de Wingles, de Douvrain, de Meurchin et d'autres communes ayant extrait toute la tourbe de leur marais, vinrent exploiter le nôtre encore riche de ce combustible.

En 1647, durant le siège de Lens, les Français firent une excursion dans notre village et y causèrent peu de dégâts, quoique notre seigneur fût au service de l'Espagne.

Cette circonstance nous fut favorable l'année suivante, au passage des Espagnols allant donner la bataille de Lens.

L'archiduc Léopold gouverneur des Pays-Bas logea chez notre baron.

En 1744 naquit Jacques Roland, le poète Courriérois. Il était fils d'un des domestiques du château et fut envoyé à l'école.

Il chanta alternativement la Monarchie, la République et l'Empire, l'amour, la bière et le vin, les dissensions et les infortunes conjugales.

Ses chansons eurent l'honneur d'être imprimées et chantées dans les villes voisines, notam-

ment sur la place de Douai. Une maladie l'avait rendu aveugle à l'âge de dix-neuf ans et, ainsi que le fait remarquer mon oncle, s'il n'eut pas le génie d'Homère et de Milton, il fut, par compensation, comme eux, privé de la lumière.

J'ai cru intéressant de donner quelques faits de l'histoire de mon village, mais ce serait sortir de mon cadre, que de suivre plus longtemps les récits de mon oncle Boniface, qui se compliquent de plus en plus en s'approchant de notre siècle.

Mais une chose que je constate, c'est que mon oncle, en 1837, se plaint déjà de la dégénérescence des mœurs publiques comparées à celles dont il a été témoin aux jours de son enfance.

Serait-ce qu'il ne vît plus de la même façon, sorti de cette duperie des apparences qu'on appelle illusion?

Il était pourtant loin d'être un vieillard; il n'avait que trente-neuf ans.

Il fronde vertement beaucoup d'abus dont, enfant alors, je ne souffrais pas, ne les voyant point.

Il me semblait que tout était innocence et amour.

Est-ce que vraiment le monde alors n'aurait pas valu mieux qu'aujourd'hui?

Peut-être qu'au fond, le cœur humain reste pareil et qu'il n'y a que les différences de temps et d'influences.

Peut-être y a-t-il des périodes où des germes de vices deviennent des vertus et d'autres où des embryons de vertus s'empoisonnent et poussent en vices.

Tout dépendrait-il de la tournure que leur donne ceux qui dirigent le monde ?

Ce sont les croyances qui font les époques. Aujourd'hui on ne parle au peuple que de ses droits, jamais de ses devoirs ; c'est un lieu commun que de le constater.

On n'a jamais flatté les grands plus qu'on ne flatte le peuple.

Et puis c'est le règne de la science.

En ce moment, la science fait peut-être autant de mal que de bien ; elle désagrège le grand faisceau moral qui a conduit l'univers ; elle a plus détruit qu'elle n'a reconstruit. Elle remplace les vertus par des machines, les courages par des explosifs ; elle pousse vers la matière où beaucoup se vautrent. Elle ne recherche pas assez les évidences morales. Elle remettra tout en place, le jour où elle aura vu Dieu.

Heureux ceux qui naissent aux époques de foi et d'amour. Sans l'amour, point de bonté ni de bonheur. L'amour est la flamme qui fait voir le ciel.

Depuis que je me sens forcé d'aimer moins les hommes, je sens mon bonheur décroître.

Mais je ne me sens pas de haine.

Être forcé de haïr est le supplice moral que je redoute entre tous.

J'aime toujours mon Courrières et je l'en crois digne.

Il est toujours resté, au fond, honnête et fier, reconnaissant pour ceux qui ont travaillé pour lui.

Oui! je t'aime, cher village! Nous avons passé de si bonnes heures ensemble! Tu n'abandonneras pas les saines traditions malgré l'envahissement de l'industrie qui, fatalement, doit changer une partie de tes mœurs.

Et tu resteras fidèle aux vertus d'amour familial et patriotique.

Et puis, as-tu vraiment tant perdu de ton ancienne poésie? N'aurais-je pas, moi aussi, perdu de la miene? Qui nous jugera?

Mais qui parle encore de poésie? On a bien autre chose à faire.

On n'a pas de temps à perdre aux fleurs du chemin, il faut aller, se presser, arriver!...

La poésie! un rêve, un mensonge!...

Étais-je vraiment le jouet d'un mensonge, lorsque, à chaque retour de Paris fiévreux, retrouvant ton pieux silence, ô Courrières, et sentant vibrer en moi ta beauté, je jurais que rien au monde n'était plus grand, plus savoureux que ton humilité!

Oh! mon âme est encore pleine du souvenir

de ces belles journées où la poussière que soulevait le vent, vierge de tout alliage, était bien la bonne, la pure poussière du sol sacré!

Je les revois ces jours de travaux paisibles comme ceux des patriarches.

Je revois des hommes simples.

J'entends les roues enrouées des brouettes passer et repasser, poussées par ces hommes contents de leur sort et de leur lopin de terre.

J'entends les vieilles complaintes tremblantes au loin dans la campagne, chantées par les laboureurs allant et venant, penchés sur leurs sillons.

Était-ce une illusion, un mensonge que cette confraternité entre maîtres et ouvriers dans nos jeux, comme dans nos banquets de fête?

C'est dans les mêmes salles que des étrangers sont venus prêcher la haine et la spoliation!

En as-tu été troublé dans ton âme, et méconnaîtrais-tu tes vrais amis?

Était-ce l'effet d'un rêve chimérique, que cette beauté rustique dont j'ai été tant de fois ému jusqu'au fond de mon cœur? Que j'ai chantée dans mes poèmes, que j'ai célébrée dans mes tableaux? Cette beauté qu'on m'a reprochée comme une complaisance, lorsque au contraire je me sentais ton impuissant interprète.

Auraient-ils raison, ceux qui représentent au

théâtre et en peinture les paysans laids, idiots et malfaisants?

Non! poésie, tu n'es pas un mensonge!

D'ailleurs, quoi qu'il en soit, je remercie Dieu de m'avoir donné des yeux qui ont vu le Beau dans les êtres et les choses que j'ai aimés.

Loin d'avoir embelli la nature, je suis loin d'avoir exprimé le ravissement de mon âme et de mes yeux.

Après tout, mensonge ou vérité, la poésie est éternelle : elle naît avec l'enfant et elle reste pour le vieillard la suprême consolation.

Ceux qui viendront après nous ne trouveront pas son champ épuisé.

Le jeune homme la boit vivante autour de lui, le vieillard la retrouve dans ses souvenirs, moins passionnée, mais plus exquise.

Et c'est à travers ces souvenirs que je revois mon village, que je le retrouve dans mon cœur comme je l'ai toujours aimé.

J'ai vu la Suisse, l'Italie, l'Auvergne, les Pyrénées et leurs merveilleuses splendeurs, mais rien ne me fera oublier la volupté secrète que je dois à mon pauvre, à mon humble village.

Je me souviens que, voyageant sur la Corniche, entre Menton et Gênes, je me trouvais devant un contraste saisissant.

A ma gauche, la chaîne des Alpes maritimes

déroulait son superbe décor, ses sommets sublimes, ses neiges éclatantes, ses torrents, ses gorges ravinées, et plus bas ses forêts d'oliviers, ses orangers en feu, et ses blanches villas, ses ruines ruisselantes de soleil; à ma droite, au contraire, s'étendait, modeste, toute modeste, une petite plaine cultivée où neigeaient les pruniers, où courait le pampre près des pêchers tout bourdonnants d'abeilles, où les seigles et les blés se dressaient à côté des champs de choux. Au fond, une simple ligne de Méditerranée.

Là-bas mes yeux gravissaient tous les degrés du formidable et de l'altier; ici ils s'attendrissaient aux rafraîchissantes humilités de la terre.

Et je me demandais, en conscience, lequel de ces deux tableaux si différents était le plus beau. Et je ne savais que répondre.

Et je te revoyais, Courrières, dans ce petit coin de fleurs et de vie agreste. Je revoyais ta plaine clémente que l'homme enveloppe d'amour et dont les brumes transparentes semblent, à l'aurore, des attendrissements d'âmes laissées là, avec les herses et les charrues! ces brumes, dont l'aube fait des perles, parures des frais feuillages.

Oh! quand le soleil matinal, encore trouble de son profond sommeil, vient doucement al-

lumer ces perles tremblantes dans le calice virginal des œillettes, lorsqu'il emmêle ses rayons irisés aux branches argentées des saules dont on entend, au moindre frisson, tomber les larmes ; oh ! alors, que d'adorables poèmes s'éveillent dans le cœur !

O communion de l'âme des êtres et de l'âme des choses !

O prière de l'aube !

Puis, quand l'astre bien réveillé monte, jette aux blés, comme une claire fanfare, la vibrante chaleur de ses rayons, et que, tressaillant de l'effervescence des sèves, passe, dans l'énergie créatrice, un souffle, un soupir de passion féconde, n'est-ce pas une divine ivresse ?

O chant de victoire ! hymne de midi !

Et ces montées de la nuit, lorsque dans le mystère des houles obscures, le crépuscule traîne encore des pans de son manteau de pourpre sur les chaumes attiédis, sur les meules bibliques et sur mille formes troublantes qui se fondent dans le songe ; heure grave ! heure idéale chassant toutes les misères pour ne faire apparaître que la Beauté ; lorsque l'oiseau nocturne tournoie dans le ciel et que la lune regarde toute cette vie douce, dans une tranquille extase, et que de pauvres filles, transfigurées par cette lueur de rêve enveloppant le sommeil de la Terre, enlacent leurs rondes tourbillonnantes

et, dans la confusion de l'ombre et du mouvement, laissent deviner d'adorables visages et jettent aux étoiles leurs anciennes chansons, dont les ondes vont s'évanouir aux échos ravis ; alors que de fois j'ai remercié Dieu d'avoir mis mon berceau au milieu de cette nature si simple d'où se dégage plus clairement l'évidence de ses grandes lois !

---

# QUELQUES TABLEAUX

---

## LA BÉNÉDICTION DES BLÉS

J'ai dit l'ivresse qui me gagna le jour où je compris la beauté de notre plaine aux jours de la moisson, j'ai raconté comment une fillette assise près d'un champ de blé avait été le point de départ de mes tableaux rustiques ; j'ai décrit mes premières *Glaneuses* de 1855, sujet qui jusqu'alors n'avait été traité que sous le costume de Ruth et de ses compagnes. L'idée de la *Procession* devait me venir naturellement après la réussite des *Glaneuses*.

Ce tableau représente une scène souvent vue dans mon enfance.

C'est encore le vieux Courrières que nous venons de décrire.

La civilisation moderne n'a pas eu le temps d'enlaidir la simple silhouette du village aggloméré autour du clocher tranquille, au milieu d'une mer de blés !

Nous venons de les revivre ces jours d'heureuse humilité où, sous un soleil paternel et débonnaire, on se prosternait encore devant la splendeur et la bonté divines.

Les voilà ces paysans qui m'ont souri dans mon enfance. Ils vont, la tête un peu penchée, le pas traînard, murmurant des psaumes, l'œil perdu dans de vagues mystères qui ne les troublent point; ils vont, paisibles et endimanchés, sur ce chemin qui a bu leur sueur et qui, à ce soleil de fête, semble aussi chanter avec ses mille fleurettes épanouies; ils vont au milieu des blés qui portent, droits, leurs épis lourds, dans l'air pur, au souffle tiède balançant les roses clochettes des liserons enroulés aux pailles claires; ils vont n'implorant, pour leur chaumière, que le bonheur sans bruit, que le pain quotidien dans le travail, la santé et l'honneur; ils vont remerciant la Providence dont ils suivent pieusement l'image, cet ostensoir qui rayonne dans le rayonnement du soleil.

Ce tableau apparut à Paris en 1857, il y a trente-huit ans.

Il est depuis lors au Luxembourg et je suis heureux de constater qu'on s'intéresse encore à son naïf et sérieux soleil.

Il n'a pas bougé, lui! tandis que tout s'est transformé chez nous et que les gens qui le composent ont presque tous disparu.

Il n'a pas bougé, seulement ses personnages qui, en 1857, parurent un peu trop réalistes, semblent devenus plus beaux, tant depuis on a accentué la laideur rustique.

---

## LE RAPPEL DES GLANEUSES

Dans chaque région fréquentée par les peintres, il y a ce qu'ils appellent le *motif n° 1*. C'est celui où tout nouveau venu court d'abord pour en faire le sujet de sa première étude. Les confrères sourient sans rien dire, car ils y ont été pris eux-mêmes.

Eh bien! ce motif est le plus banal des environs. Mais il étale pittoresquement son insignifiance et tous, à la première sortie, y plantent leur chevalet.

Ce n'est que bien plus tard, parfois après une longue expérience, qu'ils découvrent une vraie beauté à des choses qu'ils n'avaient pas crues dignes de remarque.

La pompe, les grands étalages, provoquent les exclamations enthousiastes et passagères; la simplicité, la discrétion, la vraie grandeur pénè-

trent insensiblement mais définitivement notre âme.

C'est pourquoi les pays les plus simples peuvent être les plus profondément beaux. Et remarquez que ce sont les plus aimés. Car, s'il arrive que des dehors magnifiques trompent les yeux et l'esprit, le cœur ne s'y laisse pas prendre.

Les Italiens, les Suisses, les Auvergnats, quittent assez facilement leurs pays si pleins de merveilleux sites ; le Breton mourra de nostalgie loin de sa lande rose et de son ciel gris et bas.

Ah! c'est que ce pays est pour l'homme un véritable ami, à sa proportion, qui s'intéresse à tous ses sentiments, qui lui parle avec attendrissement et profonde douceur, sans extraordinaire éloquence ni pompe inutile.

Et puis, où le soleil est-il le plus sublime? Est-ce lorsqu'il disparaît, sans mystère, tout petit, derrière de hautes montagnes, ou bien lorsqu'il se couche, immense, dans un champ de blé où tombe l'alouette?

Aux pays tourmentés, dévastés, convulsés, nos effrois vertigineux ; aux cimes neigeuses nos éblouissements ; aux plaines, à la mer, aux tranquilles vallons, notre amour!

O le ciel, la mer, la plaine! ô tout ce qui laisse voir le lit du soleil!

Mais, je le répète, si le cœur sent vite leur

charme, l'esprit n'en comprend que plus tard la beauté.

J'ai grandi à Courrières, je m'en suis imprégné de bonne heure, mais très inconsciemment, ma pensée entraînée ailleurs dans mes aspirations inquiètes.

Mes études géographiques m'en détournaient, la lecture des voyages, tout ce que j'entendais dire des miracles exotiques.

L'idée ne me serait pas venue d'étudier des choses aussi ordinaires, aussi peu pittoresques que celles qui m'entouraient.

Et, sans le savoir, cependant, comme une plante suce les sucs de la terre, je me nourrissais de ces lignes, de ces effets, de ces couleurs, qui semblaient ne pas occuper mon esprit.

Il a fallu l'étude des chefs-d'œuvre de l'art, le séjour des grandes villes, l'analyse des pays compliqués pour entrevoir le sublime simple.

La puissance de l'antithèse éclaire et détermine la pensée.

Je n'ai compris la beauté tranquille des scènes rustiques qu'après avoir passé par l'horreur des scènes mélodramatiques, on l'a vu dans *la Vie d'un Artiste.*

C'est dans des conditions analogues que j'ai conçu en 1857 le *Rappel des Glaneuses* du musée du Luxembourg.

Je crois être le premier qui ai peint la figure

humaine aux dernières lueurs du crépuscule. Je ne connais aucun tableau de ce genre avant cette date antérieure à l'*Angelus* de Millet.

Voici comment j'y ai été conduit par un saisissant effet de contraste.

On sait dans quelles fulgurations aiguës le soleil, à travers les chênes tourmentés, éclate sur les roches moussues de la forêt de Fontainebleau et s'exaspère au milieu des effondrements du sol convulsé.

J'étais à Marlotte.

Je faisais une étude de la Gorge-aux-Loups aux halliers sauvages où parfois rampent des vipères.

Depuis plusieurs jours je respirais cette sorte d'horreur poétique des hautes futaies à la nuit éternelle et tragique que déchirent, par endroits, des coups de soleil suraigus comme des éclats de lumière électrique.

Je ne sais rien de plus majestueux. C'est superbe!

Mais cette sorte de joie acerbe qui m'avait violemment secoué, dégénéra bientôt en tristesse vague. J'en éprouvais comme un malaise physique qui me troublait profondément.

Un soir, je quittai mon étude, l'esprit sombre et las. Et, m'étant engagé dans les champs, je me sentis gagné par une voluptueuse sensation de délivrance et d'apaisement.

Le soleil venait de disparaître sous un bouquet de saules et de peupliers qui dominait un champ de blé.

On sentait encore sa présence à l'air embrasé dont les irradiations enveloppaient d'or en fusion les rameaux frémissants.

Des vapeurs violettes, humectant les épis immobiles sur les sillons endormis, m'apportaient l'enivrante odeur du froment.

On se sentait envahi par cette fraîcheur exquise et perfide qui tombe si vite dans les plaines après la chute du soleil.

La terre brune et chaude encore, semblait prise d'un voluptueux frisson.

Et voici qu'une fille passa, grande et droite, dans un ton adorablement froid sur l'air fauve, les contours baignés de lumière.

Et j'entrevis en imagination mes groupes de glaneuses.

De retour à Courrières, je me mis au tableau, me heurtant à bien des difficultés et des défaillances malgré lesquelles les artistes veulent bien me dire que cette toile garde encore, après bientôt quarante ans d'existence, cette impression vierge qui en fait le primitif des paysanneries crépusculaires.

---

## LES SARCLEUSES

Il est des bonheurs fortuits où la nature fournit au peintre un tableau tout fait ; de sorte que l'interprétation, toujours nécessaire, y est absolument inconsciente.

Un jour, sur un étroit sentier, je gravissais d'un pas distrait un talus montant vers une vaste plaine et, lorsque mes regards eurent à peine dépassé le niveau de son plan, je fus tout à coup en présence d'une scène muette et qui, tout humble, m'apparut d'une grande beauté.

C'était le soir. Le soleil, large et rouge, à demi coupé par l'horizon droit et bas, se couchait dans l'herbe.

En silhouette sur le ciel d'or et de feu, un groupe de sarcleuses, les bras tendus pour arracher les chardons et l'ivraie, se traînait à genoux, prosternant sur le champ de blé vert ses faces nimbées par la transparence rose des capuches violettes, comme pour adorer l'astre fécondateur.

Car ces femmes semblaient en prière, frémissantes sous le bleu zénith, dans leur ombre

froide, les bords de leurs contours baignés par l'auréole enflammée.

A deux pas, une jeune fille, détachée du groupe, appuyée sur ses reins, redressait son corps svelte dans des reflets célestes, longue et souple, toute entière sur le fond d'or. Ainsi une plante accablée par la sécheresse du jour, se relève à la fraîcheur du crépuscule.

Dans le recueillement de l'heure silencieuse, l'inexprimable douceur des choses éveillait un frisson religieux.

Le tableau était complet : largeur de lignes, intensité de l'effet, caractère, richesse et simplicité.

Pas un détail ne gênait, pas un ton ne faussait l'harmonie.

C'était comme une transfiguration naturelle du plus humble des travaux.

Nulle part je ne me suis senti plus près de Dieu, nulle part je n'ai mieux compris que le travail est une prière.

Tel fut le point de départ de mes *Sarcleuses*. Mais que les tableaux restent loin de la vision qui les a inspirés!...

# INCENDIES AUX CHAMPS

En 1856 j'ai exécuté un tableau représentant l'*Incendie d'une meule,* que j'avais aussi observé sur nature.

J'avais vu cette meule enflammée, en plein soleil lugubre, sur laquelle se ruaient des groupes acharnés à en arracher les bottes non encore gagnées par le feu ; puis, cet amas d'un rouge noirâtre qu'elle laissa bientôt, exhalant par place des jets de fumée couleur de soufre où des flammèches rebrillaient au moindre vent avec des pétillements d'étincelles et des enlèvements de brandons emportés vers les meules voisines.

J'ai peint plus tard un incendie en pleine rue de village.

Je ne sais rien de plus sinistre qu'un incendie sous le soleil, à la campagne.

Quelle stupeur, par le grand silence des champs, si profond qu'on entend passer les mouches et craqueter le blé, lorsque, dans l'immobilité d'une sorte de sommeil farouche, retentit le premier cri : « Au feu ! » Cri formidable quoique étranglé par la terreur ! Tous l'enten-

dent; tous sont aussitôt dans la rue; hommes, femmes et enfants courent vers la maison d'où s'échappe la lugubre aigrette de flamme sous l'azur du ciel tout à coup livide; ils se précipitent aux abreuvoirs et aux puits, emportant leurs seaux, poussant leurs brouettes chargées de cuves et de tonneaux; ils s'enfoncent dans la fumée, forment les chaînes, grimpent sur les toits, pénètrent jusqu'au foyer du fléau; tous tremblant d'épouvante et d'héroïsme, si pâles, si uniformément pâles, qu'on croit que c'est le soleil qui a pâli.

---

## ORAGES AUX CHAMPS

Les orages, au village, ont une grande solennité tragique.

C'est une universelle épouvante qui s'empare des animaux, et l'on dirait même, des arbres et des objets inanimés.

On sent que là tout est menacé.

Je me souviens que, dans mon enfance, j'ai été extrêmement impressionné à la vue d'un arbre foudroyé.

C'était un vieux tremble que nous apercevions de notre cabinet d'étude, à travers les vitres de couleur.

Il dominait les autres arbres de toute sa belle tête verte et, comme il était à l'entrée du bois, nous pouvions le voir tout entier.

C'était pour mes frères et pour moi un ami de tous les jours qui amusait nos regards pendant nos vagues paresses d'écoliers. Hiver comme été, nous le regardions lutter et se tordre dans les ouragans.

Cette fois, nous avions vu fondre sur lui le gros nuage noir et le vent furieux le secouer comme une herbe, brisant et emportant des rameaux échevelés; nous avions vu l'éclair sinistre et l'effroyable serpent de feu.

Puis, l'orage apaisé, nous étions allés voir... Secouant encore ses larmes, le pauvre arbre supplicié avait une large blessure le long du tronc, ouverte jusqu'au cœur.

La violence du coup avait jeté au loin des débris du malheureux tremble.

Bien des années plus tard, un terrible orage fondit sur Courrières.

C'était vers la fin de juin 1861.

Nous partions, un après-midi, en joyeuse partie de plaisir, vers Arras d'abord, nous joindre à divers amis avec qui nous devions, le lendemain, aller au village de L... aux confins

de la Picardie, où nous attendait une fête depuis longtemps projetée.

Nous quittions Courrières par un temps très lourd ; soleil brûlant, aucun souffle dans l'air.

Bientôt nous vîmes se former, à l'est, cet amas aggloméré de nuages éclatants et cuivrés, aux contours nets comme ceux des glaciers ; foyer électrique que nous nommons ici *fleurs d'orage*.

Stagnant dans une immobilité morne, cela ne tarde pas à s'ébranler, se soulève et vient vers nous, dévorant peu à peu l'azur.

Dans ses flancs éclatent des lueurs de feux de peloton.

Et cela nous arrive, grandit, se transforme ; masse colossale maintenant, d'un bleu noir où nagent des blocs d'un blanc livide.

Bientôt plus d'horizon, rien que le rideau noir ; un grondement sourd où éclatent des tonnerres aigus. Puis le vent nous enveloppe dans son tourbillon ; tout fume, des brins de paille courent dans l'air, quelques grêlons cinglent la terre et rebondissent ; tout tourne en ouragan et s'envole dans une sorte de terreur tragique presque voluptueuse.

Nous arrivons à Arras.

Sous les lourds nuages de plomb qui fuient au loin, l'éblouissante lumière d'un soleil d'acier éclaire vivement les tours et les remparts.

Notre impression s'enfuit aussi et il ne nous en reste que juste assez pour mieux jouir de la partie de plaisir du lendemain.

Elle fut charmante.

J'ai conservé le souvenir d'une adorable journée tout ensoleillée, pleine de rires et de chansons dont s'égayaient cinq ou six voitures qui nous emportaient à travers les clairs et ombreux villages de l'Artois. La jolie commune de L... était en fête.

Un excellent dîner nous attendait, dans le parc, sous les grands arbres du château dont nous étions les hôtes choyés et grisés de cette ivresse du sans-gêne que l'on ne goûte entière qu'aux champs.

La mousse du champagne nous monte au cerveau et exalte de plus en plus nos imaginations dans l'effervescente odeur des foins et dans le cordial parfum des chênes qui planent sur nos têtes.

On a laissé entrer dans le parc les gens du pays; des jeunes filles circulent dans l'herbe et hasardent vers nous des regards curieux et charmants.

J'en vois de si brunes et de si précoces dans leur extrême jeunesse, que je ne me crois plus dans le Nord et que le rêve m'emporte aux chaudes latitudes, aux pays enchantés.

Car la nature avait pris un éclat fabuleux à

travers cette folle gaieté de trente à quarante jeunes gens, tous ayant laissé derrière eux les soucis et les préoccupations coutumières.

Je trouvai même dans ce fortuné village que je ne voudrais pas revoir, car l'illusion tomberait avec le charme adorable du souvenir; j'y trouvai dans l'herbe, sous bois, une plante merveilleuse que depuis j'ai recherchée partout et en vain, dont la fleurette ressemble à s'y méprendre à une mouche.

Puis ce fut le départ, dans les rougeurs du couchant, aussi gai que l'arrivée.

Le lendemain, ayant quitté Arras, nous suivions, par le même beau soleil, la route du retour.

Et comme, arrivés à une montée, nous étions descendus de voiture pour soulager les chevaux et que nous allions tout en causant du plaisir de la veille, nous rencontrons des ouvriers qui revenaient de chez nous.

Nous leur demandons des nouvelles du pays.

Voici leur réponse :

« Courrières est ruiné; il n'y a plus un épi debout, plus une vitre aux maisons! »

Cela était vrai pour moitié du moins.

Lorsque nous fûmes en face du désastre nous ne pûmes retenir nos larmes.

Au départ, la terre étalait à nos yeux les plus riches promesses : des blés lourds et droits sur

leurs tiges, des orges, des avoines superbes, des betteraves du vert le plus plantureux.

Plus rien, maintenant.

C'est un horrible hachis. Tout est pilé et tordu. Les arbres effeuillés jonchent de mille branches cassées la terre limoneuse, criblée d'innombrables petits trous comme la face d'un varioleux, encore couverte de froids amas de grêlons non complètement fondus.

Les habitants n'étaient pas revenus de leur terreur.

Ma femme me raconta que pendant plus de deux heures le village avait été plongé dans une horrible nuit où blêmissait, à chaque instant, le feu livide des éclairs, où, dans un grondement formidable et continu, crépitait le tumulte assourdissant des grêlons, gros comme des œufs, qui cinglaient les toits, saccageaient les vitres.

Dans notre cour, ainsi qu'un signal d'alarme d'autant plus effroyable qu'il restait mystérieux, les durs amas glacés frappaient, à coups redoublés, le cordon de notre sonnette qui tintait, éperdue, comme secouée par le désespoir.

Je me suis contenté de faire quelques esquisses d'orages. Mon frère Émile a exécuté dans ce genre tragique plusieurs tableaux dont le plus important parut au Salon de 1864. J'ai revu dernièrement, après de longues années, cette toile que j'ai pu juger, d'une façon désintéressée,

comme une chose à peu près oubliée et étrangère à ma famille. J'en fus extrêmement frappé.

C'est un épouvantable ouragan qui déracine les arbres, qui verse les moissons, fait fuir les paysans et dont le ciel est une trombe blanche du plus terrible effet.

Ce tableau est accroché à la plus belle place du musée d'Arras dont il est l'honneur et où je regrette qu'il ne soit pas davantage visité.

Je crois qu'il serait difficile de rendre avec plus de vigueur et d'émotion vraie la rage des éléments déchaînés. Malheureusement, dès son apparition, ce tableau, qui eût fait sensation, se trouva placé à une hauteur où il perdit son importance et une grande partie de son effet. Malheureusement aussi, mon frère a oublié de le comprendre dans ses envois à l'Exposition universelle de 1867.

---

## UNE BAIGNEUSE
## UNE GARDEUSE DE DINDONS

Après un long séjour à Paris, deux mois passés dans l'agitation des nerfs, je suis rentré dans ma solitude.

A l'excitation fébrile, succèdent la tranquillité des choses, le silence recueilli où d'ordinaire je retrouve le voluptueux repos de l'âme. Cependant, cette fois, je ne sais quel trouble me poursuit jusque dans ma retraite isolée.

Mes succès, très vifs, m'avaient dérouté. J'étais décoré. Les grands critiques d'art ne m'avaient point ménagé leurs plus chauds éloges. J'en étais étourdi.

Mais étaient-ce bien les trompettes de la renommée qui retentissaient encore à mon oreille, quoiqu'il y eût des trompettes d'or?

Le vicomte Delaborde, Burger, Castagnary, Maxime Ducamp, Théophile Gautier, Paul de Saint-Victor, avaient évoqué de bien grands noms à propos de mes modestes tableaux : « Théocrite, Virgile, Ruth, Cérès, Fornarina rustique ».

Comment oublier cette brillante galerie qui me regardait?

Et puis avais-je bien mérité ce grand succès? Dans tous les cas, ne fallait-il pas l'appuyer en poussant plus loin ces qualités que l'on avait peut-être vantées trop facilement; réaliser des promesses que l'on s'était peut-être trop hâté d'accepter comme des réalités?

Le succès est dangereux, il pousse à un excès d'audace ou de timidité. Son allégresse tourmentée est l'ivresse d'un poison.

Et je fus pris de cette crise morale si énervante, la soif de l'impossible, la recherche du fameux chef-d'œuvre.

Je fus pendant quelque temps très troublé de cette surexcitation dans le vide.

Oh ! qu'il vaut mieux, pour un artiste, s'ignorer et travailler avec bonheur et sans ambition, à satisfaire son amour de la Nature et de l'Art !

L'Idéal aime les simples et vient à eux, mais il ne se laisse pas approcher par ceux qui le traquent dans une chasse désordonnée.

Je ne rêvais plus que le grand style.

Je me demandais si le genre rustique pouvait m'y conduire.

Je cherchai ailleurs.

Je ruminais des sujets d'histoire ou de religion. Je m'enfonçai dans Homère, Eschyle, Shakespeare et la Bible. Je ne dessinai plus que des vierges, des Christ, des druides, des Ruth, des Vercingétorix.

Je ne tardai pas à m'apercevoir que je ne pouvais les animer de ce sentiment de vie que j'aime avant tout.

Alors je voulus peindre des nus.

Le chef-d'œuvre de la création n'est-ce pas le corps humain ?

Je rêvai la femme ; j'ai toujours rêvé la femme.

Mais il ne fallait pas songer à trouver ici des modèles pour le nu.

J'allai à Gand, le berceau de mes premières études.

J'y peignis une *Baigneuse,* qui me donna des espérances, des déceptions, et finalement ne fut qu'un demi-succès.

Il est vrai que je n'avais trouvé que de laids modèles auxquels il me fallait faire trop de corrections.

Et tout en modelant ma baigneuse, je revoyais en imagination mon Artois et ses villages charmants.

A cette créature que la débauche a fanée et qui exhibait sa triste et flasque nudité, je comparais ces jeunes filles aux carnations fermes qui peuplent nos champs.

Je les revoyais sous les chaumes, à l'ombre des grands ormes, le long des cours d'eau ; ou, par les saules, conduisant leurs troupeaux, dans la verdeur et la fraîcheur.

Et je revécus leur paix sereine et je revins à Courrières guéri de mes rêves creux.

Mais je fus bientôt appelé dans une province que je ne connaissais pas, le Médoc.

M. le comte Duchâtel, qui avait acheté mes *Sarcleuses,* désira un pendant à ce tableau et me commanda des *Vendanges.*

J'allai donc à son château de Lagrange. Mais

la vie de château est peu propre à l'inspiration rustique et les études que j'en ai rapportées ne sont pas parmi mes meilleures.

En revenant, je fis un détour par le Languedoc et la Provence, et je dois à ce passage dans le Midi un de mes tableaux qui fut avantageusement apprécié au Salon de 1864 : la *Gardeuse de Dindons*.

Le journal *l'Autographe* m'en ayant demandé un croquis accompagné d'un spécimen de mon écriture, je lui envoyai la légende suivante, expression d'un souvenir :

« Elle était immobile, assise sur un morceau de rocher, le regard perdu dans le ciel. Un peu plus loin quelques dindons picoraient dans l'herbe, et, à travers des touffes de tamaris, la Méditerranée dessinait une ligne bleue. Je passai à côté de cette étrange fille sans qu'elle daignât me regarder. Je la contemplai quelque temps, mais, comme la chaleur était extrême, je revins au village par le chemin des oliviers. »

Qui le croirait, ces quatre phrases si ordinaires, me valurent mon premier succès littéraire.

Dans une lettre à M^me^ Breton, datée de Paris, 7 mai 1864, je copie ce passage :

« Les quelques lignes de *l'Autographe* ont été très remarquées. Je ne m'attendais guère à ce nouveau genre de succès. On trouve que ça

ressemble à du Lamennais. Jean Rousseau du *Figaro* m'a demandé où j'avais pris cette citation, ne voulant pas croire que ce fût de moi.

« Mardi dernier j'ai dîné au boulevard des Italiens à côté de Théophile Gautier. Il croyait ces lignes de George Sand. Je m'étonnai qu'il y attachât quelque importance; il me répondit : « On n'écrit pas mieux ! »

« Décidément peut-être un jour m'appellera-t-on à Paris, comme on le faisait au collège, l'artiste poète. »

---

## CRISES DE L'AME

## LA FIN DE LA JOURNÉE

J'ai conseillé aux artistes de voyager mais d'avoir une bonne retraite pour nourrir leurs pensées.

Oui, je crois que c'est dans l'isolement, en pleine nature, que l'artiste fait son meilleur travail d'assimilation et d'épuration et qu'il trouve toute la liberté nécessaire à ses élans créateurs.

L'âme fuyant les secousses tumultueuses dans un abri tranquille et sain (qu'on me pardonne

cette comparaison vulgaire), se clarifie comme un liquide qui repose.

Toute la tourbe tombe au fond du vase. Car l'âme la meilleure a sa tourbe aussi que remue le ferment des passions. C'est alors que ce miasme moral, le spleen, noircit le cerveau jusqu'à assombrir les yeux.

Paresse qui paralyse les ressorts, découragement de l'impuissance de vouloir, douleur, lassitude, fermentations morbides, quelle tourbe!

Et l'on dit : « Cherchez les distractions, la solitude exaspère l'ennui. — En effet, pensez-vous, la fraîcheur des champs, la pureté céleste de l'azur, odieuse ironie! »

Il faut des distractions, mais lesquelles? Est-ce l'étourdissement de la vie mondaine que vous irez chercher? Hélas! rien de plus creux!

D'ailleurs, vous qui fuyez comme la peste les distractions abominablement fastidieuses que procurent les sots et les désœuvrés même spirituels, vous vous sentirez plus isolé à Paris qu'ailleurs.

Les seuls hommes capables de réconforter votre sève morale, ne s'y rencontrent pas aisément; ils fuient le monde et travaillent enfermés chez eux.

On ne peut pas non plus être toujours au café, dans les théâtres ou dans les musées. L'enseignement des maîtres et de la scène ne suffit pas

à celui qui cherche à exprimer la vie à sa façon.

Allons! travaillons; fouillons la nature!

Mais on est malade, moralement du moins, on n'en a pas la force.

Eh bien! allons nous asseoir au coin d'un bois, muni d'un livre aimé; tantôt lisons, puis, laissant errer nos regards au hasard, attendons, respirons l'air pur et sain, regardons l'infini dans le silence en suivant le vol de l'oiseau ou de l'abeille qui passent. Cependant n'écoutons pas trop complaisamment notre paresse; fatiguons notre corps comme le paysan; puis essayons un effort; mettons-nous à l'étude de n'importe quel motif. Le plus insignifiant pourra peut-être tout à coup nous intéresser.

D'ailleurs tous nous écœurent!

Allons! travaillons! surmontons notre dégoût.

Et la tourbe bientôt se précipitera au fond du vase et toute notre âme en sera éclaircie et, de cette tourbe, comme la fleur de l'engrais vil, va jaillir l'idée pure, fécondée par l'inspiration divine dans une réaction d'amour.

Amour des choses ingénues dont les émanations vivifient nos âmes, amour des êtres simples, amour du Beau, amour du Bien, amour de Dieu!

La création procède de l'amour.

Plus de paresse! c'est maintenant le travail ardent, le travail qui chante!

O la joie de produire! Enthousiasme!

Allégresse des insomnies fécondes!

Réelles et chimériques, je les ai connues ces heures de découragement suivies de ces joyeux retours.

J'ai porté par les champs le poids de mes doutes et de mes inquiétudes.

J'ai connu la paresse maladive aux malsaines langueurs.

J'ai passé de longs après-midi, couché dans l'herbe, au pied des arbres, les regards alanguis, perdus dans des images désenchantées, dans de mornes nuages, dans l'azur odieux!

Tout se décolorait et semblait livide : ces longues allées de peupliers pâles qu'un vent monotone remuait ennuyeusement, ces blêmes marguerites douloureusement balancées dans l'herbe sèche avec un frémissement lugubre, cette rivière qui traînait tristement ses eaux plombées où de petits baigneurs précipitaient leurs sauts dans mille éclaboussures de soleil.

Tout ce qui aurait dû me réjouir, m'ennuyait. jusqu'à cette moissonneuse qui passe (heureuse, elle!), s'éloigne et va bientôt disparaître, visible au mouvement seul, comme un point qui flotte au fond du morne horizon; jusqu'au soleil qui, insensiblement, se dore pour étendre bientôt sur la plaine (ô poésie inutile!) son grand manteau

vermeil ; jusqu'à la grande faneuse qui se repose, là-bas, toute droite, le menton dans la main, le coude au râteau, et dont le front hâlé s'empourpre aux rayons du soir.

O crise de l'âme ! agitation de la nuit stérile après le trouble de la journée !

D'où vient cet ennui ? D'où vient ce noir dégoût qui vous prend au moment où tout le monde dit autour de vous : « Quel homme heureux ! »

D'où vient-il ?

Est-ce insensibilité du cœur épuisé par l'ambition du rêve insatiable ? Est-ce le sentiment de notre faiblesse devant la splendeur divine ? Est-ce celui de la fragilité et de la vanité des choses adorées ?

Est-ce orgueil ? remords ? C'est tout cela ensemble ; ce sont les mauvaises herbes après la moisson.

Après les enchantements de la *Voyette* ce sont les éternels *pains d'épice bleus !*

C'est une courbature du cerveau.

Et je me suis laissé aller au repos comme le champ en jachère.

Je croyais la source de l'inspiration à jamais tarie ; non, ce tourment nourrissait peut-être un progrès en germe.

La tourbe est tombée au fond du vase et l'idée s'en est nourrie.

L'inspiration renaît, ramenant le travail et aussi la joie d'être, et la clarté des yeux.

Et je revois ce que je n'avais pas vu... et voici que revient la grande faneuse (oh! bien belle à présent!) qui se repose là-bas, toute droite, le menton dans la main, le coude au râteau, et dont le front hâlé s'empourpre aux rayons du soir.

Et je fais la *Fin de la journée.*

## LE SOIR

C'est aussi à la suite de ces diverses impressions que j'ai composé le petit poème *le Soir,* le seul de ce temps qui, avec le sonnet de *Courrières,* m'ait semblé mériter d'être conservé dans *Les Champs et la Mer.*

Cette description en vers d'un petit fossé sous bois a été faite en même temps qu'un paysage peint.

Après les rêves ambitieux, j'étais de nouveau attendri par l'extrême simplicité.

Oh! bien peu de chose, en effet, que ce paysage, pourtant adorable de paix tranquille et de secrète douceur.

Je ne sais quelle exquise buée, si transparente, errait sur ce miroir d'or où de rapides et subtils insectes burinaient leurs sillages presque invisibles, effleurant à peine son immobile sommeil.

Aux bords, élancés vers le ciel, émergeant d'un sombre taillis d'aunes et renversant l'image de leurs troncs violets, de hauts peupliers, du bruissement de leurs feuilles toujours balancées, marquaient le silence.

Le ciel était d'opale et, au fond, sous la ligne claire de l'horizon, dans la ronde trouée des sombres verdures, chatoyait un champ de colza jaune, à peine entrevu.

Et, s'inclinant sur l'eau, le soleil s'y mirait, vermeil, et par de vagues remous de grenouilles, agitait, dans ses vibrations de feu, les joncs humides, tout fumants de brumeux effluves.

Et je jurai sur place, et je jure encore, que rien au monde n'est plus sublime que cette humble chose.

---

## ITALIE! ITALIE!

« L'Italie! l'Italie! Allez en Italie! me criaient mes amis. Il n'y a que l'Italie! »

J'en avais la nostalgie prématurée.

J'en rêvais la nuit.

L'obsession était si forte que je n'avais plus le loisir de regarder mon pays.

Aujourd'hui c'est l'Algérie et le musée de Madrid dont on dresse l'incomparable mirage devant mes yeux.

Mais je ne m'en laisse plus troubler.

Je suis trop vieux pour voyager au loin et, persuadé qu'il ressemble à la réalité, je me contente du mirage que, d'ailleurs, je puis, immense avantage, prendre et laisser à volonté, sans jamais de fatigue.

Donc, n'ayant plus de repos tant que je n'eusse vu les merveilles transalpines, je fis mon voyage d'Italie.

Ce fut tout le temps un éblouissement si rapide qu'il me serait impossible d'en faire le récit. C'est pourquoi je n'en ai rien dit dans *la Vie d'un Artiste*.

Point de surprises cependant.

Je l'avais si bien pressentie, cette Italie, je la voyais si bien d'avance, que je ne trouvai guère de différence entre l'effet réel et le mirage qui l'avait précédé.

C'était une *première* dont je connaissais depuis longtemps la répétition générale, jusque dans les détails.

Est-ce que j'ignorais les bouquets de fleurs qui me seraient jetés, en traversant les petites villes de la Corniche, par ces belles mendiantes qui poursuivent les calèches et dont la main banale vous fourre des poignées de roses jusque dans l'entournure de votre gilet? Est-ce que je ne m'attendais pas à la main tendue des douaniers qui demanderaient un pourboire bien que rien dans ma malle ne fût soumis à l'impôt de la frontière?

Ne savais-je pas que Gênes est une admirable ville dont les palais sont invisibles à cause de l'étroitesse des rues ; que la saleté des bourgades est très romantique et j'avais depuis longtemps, avec Henri Heine, affronté les regards assassins de « ces grands yeux italiens » braqués derrière les barreaux de fenêtres étroites comme des meurtrières. Il m'avait aussi révélé la ravissante souplesse de misérables lambeaux de coton sur des formes d'une beauté antique; les élèves paysagistes de la villa Médicis m'avaient montré

tous les rochers de la sublime campagne de Rome, et je savais par cœur les pèlerins de San Martino à genoux devant Saint-Jean de Latran sur l'infini d'un fond plein de nobles ruines; j'avais compté les rides parcheminées de leurs vieilles femmes et admiré l'ambre velouté qui teinte les grands traits des jeunes filles aux yeux de gazelles; j'étais, d'avance, fatigué de ces rôdeurs de rues en chapeau pointu; de leur manteau relevé sur l'épaule, de leurs yeux sauvages et sombres, de leur face plus pâle dans les buissons d'une barbe sombre comme la nuit.

Ne savais-je pas que les seuls costumes de Romaines, après ceux que j'avais vus en passant au boulevard de Clichy, je les retrouverais étalés sur les marches du Capitole, moins nombreux, mais aussi portés par des modèles?

Léon Gozlan m'avait autrefois mis en garde contre les mauvaises copies qui dans certaines galeries remplacent les originaux, secrètement vendus à l'étranger.

Pour me résumer je dirais que si j'avais à écrire mon voyage, je le ferais plutôt en évoquant mes pressentiments que mes souvenirs.

Aussi ce fut de l'enthousiasme, mais de l'enthousiasme prévu, qui m'exalta devant les merveilles de Pise, de Venise, de Vérone, de Florence et de Pérouse. Je dois peut-être faire exception pour Assise qui dort son muet som-

meil mystique dans ses murs de marbre gris et qui me laissa une impression profonde et inattendue.

J'arrivai à Rome au commencement du printemps 1870, lors du fameux concile qui réunissait dans la ville sainte plus de huit cents évêques.

Et pendant que ces prélats se pressaient sur la place Saint-Pierre dans leurs carrosses dorés, allait s'ouvrir, en notre France inconsciente, le plébiscite que devait bientôt suivre la fatale et néfaste guerre dont nous saignons encore.

Certes, je n'avais pas l'esprit aux désastres lorsque j'assistais aux mille bouquets des feux d'artifice qui illuminèrent Rome pendant cette semaine de Pâques.

Le magnifique panorama de Naples me parut aussi revu.

Mais, par exemple, je ne me serais jamais figuré l'ascension du Vésuve.

Cette montagne célèbre je l'ai regardée, de la route, pendant toute une heure sans la deviner.

Elle m'est apparue au moment où je n'y songeais pas et, longtemps, je la suivis des yeux, là-bas, tout au loin, au-dessus des pampres flottants de la campagne plate, petit cône où semblait s'accrocher un nuage, un persistant et entêté petit nuage, blanc flocon de ouate.

« Qu'est-ce cela? demandai-je à mon voisin de wagon qui s'écria :

— Comment? mais c'est le Vésuve! »

Le Vésuve, c'était lui!

Je le vis peu à peu grandir avec son fidèle panache, la cime seule baignée d'une constante lumière, tandis que ses flancs de lave noire semblent retenir une ombre éternelle sous un ciel sans nuage; car son piton de soufre jaune clair, de même qu'un champ de colza en fleurs, fait comme du soleil dans le soleil même.

Qu'il est magique ce Vésuve, le pied couvert des rousses vignes de lacryma-christi, avec ses zones désertes de cendres et de scories d'où surgit parfois, tout à coup, un fantastique gnome qui vous fête, au passage, d'un air de mandoline; avec son sommet de soufre où comme des pierreries brillent des cristallisations multicolores; avec ses jets de fumée qui brûlent vos semelles et qui vous étoufferaient si, par instants, vous ne vous jetiez à terre, le mouchoir à la bouche; enfin avec son cratère, cette immense gueule d'enfer!

Mais si le Vésuve fut la grande surprise du voyage, la chapelle Sixtine et les chambres de Raphaël en furent la plus haute émotion d'art.

L'espace me manque pour essayer d'en dire les beautés.

Je me contenterai de transcrire ici une im-

pression que j'ai écrite, avant ce voyage, il y a vingt-sept ou vingt-huit ans, à propos des trois plus grands génies de l'art italien.

Je commence par Léonard de Vinci :

« Je trouve que ce génie a uni à l'extrême puissance la plus angélique suavité.

« En effet, quoi de plus tendre, de plus adorablement caressant que ses madones et en même temps quoi de plus résolu, de plus énergique, de plus affirmé que le trait de sa peinture ?

« Comme il sait conserver l'accent des formes tout en les faisant passer par une dégradation infinie de plans et de demi-teintes ! Comme par la douceur extraordinaire de cette profusion habilement ménagée de demi-teintes, il sait accrocher fermement, et juste à sa place, le point le plus lumineux comme le plus sombre ! comme à propos il creuse une paupière avec la netteté du burin et noie un regard ! Comme il sait perdre les détails inutiles et appuyer sur les traits expressifs !

« Quel fini et quelle largeur !

« Observez ce contour qui semble une ligne droite tant il est pur, vous y trouverez tous les accents et les inflexions de la nature.

« C'est la science, le sentiment, l'énergie et la suprême douceur.

« Raphaël, lui, a la grâce unie à la force dans la plus extraordinaire fécondité. Les qualités du

premier se rapprochent davantage de l'ordre moral, celles du second ont quelque chose de plus plastique.

« L'un a fouillé plus à fond les secrets de l'âme, l'autre a poussé plus loin l'épanouissement de la forme. L'un excite plus de passion, l'autre plus d'admiration.

« Léonard montre le sublime du sentiment, son génie éclate surtout dans ses têtes ; les gestes de ses personnages n'ont pour but que d'exprimer l'entraînement qui les anime ; Raphaël a l'imagination moins profonde mais plus abondante : les mouvements de ses figures ont la double fin de rendre les affections de l'âme et le développement rythmé du corps humain.

« S'il a parfois exagéré cette dernière qualité, tandis que ses premières œuvres sont plus naïves, c'est que, lui-même, il a été inquiété par ce titan de Michel-Ange. Michel-Ange c'est la colossale figure qui joint à des proportions surhumaines une audace plus extraordinaire encore.

« Son art est un défi.

« Génie excessif en tout, il atteint les plus hautes régions de la pensée, il lutte avec le Créateur, car son ambition est d'agrandir la Création et d'ajouter à l'œuvre de Dieu.

« Il s'empare de la Nature et la fait plier à sa merveilleuse domination.

« L'œuvre de Michel-Ange semble une protestation contre la faiblesse de l'organisme humain.

« Son art est violent, car c'est un combat ; il est sauvage et terrible parce que, comme celui du Dante, il part d'un cœur désenchanté.

« La contemplation d'un homme si exceptionnel étonne et féconde l'âme.

« C'est un Titan vainqueur qui n'a pas chancelé au bord des abîmes ; mais de grâce ne l'imitez pas !

« Dieu sait dans quelle chute retentissante il a entraîné presque toute l'école Italienne qui a voulu le suivre en ses hauteurs vertigineuses.

« Nos pères étaient saisis de crainte à l'apparition d'une comète qu'ils considéraient comme le présage funeste d'un désastre.

« La science a fait justice de cette ridicule superstition.

« Mais lorsqu'un génie extraordinaire éclate au ciel de l'art, comme cette comète, éblouissant, et soudain en sa marche hors des lois ordinaires, alors on peut s'attendre à cette sorte de désastre qui s'appelle décadence.

« D'où cela vient-il ?

« Pourquoi ce vif flambeau qui devrait éclairer les hommes dans leur marche ascensionnelle vers la beauté, a-t-il au contraire pour effet de les aveugler ? C'est qu'ils font comme les insectes

qui vont se brûler aux chandelles ou comme de maladroits pilotes qui courent échouer contre un phare ; c'est que les artistes se laissent absorber par la flamme du génie, au lieu de poursuivre leurs recherches personnelles dans le champ que sa lumière éclaire, dans l'insondable Nature. »

---

# LA GUERRE

---

## A FAYET

J'ai parlé de ces jours décolorés où le spleen assombrit tout et où l'azur du ciel, lui-même, semble odieux.

Je me retrouve à un de ces jours néfastes et livides malgré un beau soleil de fête et, cette fois, cela ne vient pas des chimères de mon imagination.

Je suis en Bretagne, j'assiste à un pardon.

La foule se presse autour d'une vieille chapelle absolument perdue dans une sorte de désert : des dunes nues, des rochers; çà et là, quelques carrés pierreux contenant un peu de terre végétale couleur d'amadou, entourés de ces murs bas, faits de cailloux jetés sans soin.

Une seule maison isolée sous un bouquet de chênes.

Le petit clocher, bien breton, regarde la mer qui, à deux pas, bondit furieusement et écume sur les falaises d'une petite anse sauvage et tout à fait inabordable.

Sauvage aussi, cette foule muette de beaux et sombres paysans, de marins bronzés par le vent, robustes de corps, venus ici dans leur foi superstitieuse.

Le clair soleil rayonne au fond du ciel uniformément pur. Tout resplendit et pourtant tout me semble morne comme un muet désespoir.

Je sens mon cœur en proie à une de ces tristesses infinies que rien ne peut exprimer et que l'on n'avoue pas, tant le découragement paralyse les ressorts de l'âme.

D'ailleurs je sens en moi un malaise physique, très vague, très poignant, un de ces avant-coureurs de maladie, pires que le mal lui-même, parce que leur mystérieuse angoisse s'attaque à un corps dans toute sa force pour en souffrir.

Pourquoi ce crêpe funèbre sur tout cet éclat de jour?

Est-ce une amère illusion!

Non! je ne rêve pas. Nous sommes à l'été 1870. La guerre est déclarée.

Tous ces jeunes gens, chair à canon!

Combien de ces femmes vouées aux larmes!

La paix de cette chapelle, dérision!

Dans cet océan qui gronde, je crois entendre la fureur de l'orgie sanguinaire. Le bruit des paquets de mer dans les grottes, c'est le canon!

C'est chaque fois comme un boulet qui me troue la poitrine.

Et ce n'est pas une vaine comparaison.

Non! combien la mitraille horrible fauchera-t-elle de ces membres qui se prosternent pieusement, de ces mains jointes pour la prière!

Le lendemain je tombai malade.

O rage! Dans un lit banal d'hôtel j'apprends, de mon médecin, la première défaite!

Et puis c'est la longue et lamentable suite des catastrophes dont chacune retarde ma guérison.

Et, malgré tant de désastres, comme le désespoir espère toujours, nous attendions encore cette impossible victoire qui devait tout changer.

Et puis ce furent les hébétements, l'abrutissement de la débâcle, du failli qui s'étourdit, les horribles jeux de mots d'une sanglante gaieté qui grince des dents, la folie et la lugubre chasse aux espions.

Je ne faisais plus de peinture, je n'en avais

plus le courage; mais je jetai des cris rimés comme si la fureur de mes strophes allait repousser l'ennemi.

Nous apprenons qu'il approche de Courrières. Il faut y être. Comment y aller?

Toutes les voies sont coupées sauf les côtes normandes.

Nous partons. Nous sommes tout le temps talonnés par la guerre. On raconte qu'on a tiré sur des trains de voyageurs.

Nous arrivons à Rouen.

J'ai l'imprudence de demander le musée!...

« Le musée, en un pareil moment! me dit-on: vous êtes un espion! »

Nous eûmes toutes les peines du monde à prouver le contraire.

Nous-mêmes nous en voyons, des espions.

Un monsieur à l'hôtel a des allures mystérieuses... Il n'a pas inscrit son nom sur le registre... Nous le revoyons à la gare... Décidément il a un air... « Qu'en pensez-vous, chef de gare?... — Oh! je le surveille!... »

Partout c'est l'affolement. Tout le monde est stratégiste, trace son plan, voudrait diriger la campagne. On ne parle que de trahison!

Je ne m'arrête pas davantage aux incidents de ce voyage agité.

Nous arrivons à Carvin, à une lieue de Courrières.

Nous y retrouvons les gens du pays.

Ils doivent sans doute partager nos transes : les Allemands sont à trois lieues !

Mais non ! On dirait un dimanche ordinaire. On joue aux cartes, au billard, on fume tranquillement.

« Il n'y a plus que les vieux, me dit-on, tous les jeunes sont partis ! Mais bast ! on y est ! On en rit ! A la guerre comme à la guerre ! »

Un brouillard de tabac enveloppe toutes ces têtes diffuses, singulièrement douces à côté des types sombres et sauvages auxquels notre long séjour en Bretagne nous avait habitués.

Je n'ai jamais eu davantage la sensation de la placidité du Nord.

Mon frère Émile a fait mieux que des ïambes, il s'est engagé, quoique marié et père.

Les mobilisés des cantons de Lens et de Carvin l'ont nommé leur commandant et il forme son bataillon à Lillers.

Je me rappelle qu'étant allé le voir dans cette ville et pendant que je dînais au café avec les officiers du bataillon, nous fûmes surpris de constater, en plein midi, une obscurité incompréhensible puisqu'il n'y avait aucun nuage au ciel.

Nous sortîmes pour nous en rendre compte.

C'était une éclipse de soleil. Personne ne s'y

attendait et nos journaux ne l'avaient pas annoncée. Il s'agissait bien d'éclipse alors!

Après la bataille de Bapaume les Allemands reculent un peu. Ils ont quitté notre voisinage immédiat; mais ils sont toujours prêts à revenir.

On est dans une attente anxieuse.

Dans tous les bruits on croit entendre l'approche de l'ennemi. Chaque porte qui se referme un peu bruyamment semble un coup de canon.

Nous apprenons que le bataillon d'Émile est entré en campagne sous les ordres du général Pauly.

On nous dit qu'il est aux environs de Miraumont.

Nous voulons embrasser notre frère et nous partons à pied, Louis et moi, la ligne du chemin de fer étant coupée.

La terre est partout couverte de neige.

La colonne d'Émile entrait dans le village au moment où nous y arrivions.

Elle venait de Tiepval où, séparée du corps d'armée, elle était menacée d'être cernée.

Nous la suivons jusqu'à Achiet-le-Petit où elle doit trouver gîte pour la nuit.

Le village venait d'être évacué et pillé par les Allemands.

Les habitants sont encore épouvantés et sans provisions.

Par malheur le train des munitions s'est trompé de route. On se nourrit du peu que l'on trouve ; ceux qui ne trouvent rien serrent leur ceinture.

On se couche comme on peut, tout habillé.

Nous eûmes la chance, Louis et moi, de trouver un lit d'auberge.

Il est environ une heure du matin.

On frappe aux volets des fenêtres : vite, il faut nous lever !

Les mobilisés sont réveillés sans tambours ni trompettes et sur pied.

L'ennemi est signalé aux environs.

On est sur la rue, les pieds dans la neige, prêt à se mettre en marche.

On attend l'ordre du général qui tarde… qui tarde… On passe le reste de la nuit à battre la semelle.

Au petit jour on part enfin.

On va vers Bapaume.

Arrivé dans cette ville, Émile ne veut plus que nous le suivions davantage ; nous le gênons ; il n'a pas besoin d'être attendri par la présence de la famille.

Nous regagnons Arras, toujours marchant dans la neige.

Nous traversons des villages où naguère on s'était battu, dont les murs sont percés de meurtrières.

Nous entendons de loin quelques coups de canon. L'ennemi avancerait-il?

Nous couchons à Arras.

Toute la nuit j'entends des feux de peloton, oh! très distinctement!

Les Allemands sont certainement là, près d'Arras; une bataille doit s'y livrer...

Émile se bat sans doute!

Les feux de peloton continuent, continuent sans relâche!... O inquiétude!

Le lendemain j'apprends que c'était un atelier de ferblanterie qui, en face, avait travaillé toute la nuit et fait ce bruit sinistre.

Nous sommes de retour à Courrières.

Pas de nouvelles... Des bruits contradictoires : « Ils ont quitté Bapaume, ils marchent sur Saint-Quentin. — On les a vus ailleurs. »

On ne sait rien.

Un fuyard arrive, la tête perdue...

On s'agite autour de nous... Dans la cuisine une servante éclate en sanglots...

« Mon Dieu! qu'y a-t-il? » Je la prends par les bras, je la secoue impérieusement : « Dites-moi la vérité? — Rien, on ne sait rien!... Seulement... monsieur Émile tombait de cheval au moment où le fuyard quittait le champ de bataille, à Fayet, près de Saint-Quentin! »

Arrive un second fuyard... Celui-ci a vu « le commandant sain et sauf! »

Nous respirons.

Mais je laisse la parole au commandant lui-même :

« *Bellicourt, le 20 janvier 1871.*
*Deux heures du matin.*

« Mon cher Jules,

« Depuis notre séparation, que de désastres !

« Tous nos efforts ont été vains.

« L'armée du Nord n'existe plus !

« Je reprends la suite des événements.

« A Bapaume pas de vivres, et vous avez eu une bonne idée de m'envoyer, par un homme de mon bataillon, les deux seules côtelettes qui y restaient.

« Triste situation que d'avoir le ventre creux pour aller s'aligner à la grande bataille de Saint-Quentin : trente-quatre mille Français contre cent huit mille Allemands.

« Nous faisons une heureuse halte à Ruaulcourt où le maire, M. Bancourt, j'aime à citer son nom, nous fait une réception magnifique à laquelle s'associe toute la population. Grâce à ce brave citoyen, les officiers et les hommes peuvent reprendre un peu d'énergie.

« *18 janvier*. — Nous arrivons vers cinq heures au Ronçoy après une route éreintante :

plein dégel, chemin argileux et gras qui met en bouillie les souliers en carton de mes hommes.

« Le canon gronde toute la journée. Nuit noire et froide, villages en feu à l'horizon.

« Le général Pauly me fait appeler : « L'armée « de Paris va faire sa grande sortie le 19, me « dit-il. Nous devons y marcher afin de mettre « l'armée ennemie entre deux feux ; prévenez « vos hommes, demain ce sera le grand jour ! »

« La nuit, vers une heure, nous recevons l'ordre du départ. Nous sommes alors une quinzaine d'officiers dans une grande ferme où nous avons trouvé le gîte et le souper. Grande animation ; immense réaction d'espoir et de gaieté !

« Je monte à cheval, je fais réveiller mes hommes : « En route ! »

« Nous arrivons à Bellicourt où, par extraordinaire, on doit nous faire une distribution de vivres, plusieurs vaches ayant été abattues. Mais à peine est-elle commencée qu'on crie : « Aux armes ! »

« Les Uhlans sont à l'entrée du village.

« On laisse sur la route les monceaux de viande et on reprend les rangs.

« Le canon se tait encore, mais les cœurs vibrent d'émotion !

« Boum ! un coup de canon !

« Boum ! Boum ! Boum !

« Je parcours le front de mon bataillon.

— « Vous entendez? dis-je. Ça commence! « Vous pouvez compter sur moi; puis-je compter « sur vous?

— « Oui! oui! commandant! Vive notre « commandant! »

« Le canon tonne, tonne sans cesse. La route ne fait que monter et descendre.

« Mes mobilisés marchent bravement.

« Du haut de mon cheval, je commence à voir les lueurs des pièces d'artillerie.

« La fusillade crépite drue.

« Le général nous donne l'ordre de marcher à travers champs pour prendre les batteries.

« Nous rencontrons deux cadavres jetés là comme deux loques. Les rangs s'ouvrent sans commandement et les laisse derrière eux. Beaucoup de ces jeunes gens n'avaient jamais vu de morts. Émotion!

« En cet instant un bruit de fusée passe au-dessus de ma tête. Je n'oublierai jamais la sensation de mon front heurtant la crinière de mon cheval.

« Je venais de saluer le premier obus.

« Quoique ancien soldat, je ne connaissais pas ce sifflement étrange qui vous fait voir blanc...

« Je pense à mon fils, à sa mère, à vous tous.

« En avant!

« Alors c'est la bataille. Les obus pleuvent,

les balles sifflent, les hommes se pelotonnent, se font un rempart de leurs camarades et du moindre pli de terrain.

« Tous ces hommes du même pays, se connaissent : « Joseph est blessé!... François est « tué! » L'expression de leur figure change, on ne les reconnaît plus.

« Le soir arrive, nous sommes dans le village de Fayet.

« Le général Faidherbe, très sombre, passe en tête de son état-major. Il reconnaît mon grade malgré la boue qui couvre mon uniforme.

« Il me dit : « Commandant, allez dans cette « rue, à gauche, au secours des soldats de la « ligne qui s'y trouvent. »

« J'y vais avec ce qui me reste de mon bataillon. J'y vois une grange ruinée par les obus. Un lieutenant de la ligne est à la porte. Il me dit : « Regardez, mon commandant! »

« Il n'y avait plus que des cadavres.

« La nuit approchait. Les balles sifflaient toujours et l'on entendait les hourras des Allemands qui entraient dans le village où le feu gagnait les maisons.

« Je donnai l'ordre de la retraite. Plus rien à faire! La bataille était perdue.

« Nous arrivons sur la route de Cambrai. Nous allons à un Prussien à casque à pointe

assis sur une brouette et qui semblait dormir. « Que fais-tu là? » lui dit un capitaine en le poussant.

« Il ne répondit rien. Il était mort.

« Une ligne noire barrait l'horizon.

« Mon adjudant va en reconnaissance. C'est ce qui reste de l'armée du Nord : un mélange de toutes sortes d'armes, des marins, des dragons, des fantassins, des chasseurs et des blessés dans des voitures. Tout cela disparaissait confusément dans la nuit où rougeoyaient des lueurs d'incendie.

« Nous sommes de nouveau à Bellicourt.

« Le maire nous a reçus le mieux qu'il a pu. J'avais grand besoin d'être réconforté, n'ayant rien pris depuis la nuit du 18 au 19.

« J'ai été trop secoué pour pouvoir dormir, et je t'écris, mon cher Jules, pour vous rassurer sur moi-même. Hélas! où allons-nous?

« Émile Breton. »

# AUBE ET CRÉPUSCULE

## POÈME

---

### I

### SOURIRE DE L'HIVER

Les belles saisons d'or ont fui. L'hiver tremblant
Est revenu geler la Terre sous son blanc
        Tas de neige, vaine défense.
Mais lui-même a sa joie, après les durs autans,
Lorsque à son clair Soleil on dirait que le Temps,
        Doux vieillard, retourne en enfance.

Tel apparaît l'antique et candide vieillard
Avec son rire bleu, ses langes de brouillard,
        Lorsque, enveloppé de leurs voiles,
Il regarde attendri, plus tiède qu'un printemps,
Scintiller et danser sur les vagues étangs
        Des rondes de blanches Étoiles.

---

## II

## DERNIÈRE ATTACHE

*A Auguste Dorchain.*

Le vieillard pensif songe à l'éternel mystère;
Il s'empresse à hâter les dernières moissons,
Et, triste, c'est de loin qu'il entend les chansons
Dont l'écho berce encor son rêve solitaire.

Il lui reste si peu d'heures et de soleils!
Vers l'horizon désert son Étoile s'incline
Et va se perdre, hélas! par delà la colline,
Aux pays inconnus, ténébreux ou vermeils!

Et toujours s'élargit le gouffre vide et sombre
Où tombent les élus de son cœur, tour à tour;
L'œil trouble, il ne voit plus la ligne d'un contour,
Il va, cherchant l'énigme insondable de l'ombre.

Cependant il tressaille aux doux feux du printemps,
Il adore l'enfance aussi bien que la rose,
Et l'attendrissement dont son âme s'arrose,
Comme un prisme, s'irise aux rayons éclatants.

Il rit. Petit oiseau, répète ton solfège!
Que pour le consoler des frimas importuns,
Tes furtifs sons de flûte errent par les parfums
Et qu'Avril fleuri rie en ses buissons de neige!

---

# III

## LE RETOUR DES CLOCHES

*A mes petites-filles, Louise et Adrienne Demont.*

Petits astres trouant les nues,
Au vol de leur céleste entrain,
Au son du bondissant refrain,
Toutes les cloches revenues
Pondent, pondent dans le jardin.
Dig, din, dig, don, dig, dig, don, din!

Les fleurs, les plantes ingénues,
Rayonnantes d'éclat serein,
Tout frissonne, ciel et terrain,
Au blanc soleil des avenues,
Dans un tressaillement soudain.
Dig, din, dig, don, dig, dig, don, din!

Comme une brume verte et tendre,
Tous les frais bourgeons de satin
Vibrent au grand timbre argentin,
Tandis que, joyeux de l'entendre,
Éclate un délire enfantin.
Dig, din,dig, don, dig, dig, don, din!

Sonnez, sonnez! Maman s'affole!
L'enfant vermeil, à l'œil mutin,
Emplit de cris le clair matin,
Et l'oiseau s'effare et s'envole
Et se perd au ciel incertain.
Dig, din, dig, don, dig, dig, don, din!

O bonnes cloches, il vous aime,
Il aime votre pur essaim,
L'enfant, le gai petit poussin,
Devant tous les beaux œufs que sème
L'amour qui vibre en votre sein.
Dig, din, dig, don, dig, dig, don, din!

Les jolis œufs, ô cloches saintes!
Blancs, jaunes, bleus, rouge carmin,
Tombés dans le buis, le jasmin,
Dans les narcisses, les jacinthes,
Et dans l'oseille et dans le thym!
Dig, din, dig, don, dig, dig, don, din!

Cloches qui revenez de Rome
Où mène, dit-on, tout chemin,
C'est sous le grand souffle divin
Que vous fendez l'espace, comme
Sur les ailes d'un séraphin.
Dig, din, dig, don, dig, dig, don, din!

Cloches au frémissant mystère,
Saint écho de vos voix d'airain,
Vous chantez le chant souverain
Que nul autre ne fera taire,
Doux au plaisir, tendre au chagrin!
Dig, din, dig, don, dig, dig, don, din!

Au ciel tu vois passer les cloches,
Heureux enfant! Hélas! demain
Plus de mirage surhumain!
De ces œufs clairs emplis tes poches,
Pour quand Dieu fermera sa main!
Dig, din, dig, don, dig, dig, don, din!

— — —

# IV

## LES COMMUNIANTES

*A Madame Alphonse Daudet.*

Parmi les frais lilas, les renaissants feuillages *,
Par ce printemps qui chante et rit dans les villages,
Par ce dimanche clair, fillettes au front pur,
Qui marchez vers la messe entre les jeunes branches,
Avez-vous pris au ciel, communiantes blanches,
Vos robes de lumière où frissonne l'azur?

Je le croirais, à voir votre frêle cortège
S'épanouir au jour, dans sa candeur de neige,
Sous la brume du voile aux flots éblouissants,
A la douce pudeur de vos bouches de vierges,
Au mignon bouquet d'or qui fleurit vos grands cierges,
Au paradis qui luit dans vos yeux innocents.

Comme tout à l'entour vous bénit et vous fête!
Les vieux chaumes moussus ont étoilé leur faîte
Et leur courbe arrondit de plus souples contours.
Tout brille. L'herbe tendre et d'aurore arrosée,
D'où se lève l'encens de la blanche rosée,
Déroule sous vos pas ses marges de velours.

* Les pièces nos IV, V, VII, VIII et IX ont été mises dans la *Petite Bibliothèque littéraire* de A. Lemerre, mais non ailleurs. Je les reprends après quelques retouches. Elles avaient été composées dans le but du petit ensemble que nous donnons aujourd'hui.

Vos plis de tulle au vent vous font des ailes d'anges.
Moins blancs sont les pigeons sur les hauts toits des granges,
Moins blanche est l'aubépine aux rameaux embaumés !
Et vous allez ainsi vers l'antique chapelle,
Où, ceint de verts tilleuls, le clocher vous appelle,
Et dresse au blanc soleil ses angles allumés.

Et blanches vous allez. Voici l'église proche.
Votre cœur bat plus fort, plus fort tinte la cloche.
Des vieillards attendris sont au pied de la tour.
Le porche est grand ouvert ; entrez, vierges mignonnes,
Et puis faites, au bout de vos cierges de nonnes,
Brûlantes, rayonner des Étoiles d'amour !

Extase, doux effroi de volupté mystique !
Sous vos doigts frémira la page du cantique,
Lorsque vous chanterez : « O doux Jésus, descends !
Oh ! viens, divin Époux, te mêler à notre être ! »
Puis vous verrez trembler l'hostie aux mains du prêtre,
Dans le vertigineux nuage de l'encens.

Recevoir dans son corps le Dieu qui fit la terre !
Non, vous ne voyez pas d'orgueil à ce mystère,
Et vous préférez même au Grand Ressuscité
Le beau Crucifié mourant sur la colline.
Vous l'aimez pour son front que couronne l'épine,
Pour le grand trou qui saigne à son divin côté.

Et surtout vous aimez l'enfant rose qu'inonde,
Comme le tendre agneau, l'or de sa toison blonde,
Et qui vint tant de fois sourire à vos berceaux,
Avec ses yeux si clairs, quand vous étiez petites.
N'est-ce pas pour cela que vous tressaillez, dites,
Filles qui frissonnez sous les sacrés arceaux ?

A votre souvenir que nul souffle n'emporte,
Et même au fond des cœurs dont la foi semble morte,
Qui n'a senti vibrer comme un reflet d'Éden?
Chantez, vierges! Demain l'été fera sa gerbe.
A l'automne les fruits mûrs tomberont dans l'herbe.
Chantez au blanc printemps votre premier hymen!

---

# V

## DERNIER RAYON

Le grand soleil du soir, dont l'orbe vibre et plonge
Sous les saules brumeux, rougit un chaume obscur
Et, sur le pré cendré d'ombre grise, prolonge
Un trait de feu dormant dans des reflets d'azur.

Deux vieillards sont assis à l'abri d'un vieux mur,
Bonnes gens au cœur droit, ignorant le mensonge;
Près d'eux jase dans l'herbe un enfant rose et pur.
L'homme carde le lin, la femme file et songe,

Et voici que leurs yeux sont pris d'un tendre éveil.
Là-bas, le couple jeune et fort, dans le soleil,
Revient de la moisson à l'agreste chaumière.

Et le petit, encor baigné d'aube première,
Au-devant de sa mère au front clair et vermeil,
Comme un chevreau joyeux, bondit vers la lumière.

## VI

## LE RAISIN

Adrienne et Louise,
Deux sœurs
D'une douceur exquise,
Friandes de douceurs,
Vont chantant et jouant le long de la journée.
La première a trois ans, deux de moins que l'aînée.
Ah! comme elles s'aiment bien!
Quelle ingénuité d'angélique caresse!
Si délicate est leur tendresse
Qu'elle s'effarouche d'un rien.
Entre elles point de querelle jalouse,
De bouderie aux égoïstes pleurs;
A la maison comme sur la pelouse,
On partage jouets et fleurs.

En ce moment on est à table,
Au dessert,
Et toutes les gaîtés éclatent en concert,
Car c'est l'heure délectable
Pour les petits enfants et pour les grands aussi,
Dieu merci!

Dehors la neige papillonne
Et tourbillonne :
C'est l'hiver,
Le givre étoilé sous la bise !
Plus de raisin ni de cerise !
Cette grappe, mangée hier,
Semblait leur arriver de la Terre Promise,
Énorme ! gracieux présent qu'avec grand soin
Un ami leur avait envoyé de bien loin,
Du fin fond des pays que le ciel ensoleille !

Or, tandis qu'on chante en refrain,
Voici qu'au fond de la corbeille
La maman retrouve un grain,
Seul raisin qu'a laissé la grappe de la veille.
Maman, cela ne peut manquer,
L'offre à la plus petite
Qui s'en saisit bien vite,
Et déjà pour le croquer
Sa lèvre s'avançait mignonnement avide,
Lorsque, voyant sa sœur dont l'assiette était vide,
La petite, parmi biscuits et macarons,
Dépose le raisin et dit de sa voix d'ange
Où vibrait sa bonté candide et sans mélange :
« Nous le planterons ! »

* * *

## LES CONFITURES

La mère ayant sur ses genoux
La petite au minois si doux,
Entre deux pots de confiture,
Lui dit : « Laquelle choisis-tu ? »

Jadis Hercule, en aventure,
S'est, dit-on, longtemps débattu
Entre le vice et la vertu. »
La petite n'est pas gourmande,
Mais son instinct, vite averti,
Est plus prompt à prendre un parti.
Sans hésiter à la demande,
Et lorgnant l'un et l'autre pot
Aux compotes jaune et vermeille,
Elle répondit aussitôt :
« Je choisis d'abord l'abricot,
Puis je choisirai la groseille ! »

*
* *

## LE CHOU

Sous le soleil aux flammes blanches,
Parmi tant d'effluves d'azur,
Tant de chansons entre les branches,
De fleurettes à l'éclat pur,
Que les enfants, vermeils d'ivresse,
Ne croient qu'à d'éternels étés,
La petite s'écrie à sa maman que presse
La candide caresse
De ses petits bras nus autour du cou jetés :
« Ah ! que je suis heureuse en te sentant si chère
De ce qu'il fut trouvé par toi, petite mère,
Celui des choux où j'étais ! »

## VII

### AURORE

La Terre à son réveil, verte et toute mouillée,
Sous le voile fluide emperlant la feuillée
Et sous l'errant soupir de l'air tendre et fumant,
Par la plaine aux replis soyeux que rien ne cerne,
Parmi les lins d'azur, l'œillette et la luzerne,
Berce ses jeunes blés pleins de frémissement.

Sereine et rafraîchie aux brumes dilatées,
Sous l'humide baiser de leurs traînes lactées,
Elle semble frémir dans l'ivresse des pleurs
Et, ceinte des trésors dont son flanc large abonde,
Sourire à l'éternel Époux qui la féconde,
Au grand Soleil qui sort, vibrant, d'un lit de fleurs.

L'Astre vermeil ruisselle en sa gerbe éclatante;
Chaque plante alanguie aux lenteurs de l'attente,
Voluptueusement, vers le foyer du jour
Tourne sa tige et tend son avide calice,
Et boit ton charme, Aurore, et rougit de délice...
Et le Germe tressaille aux chauds rayons d'amour.

---

# VIII

## CRÉPUSCULE D'HIVER

La neige — le pays en est tout recouvert —
Déroule, mer sans fin, sa nappe froide et vierge
Et, du fond des remous, à l'horizon désert,
Par des vibrations de bleu tendre et d'or vert,
Dans l'éblouissement la pleine Lune émerge.

A l'Occident s'endort le radieux Soleil
Au milieu de l'ardente auréole qu'il darde
A travers les vapeurs de son divin sommeil.
Et la Lune tressaille et, sous le feu vermeil,
Frissonnante, rougit, très grande, et le regarde.

Et la Neige scintille et sa blancheur de lys
Se baigne dans le flux enflammé qui l'arrose;
L'ombre de ses replis a des pâleurs d'iris
Et, comme si neigeaient tous les avrils fleuris,
Sourit la plaine immense ineffablement rose.

# IX

## LES RUINES

Les vieillards, quand près d'eux, semaine par semaine,
Le temps a dévasté tour à tour fleurs et fruits,
Les vieillards ont, ainsi que la cité romaine,
Au cœur, un Forum mort plein de temples détruits;

Silencieux désert où leur âme promène
Son long ennui stérile, où l'ortie et le buis
Et l'herbe solitaire, en l'antique domaine,
Ont étouffé l'orgueil des fastes et des bruits;

Où les frontons muets, la légende effacée,
Sous la rouille des ans dérobent leur pensée.
Plus de chants, les oiseaux aiment les floraisons;

Plus de prisme charmeur irisant les bruines,
Mais de graves Soleils, de calmes horizons
Éclairant la beauté dernière des ruines.

# X

## LA JACINTHE

*A François Coppée.*

### I

C'est par un jour d'Hiver très morne. Les maisons
A l'aveugle vitrail que le grésil assiège,
Muettes sous l'assaut des blancs remous de neige,
Toutes, frileusement, calfeutrent leurs cloisons.

Assis au coin du feu, remuant les tisons,
Au bruit du balancier si lent que rien n'abrège,
Le Vieillard taciturne et courbé sur le siège
Croit respirer dans l'air l'ennui noir des prisons.

La bûche dont en vain il attise la flamme
Ne réveillera pas la chaleur de son âme
Où tout tremble et s'éteint, tout jusqu'au souvenir.

Plus d'astre irradiant en céleste traînée,
Car il n'entrevoit plus que l'horreur obstinée
Du sombre effondrement de ce qui va finir.

## II

Vieillard, pourquoi douter du divin avenir?
— Sur le manteau noirci de l'humble cheminée,
Dans le cristal d'un vase, une jacinthe est née.

Tendre Étoile, ô parfum qui vas tout rajeunir!
Car tu ramènes dans ton invisible trame
Une enfance bénie, un visage de femme,

Une mère entr'ouvrant tous les clairs horizons,
Au doux berceau, dans un sourire du Corrège,
Et l'amour immortel, rayonnant sortilège,
Et le printemps rechante à pleines fenaisons.

Et fantômes aimés des sereines saisons,
Et blancs et bleus Noëls reviennent en cortège!
Car la petite fleur que le foyer protège,
Soudain, a refleuri toutes les floraisons.

## XI

## PIEUSE ÉTOILE

Dans le paisible abri de France,
Sous les ombrages ignorés
Qui protégèrent mon enfance
Et mes premiers rêves dorés,
Je revois, céleste chimère,
Si loin que va mon souvenir,
Je revois les yeux de ma mère
D'un tendre regard me bénir.

Elle était jeune, elle était belle.
Hélas ! son visage effacé,
Fuyant ma mémoire rebelle,
Se perd au loin dans le passé.
Cependant, ô douceur bien chère !
Par delà la nuit des tombeaux,
Je revois les yeux de ma mère,
Toujours plus vivants et plus beaux.

Oui ! je revois, mouillés d'ivresse,
Adorablement tristes, noirs,
A l'aurore où tout est caresse,
A l'aube de tous les espoirs,

Sous cette blancheur éphémère
Des mousselines en faisceau,
Je revois les yeux de ma mère
Dans la brume de mon berceau.

Plus tard, à travers les charmilles
Où, tout en nage, j'accourais,
Où parmi les petites filles
Joyeusement je folâtrais,
Je revois, dans l'ombreux mystère,
Toujours veillant à me garder,
Les yeux inquiets de ma mère
Furtivement me regarder.

Sous les arbres taillés en dôme,
Par les roses et les jasmins,
Lorsque errait ton pâle fantôme
Abandonnant ses frêles mains
Trop diaphanes pour la terre,
Attendris de frissons d'azur,
Qu'ils étaient grands tes yeux, ma mère,
Qu'illuminait un feu si pur !

Un jour je fis un beau voyage :
Partout des fleurs sur le sentier ;
Je vis au loin, dans le feuillage,
Luire l'ardoise du fermier.
Nous allions là... qu'allai-je y faire ?
Je l'ignore... on avait pleuré...
Je songeais aux yeux de ma mère,
En contemplant la fleur du pré.

Tout le jour, je courus dans l'herbe ;
Aux vergers le paon radieux
Ouvrait, en éventail superbe,
Son grand soleil étoilé d'yeux...
Cependant rien ne put distraire
Le trouble qui gagnait mon cœur...
J'étais loin de tes yeux, ma mère,
Et je pressentis la douleur.

Au retour, tandis que la lune,
Toute blanche, montait aux cieux,
Je retrouvai, plein d'ombre brune,
Notre foyer silencieux.
Là s'étouffait la plainte amère...
Pour le ciel ils étaient partis,
A jamais, les yeux de ma mère,
Double étoile du Paradis.

Et les rayons de cette étoile,
Quand j'en vois tant d'autres tomber,
Brillent toujours ; car aucun voile
Jamais ne pourra dérober
L'éclat de la sainte lumière,
Éternelle comme le jour,
Qui reluit dans tes yeux, ma mère,
Astre infini du pur amour !

---

## XII

## EN PLEIN CIEL

*A mademoiselle Marie de Heredia.*

Sous le nimbe d'un soir rayonnant et vermeil,
Sur l'eau moirée et rose où l'humide soleil
Tombait, frissonnant dans la brume,
Ma barque indolemment berçait son lent roulis
Et je perdais les bords de plus en plus pâlis
Dans l'éther où tout nage et fume.

L'étang, calme miroir, répétait le tableau.
Deux soleils, s'attirant à l'horizon de l'eau,
Vibrants dans la double coupole,
S'avancent l'un vers l'autre et, par la flamme unis,
Mêlent leur double ardeur, entre deux infinis,
Au cœur d'une seule auréole.

Alors, comme entraînés d'un pieux paradis,
De légers flots lilas, sur les fonds attiédis
Que la rosée au loin recule,
Entourent de leur voile aux longs plis onduleux
L'astre ému qui s'éteint frémissant et frileux
Dans ton mystère, ô Crépuscule!

Brume, prière errante, ineffable blancheur,
Ame des étangs clairs qu'éveille la fraîcheur,
Je buvais votre extase insigne!
Et la barque avançait à chaque impulsion
De la rame palmée, et, dans l'illusion
Blanche, elle glissait comme un cygne.

Et, le cœur emporté par le Rythme éternel,
J'allai, flottant, fuyant tout vestige réel,
Sur les ailes de la Chimère.
Sous le prisme charmeur des songes de l'Azur,
Enivré d'Idéal merveilleusement pur,
Je quittais cette Terre amère.

Je contemplais encore et je cessai de voir,
Car le mirage avait effacé le miroir,
Le Rêve avait supprimé l'onde;
Et le ciel sur mon front, et sous mes pieds le ciel,
O vertige! ramant dans l'immatériel,
Je voguais au centre du monde.

Et plus rien alentour que les perles, l'argent
Et les saphirs, l'opale au doux reflet changeant,
Et l'immense allégresse blanche,
Puis le rayonnement des diamants sans fin
Que laissa ruisseler le caprice divin
Dans une céleste avalanche,

Car je planais encor lorsque l'Espace bleu
Éclaira l'Infini de ses astres en feu
Qui brillent à travers ses voiles,
Et la barque arrêta sa cadence sans bruit,
Et, dans un long frisson de tendresse, la Nuit
Me prit sous son manteau d'étoiles.

# POÉSIE

## MES PREMIERS VERS

J'ai toujours aimé la poésie, mais le goût des vers m'est surtout venu vers ma quinzième année.

C'est alors que j'ai entendu murmurer à mon oreille quelques accords que je me suis plu à noter.

Dans sa première jeunesse, mon frère Louis, dont l'âme était si tendre, s'était aussi mis à chanter des strophes d'une inexpérience émue.

Il y était question d'hirondelles, de printemps, d'alouettes et des petites demoiselles qui nous avaient charmés pendant les vacances et que :

*Au collège enfermé, l'on ne pouvait revoir!*

Le premier poète que le hasard m'a fait ren-

contrer, fut un peintre décorateur appelé Sureau.

Je le connus à Paris vers 1848.

Il rimait avec entrain, rêvant la gloire et sacrifiant une partie de ses nuits à cette noble ambition.

Le brave garçon est mort tout jeune, mort à la peine... Je l'ai beaucoup regretté et je crois que ses essais n'étaient pas sans promesse de talent.

Il recevait des conseils de Mme Desbordes-Valmore.

Nous nous faisions nos confidences, car nous étions de bons camarades et c'était à moi qu'il montrait d'abord ses vers fraîchement éclos.

Si je les trouvais bons, il me disait :

« Mme Desbordes-Valmore va probablement être plus sévère et les trouver mauvais ; nous ne nous figurons pas combien c'est difficile ! »

Et je compris qu'il ne fallait pas en faire légèrement.

Je me mis donc à juger avec plus de sévérité mon penchant à rimer et, assez longtemps, je m'abstins de m'y livrer, étant d'ailleurs absorbé par mes études de peinture.

Lorsque je fis le sonnet de *Courrières**, j'avais

* Ce doit être vers 1864, car je me rappelle l'avoir montré, en 1865, à notre charmant poète André Lemoyne, qui était alors, en même temps que moi, à Cernay.

lu des vers de Victor Hugo, de Lamartine et de Th. Gautier, et j'étais moins ignorant.

Je travaillais sans conseil, mais je commençais à comprendre la valeur du rythme et des mots.

De plus, mes études de peinture m'initiaient peu à peu aux choses de la nature et aux lois de l'art plastique, et me montraient quelle analogie il y a entre celles-ci et celles de la poésie : proportion, rythme, coloration, gradation, unité, variété et bien d'autres.

Je compris le rapport qu'il y a entre les vibrations des mots et celles des couleurs, entre leur allure et celle du dessin.

Les mouvements et les nuances des mots correspondent aux mouvements et aux nuances de la peinture.

Les mots sont sonores ou étouffés, rapides ou lents, tendres ou énergiques, on pourrait presque dire clairs ou sombres.

Leur association peut imiter les ombres, les demi-teintes, les lumières, les attitudes, les mouvements, les couleurs et même les contours, comme les combinaisons des lignes et des tons.

Leur effet, bien conçu en quelques phrases, évoque les images avec une clarté que n'ont pas souvent les longues et minutieuses descriptions dont beaucoup fatiguent sans rien montrer.

On peut rendre les gris neutres par des consonances muettes et pareilles, réservant, pour les éclats et les splendeurs, les contrastes et les sonorités.

On peut dire un tableau sonore et une poésie lumineuse.

Il y a plus, les mêmes consonances éveillent parfois, selon la place qu'elles occupent, comme des échos étrangers à leur sens propre et qui apportent un mystérieux complément à l'idée harmonique.

On peut dire que les mots, comme les couleurs, n'ont pas de sens ni de valeur rigoureusement absolus, puisque ce sens, cette valeur, se modifient par l'influence de ce qui les précède et de ce qui les suit.

C'est l'éternelle loi des reflets, des antithèses, des complémentaires, loi commune à tous les arts.

On voit que la peinture peut exprimer les impressions de l'âme et la poésie celles de la vision.

Pas de peinture sans effets de couleurs ; pas de poésie sans effets de mots.

Le mouvement du rythme dessine l'allure des formes, tandis que les sonorités donnent presque l'illusion des couleurs.

Mais, me dira-t-on, si tout cela constitue la poésie, que faites-vous de l'idée ? Est-ce qu'elle

ne doit pas être la chose principale en art comme ailleurs? Mais tout cela c'est son vêtement, ou plutôt c'est sa forme. Peut-on concevoir une idée sans forme?

J'ajouterai que plus elle sera élevée, plus sublime sera la forme qu'elle revêtira.

On peut donc juger une idée par sa forme, si incorrecte même que soit cette forme, la beauté n'étant pas nécessairement la correction.

Or, la forme merveilleuse par excellence, la plus tendre, la plus énergique, la plus splendide que l'idée puisse revêtir, c'est celle des arts.

Une partie de la nouvelle école cherche des effets de style souvent bizarres et maladifs, de subtiles raretés de nuances, et fait bon marché du sens et des règles les plus nécessaires.

Elle a gravement tort et un peu raison.

Elle a tort parce que l'absurde, sous n'importe quelle forme fatalement absurde aussi, est toujours l'absurde, et elle a raison en ce sens que la poésie est un vêtement d'une réelle valeur.

Les idées appartiennent aussi bien à la prose, mais le vêtement de l'art les transfigure.

Quant aux règles de la prosodie, dont on fait si bon marché, comme elles ont été établies d'après les œuvres des hommes de génie, le génie seul a le droit d'y toucher.

Je les suis donc scrupuleusement; mais je

crois aussi qu'il ne faut pas trop discuter avec soi-même pendant la production, cela refoulerait l'intuition inspiratrice.

Aucun calcul, aucun raisonnement ne peut remplacer la vision, seule condition féconde. Car toute pensée a son image et il faut regarder dans son cerveau comme dans la nature.

Les mots peignent les idées comme le pinceau peint un paysage.

Donc, sans inutiles efforts, il suffit de surveiller chaque mot ; d'avoir en soi une balance imaginaire ; de mettre l'idée dans un des plateaux, son expression dans l'autre, et de peser consciencieusement. Il est nécessaire que les deux aient juste le même poids. Mais il faut, avant tout, le don.

J'ajouterai que ce n'est pas au moment où l'on compose ses vers sous l'émotion directe, qu'il faut les juger. On peut être très impressionné, se croire inspiré et ne rencontrer que des expressions faibles ou outrées.

C'est surtout le souvenir d'une impression qui en amène l'expression intense et vraie.

Sans la possession de soi-même on ne peut pas juger la propriété des termes et il faut l'éloignement pour embrasser les ensembles.

L'inspiration n'est autre que l'impression d'abord ressentie, ramenée à l'âme par le souvenir sous forme de vision.

Cette vision n'est plus du plaisir, de l'amour, de la douleur ou de l'horreur à l'état de secousse paralysante; c'est tout cela ramené dans une surnaturelle extase où toutes les passions se fondent dans la joie créatrice.

Sous cette vision l'âme s'échauffe, s'éclaire, et resplendit. L'idée en rayonne dans la forme qu'elle a élue.

Quant au jugement qui surveille le travail, il est alors si rapide qu'il en est inconscient.

Ce ne fut qu'après avoir écrit mon sonnet de *Courrières* que je vis qu'il valait mieux que mes précédents essais, et c'est bien plus tard que je me suis rendu compte des moyens dont je m'étais servi.

Les qualités imitatives sont dans les mots eux-mêmes, dans le génie de la langue; de ces qualités le poète fait des harmonies par une juste association.

Il y aurait d'ailleurs puérilité à rechercher de parti pris ces harmonies imitatives; l'impression qui émeut le poète et l'éclaire lorsqu'il compose doit les amener naturellement.

Elles se présentent alors à son esprit et il semble qu'un être invisible lui souffle à l'oreille les mots magiques dans l'ordre où ils doivent produire l'effet rêvé.

Le travail de l'ouvrier vient ensuite; mais, quoique nécessaire, ce travail, sans l'inspira-

tion, serait celui d'un joaillier qui n'aurait à sertir que de grossières verroteries.

Quelles admirables ressources offre notre langue française pour toutes sortes d'effets! Je tremble lorsque je songe que même des académiciens parlent de la remanier. Comme je comprends que cela ait provoqué une des dernières indignations du grand poète que pleure la France, Leconte de Lisle.

Quoi de plus mystérieux que la création des vers?

Il y a l'inspiration, la fécondation, la conception, l'incubation, l'éclosion, travail obscur.

Une idée naît tout à coup, dont souvent on ignore l'origine. C'est comme un choc d'où jaillit un trait de lumière; quelque chose d'ineffable, l'absorption d'un germe dans une féconde ivresse.

Cette idée est vague pourtant, et parfois si insaisissable, si subtile, qu'il semble qu'aucune expression ne pourra la fixer. Vous vous y essayez vainement: non! elle n'est pas réalisable.

Et, à regret, vous renoncez à la poursuivre. Mais c'est elle qui vous obsède maintenant, et elle ne vous lâchera pas.

Et, de loin en loin, de mystérieux tressaillements vous rappellent que votre cerveau a conçu. Et, forcément, vous rattachez à cet em-

bryon d'idée les observations de votre âme et de vos yeux.

La semence a germé, elle pousse confusément mais sûrement.

Pour la nourrir vous allez, comme l'abeille, butiner sur votre route, sans autre guide qu'un mystérieux instinct, les atomes nécessaires à son développement.

Et lorsqu'ils se seront assimilés, agglomérés, cristallisés, voici qu'un jour, au moment où vous y pensez le moins, l'idée réapparaît, vivante, précise, apportant son expression, sa forme et sa fleur.

Et cette expression tombe alors de votre plume, facilement, sans le moindre effort et, je le répète, comme si un invisible collaborateur vous la souffiait à l'oreille.

N'est-il pas vraiment divin, ce travail créateur qui absorbe tout l'être et dont on a à peine conscience, tant ses moyens se rencontrent partout et tant ses outils sont légers ?

Que de fois je me suis dit : « Quelle adorable paresse que celle de faire des vers ! »

Rien de plus délicieusement enivrant.

Le poète est véritablement alors le roi de la nature.

Il est le maître de sa pensée, il est le maître du monde qu'il s'est créé.

Il en possède tous les ressorts qu'il fait

jouer à sa fantaisie ; il anime tout du souffle de la vie.

Rien ne lui est fermé, ni la terre, ni le ciel, ni l'enfer. Il a conscience de l'immortalité, il entrevoit l'infini ; comme le prophète il s'entretient avec Dieu.

Il se plonge dans les plus merveilleuses délices ; il traverse, en vibrant de plaisir, les plus tragiques horreurs ; qu'il chante ou qu'il pleure, sa joie est la même, c'est le divin frémissement de la création.

Toutes les misères de la terre disparaissent à cette hauteur.

Mais, hélas ! l'organisme humain n'est pas fait pour soutenir longtemps cet état de surexcitation.

Bientôt les forces s'épuisent, les désordres nerveux, les horribles souffrances, les dégoûts profonds rappellent au poète qui s'y livrerait immodérément, qu'il n'est qu'un homme fragile et toujours finalement vaincu dans la lutte à outrance avec l'Idéal.

La poésie est divine, mais le poète n'est pas un dieu.

---

## LECONTE DE LISLE

Je viens d'écrire le nom d'un des plus grands génies poétiques de la France et du siècle, je voudrais rendre à la mémoire de cet homme si regretté, mon humble et fervent hommage.

J'ai connu Leconte de Lisle au printemps de 1872 et il y avait à peine six mois que j'avais lu ses œuvres.

Jusque-là, de temps en temps, son nom m'arrivait comme celui d'un astre mystérieux.

J'ai raconté ailleurs comment l'Anthologie de Lemerre achetée à une gare, en voyage, m'avait tout d'abord initié à quelques-uns de ses poèmes.

Étant à Douarnenez, Heredia, à qui j'avais confié mon admiration pour le Maître, fit venir et m'offrit gracieusement les *Poèmes barbares*.

Cet admirable livre me jeta dans l'enthousiasme.

De retour à Paris, Heredia montra à Leconte de Lisle mon sonnet de l'*Aube* que je venais de composer.

Le Maître voulut bien s'y intéresser, et le

poète des *Trophées* nous invita, ensemble, à l'un de ses dîners du mercredi.

J'allai donc voir l'astre que j'entrevoyais dans un ciel inaccessible.

Eh bien! la présentation fut absolument cordiale.

Le grand poète comprit de suite toute la sincérité de la profonde admiration que je lui exprimai, plus par mes regards que par mes paroles, et, malgré son air imposant, il fut au fond si plein de bienveillance, que j'éprouvai subitement pour lui une réelle affection dégagée de toute timidité.

Je crois d'ailleurs à l'indulgence des forts.

Jamais je n'ai ressenti la moindre gêne, alors ni depuis, dans le commerce de cet homme d'un superbe génie, moi qui suis souvent timide au milieu des gens ordinaires.

Leconte de Lisle avait le front large et haut, admirablement pur de plans; les sourcils, sur de profondes arcades, s'inclinaient pensivement, légèrement froncés dans une observation lucide, vers la racine du nez au contour simple et noble, nez d'ancien évêque. Sa bouche, un peu rentrante, mais bien arquée, les coins abaissés, se retroussait souvent dans une expression de fine ironie.

Il avait l'œil absolument beau, bon pour ses amis; extraordinairement expressif, voilé par-

fois aux moments de repos, puis s'animant, jetant par éclairs les joies ou les colères de son cœur et de son génie, au contact des beautés et des laideurs de ce monde.

Adorateur du Beau, il avait de violentes indignations, et c'est ce qui a fait croire parfois à un manque de cœur : or, rien de plus faux que cette interprétation.

Manquer de cœur! toi, ô Maître! Nous protestons, nous qui ne pouvons nous rappeler sans que des larmes nous viennent aux yeux, ta généreuse chaleur communicative!

Il n'était nullement jaloux; il avait un très grand plaisir à pouvoir admirer, et aimait à se sentir gagné par la tendresse.

Un sentiment de pudeur exagéré l'a toujours empêché de fondre sa personnalité sensitive dans ses œuvres trop désintéressées de lui-même.

Regrettable réserve! Quelles pages nous aurions eues de divines émotions! Il suffit, pour en deviner les douceurs, de lire quelques échappées de confidences comme *le Manchy* et *le Bernica.*

Mais s'il la fuyait trop souvent pour lui-même, il m'a affirmé plusieurs fois qu'il aimait beaucoup la tendresse chez les autres.

J'ai dit quelle bienveillance il m'a témoignée dès les premiers instants de notre connaissance, je dois ajouter que sa bonté ne s'est jamais dé-

mentie pendant les vingt-deux années qu'a duré notre amitié, c'est-à-dire jusqu'à sa mort.

Il continua aussi à s'intéresser à mes productions ; il m'en parlait lorsque j'allais le voir, et me priait de lui lire mes vers nouvellement écrits.

Or, pourquoi ne le dirais-je pas ? Un jour que je lui lisais le passage de *Jeanne,* la douleur d'Angèle à la mort d'Étienne, arrivé à ce vers :

*Et la première fleur qu'à deux on respirait,*

je fus étonné de voir que le Maître avait les yeux pleins de larmes :

« Oui ! vous me faites pleurer, me dit-il, moi l'impassible, dit-on, moi qui adore la tendresse. »

Qu'on ne s'y trompe pas, la passion fermente sous les poèmes de Leconte de Lisle, en apparence les plus marmoréens, et ce Phidias du vers avait le sang chaud et la vigueur de la vie.

Mais il avait l'horreur des sensibleries maladives et vaniteuses.

Et c'est l'exagération de ce sentiment qui le retenait dans une pudeur excessive et empêchait les confidences de son cœur.

Mais sa forme volontairement impersonnelle laisse deviner l'émotion secrète.

On a reproché à cette forme d'être parfois trop tendue. Il est vrai qu'il ne joue jamais avec elle, ayant l'amour des grands sentiments et

des belles pensées qu'il ne croyait jamais assez bien vêtir.

Que voulez-vous? l'art pour lui était un sacerdoce. Il avait l'air d'un prêtre. Cependant, il voulait avant tout le feu créateur.

Il appliquait cela à tous les arts, notamment à la peinture.

« J'admire, disait-il, les grandes pages qui ornent les monuments publics ; mais en appliquant les procédés de l'art décoratif à l'art de la vie, à la peinture ordinaire, on ôte à cette peinture l'âme, les muscles, les os et le sang, pour ne lui laisser que des convenances et des conventions. »

Il adorait le sublime, et rien ne lui semblait plus ridicule que la pompe d'une vaine emphase.

Il était naturellement doux, et il cherchait les violences tragiques.

C'est qu'il avait l'indignation féconde.

Il était aigri par la férocité et la stupidité des hommes, il était aigri par l'indifférence publique pour son idole, le Beau. Il en souffrait dans les plus chers et les plus nobles intérêts de sa vie.

Il eût été modeste, mais comme il avait le juste sentiment de sa valeur, il s'irritait facilement de cette indifférence, surtout devant le triomphe des habiles ou des excentriques déséquilibrés.

Il avait les goûts simples, mais rien ne lui

était plus à charge que de se voir dans la nécessité de gagner sa vie à des travaux de traductions, et de ne pouvoir se livrer librement à l'inspiration de son génie.

Car il était pauvre. Ses chefs-d'œuvre ne rapportaient guère, ne s'adressant qu'aux lecteurs d'élite, et ils sont rares.

Bien cruels, ceux qui, dans ces conditions, lui reprochent d'avoir accepté la modique pension que des amis dévoués avaient obtenue pour lui du gouvernement impérial.

Ces reproches l'ont blessé au plus fier de son cœur.

Oui! pour toutes ces raisons, il fut parfois un révolté; un révolté qui n'avait pas la haine des gens, mais des choses.

Parfois aussi il eut le dégoût de la terre et de ses bas-fonds aux halliers vénéneux, et alors le vol de ses imprécations sublimes l'élevait vers les cimes désertes comme celle que hante le *Condor*, si bien dépeint par le Maître :

*Dormant dans l'air glacé, les ailes toutes grandes;*

et l'on peut dire alors de ce grand poète, dont le regard avait été créé pour rayonner d'une joie céleste :

*Et le sombre soleil se meurt dans ses yeux froids.*

Ah oui ! il a par instants la joie amère du dédain hautain ; parfois aussi on sent chez lui des mouvements de rébellion, lorsqu'il semble jeter à Dieu ce reproche par la bouche de Caïn :

*Ai-je dit à l'argile inerte : « Souffre et pleure ? »*

Mais dans l'ensemble de sa vie, il dut avant tout goûter les immenses joies de la création de ses chefs-d'œuvre et de la certitude de leur gloire durable. Car le poète reste toujours à la hauteur de lui-même et si, par certaines heures, son esprit s'attriste et s'égare, son sens créateur trouve une heureuse compensation dans la volupté de ne jamais quitter un instant l'admirable poésie.

La muse est toujours à ses côtés, adorablement belle.

Aussi ses dernières années eussent été parfaitement heureuses, s'il n'avait toujours persisté à souffrir de l'abaissement moral et de la déchéance du goût public, trop évidents à ses yeux.

Et si on lui disait : « Mais cela n'aura qu'un temps, une réaction est inévitable, » il répondait : « Oui, mais en attendant on vit et on meurt ! »

Oui ! on meurt !

Les derniers vers qu'il a donnés à la *Revue des Deux-Mondes*, quelques semaines avant sa mort, ont été pour lui un dernier succès, una-

nime celui-ci, et qui a dû lui montrer qu'il était enfin définitivement consacré.

« C'est drôle, me dit-il à cette occasion, beaucoup de gens, à l'Académie comme ailleurs, qui ne m'avaient jamais rien dit de mes autres vers, me parlent de ceux-ci avec enthousiasme !

— C'est peut-être, lui répondis-je, parce que, dans ces vers, notamment dans cet *Enlèvement d'Europe*, ils trouvent une tendresse amoureuse qu'ils ne vous soupçonnaient pas. Nous la sentions bien, nous autres, vos adeptes, au fond de vos vers, mais vous ne l'aviez jamais si bien exprimée à la surface.

— C'est vrai, ajouta-t-il ; c'est que, voyez-vous, en vieillissant, je m'attendris de plus en plus. Je revis mes émotions premières. Lorsqu'on dit que les vieillards retournent en enfance, c'est vrai, je le sens, et c'est bon ! »

Hélas ! il ne devait plus vivre longtemps !

La dernière fois que nous le vîmes, ma femme et moi, il nous fit une bien triste impression.

Sa grande intelligence était toujours visible dans ses beaux yeux déjà à moitié éteints, mais le corps était irrémédiablement condamné.

Il sentait présente la mort tant de fois invoquée dans ses découragements de poète et il en ressentait une grande horreur, comme le bûcheron de son vieil ami de cœur, La Fontaine.

Nous lui dîmes : « Au revoir ! »

Il nous répondit : « Adieu ! adieu ! mes amis ! »

« Adieu ! » répétâmes-nous du fond de notre âme lourde d'une profonde tristesse, lorsqu'il eut pour la dernière fois sur nous refermé sa porte amie.

Et cet escalier que j'avais tant de fois monté, recueilli dans une émotion sacrée, comme si je gravissais les marches d'un autel, nous le descendîmes en nous disant, le cœur serré :

« Nous ne reverrons plus Leconte de Lisle ; notre cher poète a fini sur la terre ! »

La mort pour lui, c'est le repos dans l'immortalité, mais elle laisse dans la douleur la fidèle compagne de sa vie qui présidait si gracieusement aux inoubliables réunions intimes du boulevard Saint-Michel.

# PEINTURE

## COMPARAISON

Lorsqu'une goutte de savon donne plusieurs bulles successives au bout du chalumeau dans lequel souffle un enfant, la première est lourde et commune ; la seconde se raffine déjà, mais ce n'est qu'à la troisième ou à la quatrième qu'apparaissent les teintes les plus délicates, les irisations les plus exquises.

Telle est la marche des productions de l'artiste.

C'est pourquoi il ne faut pas tarder à produire.

Celui qui attendrait trop longtemps, n'aurait que le temps de se débarrasser des premières bulles qu'il ne peut pas ne pas donner.

## LA VISION

Il y a, les peintres le savent bien, des tableaux qui se font tout seuls. C'est du moins l'expression qu'emploie l'artiste qui alors a le travail si facile qu'il n'a pas l'air d'y penser, chaque touche de couleur, prise presque au hasard sur la palette, s'harmonisant à merveille et chaque trait apportant son expression.

Il s'étonne d'une pareille facilité.

La raison en est pourtant bien simple.

C'est que le tableau est déjà fait dans son cerveau qui en a eu la lumineuse vision et qui n'a plus à transmettre aux organes et aux membres, ses agents, qu'un ordre rapide, clair et précis jusque dans les mystères qui prolongent la pensée. Et le peintre va vers le but indiqué, sûrement, sans hésitation, la permanence de l'effort de volonté nécessaire étant aussi inconsciente que celle qui dirige ses jambes lorsqu'il marche.

C'est charmant!

Hélas! souvent on commence une œuvre qui n'a pas été *vécue*, que l'on n'a fait qu'entrevoir

dans une sorte de brouillard, peut-être très poétique, mais informe.

On sent toute la beauté du sujet rêvé, seulement on n'en a pas eu la vision.

Et l'on s'y acharne en vain : rien ne vient de l'harmonie ni de l'expression; chaque touche semble fausse, chaque trait obscurcit l'idée au lieu de l'éclairer.

On sent avec désespoir son impuissance et, découragé, parfois on abandonne le tableau.

Or il m'est arrivé, lorsque je croyais renoncer à terminer une toile, que dans une nuit d'insomnie lucide m'apparaissait, prompte comme l'éclair, la vision du sujet longtemps cherché. Cette vision, je la croyais vite oubliée, mais elle avait donné son ordre au cerveau.

Je n'y songeais plus jusqu'au moment où je la reconnaissais dans le tableau terminé qui. depuis la subite apparition, avait marché sans encombre vers le but qu'elle avait un instant indiqué.

Mais comment y arriver?

C'est, pendant que l'ébauche sèche, en élucidant son sujet par des pochades d'effet, des études de fonds, des dessins serrés de groupes et de figures.

C'est le seul moyen de ne pas s'énerver à fatiguer sa toile et à la déflorer de sa fraîcheur.

Toutes les défaillances, les recherches mes-

quines ou pénibles seront, de cette façon, faites à côté du tableau. Et l'esprit pénétrera à fond ses moyens.

L'inspiration, longtemps tenue en bride, s'en exalte davantage et, impatiente, arrive à la fin, débarrassée des obstacles, et donne librement sa suprême expression.

## DES GRIS

Il ne faut pas que les gris, qui aident tant à l'harmonie d'un tableau où ils jouent le rôle de l'accompagnement en musique, apparaissent comme des teintes ternes ne vibrant avec rien.

Ces gris ne seraient alors qu'un accompagnement banal. Ils n'amèneraient aucun effet rare, aucune magie d'optique.

Tout en faisant valoir le chant, l'accompagnement des grands maîtres harmonistes chante lui-même dans un accord imprévu qui ravit l'âme et l'oreille.

De même les gris doivent être conduits de façon à aviver les colorations voisines tout en dégageant l'intensité de leurs propres vibrations ;

ces gris alors recevront, par un effet de réciprocité complémentaire, un éclat presque aussi grand que les couleurs pures. Tout doit vibrer, même la nuit.

L'atmosphère et la coloration si fugitive de la lumière modifient beaucoup plus les tons des objets que nous ne nous le figurons tout d'abord.

Notre entendement, qui sait le ton absolu de ces objets, a la tendance de toujours persister à les voir dans ce ton absolu malgré ces modifications.

Figurez-vous une prairie qui, partant de vos pieds, s'enfonce au loin.

Vous voyez l'herbe depuis les premiers plans jusqu'à l'horizon et, comme vous savez que cette herbe est du même ton partout, votre esprit empêche vos yeux de percevoir tout le changement d'apparence qu'amène la couche d'air.

Je suppose le vert de cette prairie très intense et que nous sommes en train de le peindre.

Nous jetons sur la toile ce que la palette a de plus brillant, l'émeraude avivé de chrome, chauffé de jaune indien, et nous nous étonnons que notre étude, quoique criarde, manque absolument d'éclat lumineux.

Eh bien! glissons du gris sur le lointain de l'herbe et aux endroits où le ciel se reflète, et aussitôt le vert prendra du brillant et de la viva-

cité, non seulement au premier plan, mais au lointain lui-même, moins *couleur* maintenant et pourtant plus coloré. Ceci est difficile à expliquer, mais les peintres me comprendront.

Seulement, il faut que ce gris soit le vrai gris, celui qui convient là ; et comme le plus faible degré en plus ou en moins, comme la moindre nuance plus *chaude* ou plus *froide* ont une très grande importance, seuls les vrais coloristes arriveront à exprimer ce gris magique que je ne puis vous décrire.

Or on n'apprend que ce que l'on sent d'avance. Les meilleurs conseils n'y font rien.

C'est pourquoi, tout convaincu que je sois d'avoir mis toute ma conscience à ne dire, sur la peinture comme sur le reste, que ce que je crois de pures vérités, je me demande encore si cela n'a pas été du temps perdu.

Et si un homme qui a passé sa vie à étudier la nature et l'art, sa passion et sa vocation, en arrive à dire des choses inutiles, à quoi serviront les bavardages qui s'impriment tous les jours sous prétexte de critique d'art et que beaucoup de jeunes gens et le public surtout prennent pour de l'évangile?

Ah! comme Théophile Gautier avait raison de se borner à raconter, de la façon charmante que l'on sait, les tableaux du Salon!

# OBJECTIVISME ET SUBJECTIVISME

Autrefois j'ai eu, comme tant d'autres, l'esprit troublé par les discussions sur l'objectivisme et le subjectivisme en peinture.

Et celui qui m'a appris que je faisais du subjectivisme, je dois l'avouer avec l'inconscience de M. Jourdain pour sa prose, était un critique très aimable, mais furieux partisan de l'objectivisme.

Chose étrange! il aimait tout de même ma peinture, mais il ne pouvait me pardonner d'être subjectiviste.

« Vous imposez votre émotion à la nature, disait-il; votre émotion est charmante, mais la nature doit parler toute seule. »

J'aurais pu lui répondre que c'était la nature elle-même qui m'avait d'abord imposé cette émotion, mais je n'y voyais pas aussi clair qu'aujourd'hui. Maintenant je lui répondrais : « Ah! tant mieux si je ne reste pas impassible devant la nature, ainsi que cet instrument peu connu encore au temps dont je viens de parler et que justement, comme pour venger le subjectivisme, on a appelé *objectif;* tant mieux si.

en présence des beaux spectacles de la nature, je n'abdique pas complètement mon âme ni mes nerfs d'artiste. »

Mais je m'étais laissé troubler dans ma conscience par cet importun sujectivisme et pendant quelque temps je suis devenu l'esclave du modèle qui posait devant moi, au lieu de m'inquiéter avant tout du caractère à donner à une œuvre conçue dans un sentiment que j'aurais dû croire plus juste et plus vrai que ce que me donnait ce modèle fatalement hors de situation.

Lorsque l'artiste est trop préoccupé par son modèle il devient du coup impuissant. Vouloir le rendre absolument, c'est verser dans l'impossible.

C'est d'ailleurs prendre le moyen pour le but.

L'imitation pure et pour elle-même est insatiable de recherche mesquine et n'est jamais finie.

Le modèle n'est si beau que parce qu'il inspire une idée de beauté supérieure à lui-même dans l'âme qui y est disposée.

Plus ce sentiment de beauté s'exalte chez l'artiste, moins ce dernier sera satisfait du dessin qu'il en fera. Il en rapporte tout l'honneur au modèle et il se trompe. Plus tard, lorsqu'il aura oublié modèle et impression, s'il retrouve, tout à coup, ce dessin dont il n'était pas content et s'il le compare à une photographie faite d'après le même modèle, il verra, s'il a été bien inspiré,

qûe la différence est toute en faveur de son dessin.

Je n'ai jamais, pour ma part, tiré bon parti des modèles qui m'enthousiasmaient trop par une perfection absolue.

C'est que j'abdiquai devant eux.

Pendant la chaleur du travail, tout modèle paraît superbe, lorsque le sentiment que l'on poursuit y trouve le renseignement dont il a besoin.

Il m'est arrivé, par certains beaux effets de la nature ou au milieu d'une scène pathétique, de me trouver, tout à coup, en présence d'une femme merveilleusement belle.

Je la faisais chercher le lendemain et lorsqu'elle entrait à l'atelier, le charme avait complètement disparu.

Elle devenait ordinaire. Pourtant c'était elle. C'est qu'elle m'était d'abord apparue à un moment où le sentiment, exalté par la splendeur d'un effet, entrevoyait largement les harmonies. Et cette femme avait été un instant le centre de cette splendeur dont j'avais été comme ébloui.

Toutes les tares, toutes les misères avaient disparu pour ne laisser à mes yeux que les accents harmonieux. C'était une transfiguration.

A l'atelier, l'œil, de sang-froid, revoit toutes ces misères inséparables des êtres et, en ce moment, exagérées par le désappointement cruel.

Mais ce serait humilier cette femme que de la renvoyer brutalement comme j'en ai bien l'envie.

Je la fais poser.

Et voici qu'au bout de quelques instants, lorsque j'ai à peine tracé quelques lignes principales, je retrouve l'émotion de la veille et aussi les grands accents de beauté, et je suis tout aussi sincère. Mais c'est l'artiste seul qui voit cela et non le voisin qui le regarde faire et qui s'écrie : « Comme vous embellissez la nature ! » Et l'autre répond avec conviction : « Mais non ! le modèle est cent fois plus beau que ce que je fais ! »

Toujours le même mirage !

Cependant aussitôt que le charme est exprimé, il faut prendre garde de trop suivre les détails du modèle ; on retomberait dans les misères et l'inspiration se changerait en une opiniâtre et vaine conscience, vertueuse mais stérile.

Maudite ! maudite, cette conscience idiote qui détruit des chefs-d'œuvre d'inspiration et désespère les artistes pour les avoir à jamais et sans remède tués par un rendu d'imitation servile et banale. Je dis sans remède, car en peinture tout changement anéantit ce qu'il recouvre. Que de touches, que de traits inspirés ont été ainsi perdus ! C'est ce qui rend le travail du peintre si inquiet, si énervant.

Le poète au moins garde tous les états de son

œuvre en travail ; rien pour lui n'est endommagé.

Que de nuits horribles j'ai passées, poursuivi par cette idée obsédante qui, tout le temps d'une interminable insomnie, me criait : « Misérable, tu as gâté ce que tu avais fait de mieux et plus jamais tu ne le retrouveras ! »

On ne se figure pas ce supplice lorsqu'on ne l'a pas éprouvé et qui va quelquefois jusqu'aux pensées de suicide.

Et c'est si facile de gâter une figure bien venue : une touche à mettre ; une sécheresse à fondre ; puis cette touche en réclame une autre ; cet accent adouci en fait atténuer un autre et vous croyez bien faire, améliorer.

... Le lendemain matin lorsque vous arrivez devant votre toile, tout est amolli, énervé, perdu... il ne vous reste qu'à prendre votre chiffon et tout enlever.

Les savantes théories sur l'objectivisme et le subjectivisme me semblent bien inutiles aux artistes ; mais je crois que les secrets de l'expérience, surtout pris aux blessures du cœur, peuvent être de bon conseil*.

Rien n'est plus délicat, plus important que

* Dans toutes les branches de l'activité humaine je voudrais voir les chercheurs, ceux qui ont appris, protéger de leurs conseils le sens public contre la trop fréquente séduction d'une éloquence superficielle, qui souvent n'a pour guide que son caprice.

de savoir discerner le moment où il faut s'arrêter dans l'imitation pour ne pas nuire à l'inspiration.

Il faut voir le modèle dans ses rapports avec votre tableau, en accentuer le caractère, l'approprier à votre sentiment, mais jamais ne faire son portrait.

Il y a au musée de Lille un très beau Rubens (une Descente de Croix), très imposant, robuste, solide, large et plein d'âme.

Je connais ce tableau depuis mon enfance et je vais rarement à Lille sans lui faire ma visite et en même temps aux quelques autres chefs-d'œuvre qui illustrent le superbe musée de cette ville.

Dernièrement j'y ai éprouvé une charmante surprise.

Sur un chevalet, à côté de ce Rubens, j'aperçus une petite toile de trente ou quarante centimètres au plus et c'était, comme surgissant toute palpitante du cerveau du Maître, l'esquisse du tableau.

Merveille inoubliable!

Dans mon souvenir, de ces deux toiles, c'est la petite qui me semble la plus grande, la plus vivante, la plus divine et la plus douloureusement dramatique.

Oh! comme Rubens possédait son sujet! Là chaque touche est chaude de son génie, soit

qu'elle exprime l'abandon de la mort, ou les spasmes de la souffrance ou le recueillement de la prière.

Eh bien! le modèle est survenu, et notez bien qu'il était nécessaire pour la réalisation de l'œuvre à l'échelle agrandie; mais malgré l'inspiration du peintre, ce modèle a apporté, par place, la prose de ses accents particuliers, diminuant, à son profit, la haute signification de l'œuvre, si grande qu'elle soit encore.

---

## LE MODELÉ

Les manuels de peinture nous disent que le *modelé* est l'art de graduer les teintes depuis la lumière jusqu'à l'ombre, afin de rendre le relief des corps.

Cela suffirait pour le faire prendre en très haute considération.

Mais il n'est pas seulement cela et par ses dépendances il est de première importance en peinture.

En effet, le modelé qui se bornerait à rendre ce relief des corps serait une chose morte; il

doit aussi et surtout exprimer leur physionomie intime, leur manière d'être essentielle ou accidentelle, leur action, de même que leurs influences réciproques, les rapports qui les relient et les harmonisent entre eux.

Oui! si toutes ces choses ne sont pas le modelé proprement dit, elles en procèdent directement et ne peuvent exister sans lui.

Le modelé est peut-être, parmi les moyens dont la peinture dispose, le plus puissant, le plus délicat, le plus nécessaire aussi bien pour le rendu des rêves les plus poétiques que des réalités les plus matérielles, et c'est certainement celui qui exige la plus constante étude.

L'expression du modelé est la qualité qui distingue la meilleure manière des maîtres, presque toujours leur dernière.

Le modelé de leurs débuts est fréquemment sec et dur et il faut qu'il en soit ainsi.

L'ignorance d'un débutant est souvent pleine de promesses lorsqu'elle a pour défaut saillant l'exagération de la vigueur et de l'énergie. Les peintres qui commencent par la mollesse n'arrivent guère, se dissolvant de plus en plus.

Il a fallu aux maîtres plus de la moitié de leur existence pour triompher des difficultés et pénétrer les adorables secrets du modelé, ce moyen par lequel ils nous initient le plus profondément aux visions de leur âme.

Léonard de Vinci, génie intense, amoureux et recueilli, mêlant la suprême tendresse et l'idéale douceur à l'indomptable énergie de la volonté, nous donne, entre autres chefs-d'œuvre, la Sainte Anne, une merveille de modelé. Rembrandt, encore un peu sec et dur dans son beau tableau la *Leçon d'Anatomie,* à force de pénétrer les mystères de son rêve, arrive aussi à un idéal de modelé dans diverses œuvres de sa manière définitive, notamment dans ce miracle de l'art : *les Pèlerins d'Emmaüs.*

Le triomphant Rubens lui-même, pour qui tout semble facile, est loin d'avoir trouvé du premier coup ce modèle rapide, exubérant, épanoui, comme la vie à sa plus haute plénitude ; allez à Anvers, à l'hôtel Plantin, vous y verrez, dans certains portraits de sa première manière, un Rubens pas à pas, attentif jusqu'à la sécheresse dans la recherche de ses formes.

L'excellence du modelé est une condition essentielle des chefs-d'œuvre. C'est lui qui leur communique cette sorte de palpitation divine.

C'est le modelé qui donne aux choses leur vie propre et qui les fond dans les grands *ensembles,* car s'il serre chaque objet, il embrasse en même temps tout le tableau.

C'est lui qui donne aux muscles leur rondeur, leurs accents, leur souplesse ; c'est lui qui

les anime en y faisant courir les frissons de la vie.

Il s'étale, s'infiltre, se fond, se perd, se retrouve, accentue ou atténue, enveloppant l'œuvre entière.

Dans le paysage il exprime les âpretés, les douceurs, les solidités et les fluidités des éléments, les tressaillements de la lumière et les mystères de l'air.

Il s'adapte au sentiment de chaque artiste ou plutôt il est surtout l'agent expressif de ce sentiment.

Il n'a pas besoin de tout son appareil pour éclater aux yeux, il se montre dans les moindres croquis des maîtres aux sensibilités d'un simple trait.

C'est le Protée qui change à chaque pas et c'est en même temps le grand pondérateur, le grand unificateur de l'effet.

Il rend jusqu'aux affections de l'âme, il est la magie de l'art.

Le modelé uni à la proportion est le dessin tout entier, et uni aux relations des valeurs, il est toute cette admirable orchestration de l'effet que l'on a improprement appelé *clair-obscur*.

Il touche et transfigure tout.

Tous les maîtres en ont eu le plus grand souci.

Je vois avec chagrin qu'une partie de nos peintres le négligent beaucoup trop.

---

## IL NE FAUT PAS TOUT DIRE

En art il ne faut pas tout dire.

Une part de l'œuvre doit être laissée, je ne dirai pas à la négligence, mais à l'indéfini, pour ne pas dire à l'infini qui est un trop grand mot d'une application trop restreinte.

J'entends par là qu'il faut laisser une échappée au spectateur afin qu'il puisse associer, dans une certaine mesure, son rêve à celui du peintre et même le compléter, le poursuivre au delà de la réalisation qu'il a devant les yeux.

L'œuvre gagnera à cette discrétion un charme de mystère. C'est le secret des ébauches et des esquisses, leur incomparable attrait dû aux réticences de l'inspiration qui a hâte d'exprimer fortement et vivement l'essentiel d'un sentiment et d'une pensée, et qui glisse sur le reste. C'est pour une raison de ce genre que, dans la vie, les grands parleurs prêtent de l'esprit aux muets.

Celui qui regarde ces ébauches les finit en

imagination et y ajoute son propre idéal, ce qui est pour lui une opération délicieuse.

On se passionne rarement pour l'artiste complet dans toutes les parties de son œuvre. On le trouve tyrannique d'imposer son sentiment jusqu'au bout, refoulant toute autre initiative.

La perfection est une qualité impardonnable.

Les hommes admirent, entraînés par leur conscience, par l'amour de la justice, et ils éprouvent à admirer la jouissance qui accompagne toute action noble et désintéressée ; mais, au fond, ils admirent malgré eux et ils ne sont pas fâchés de faire payer leur admiration à celui qui en est l'objet.

Ils aiment à s'en venger sur quelque défaut, et plus le défaut sera gros, plus, d'autre part, leur admiration sera grande.

La raison de l'ostracisme d'Aristide sera éternellement vraie.

On pardonne beaucoup de choses à celui dont la vie est ordinairement déréglée, tandis que pour le moindre péché véniel on tombe sur celui dont l'existence avait toujours été correcte.

Il y a beaucoup de malice dans cette façon de juger.

Mais, même de bonne foi, le public admet généralement le système des compensations.

Il suppose qu'un vice doit avoir pour corollaire une vertu.

J'ai trouvé cette disposition native chez des simples. J'ai connu un médecin de campagne qui n'avait guère de clientèle. Il commet un crime qui le fait traîner en cour d'assises et condamner à la prison. Comme il n'avait pas de pudeur, il revient, sa peine finie, dans son pays. Eh bien! le croiriez-vous? dès lors sa fortune fut faite.

Les paysans crurent qu'une si grande canaille devait avoir le génie de son état et ils allèrent souvent le consulter en cachette, le faisant venir la nuit, car ils en avaient honte!

S'il était resté honnête, peut-être eût-il continué à végéter.

Cet exemple pris dans un monde obscur, ne sort pas de mon sujet.

Même dans le monde des arts, un scandale ou simplement ce que nous appelons *un four,* une erreur criante, n'ont jamais arrêté une carrière, quand ils ne l'ont pas servie.

Les imparfaits ont plus de chance que les parfaits d'être adorés du grand nombre des gens, parce que ceux-ci trouvent chez eux la justification de leurs propres imperfections.

Plus l'artiste s'est donné de mal à achever son œuvre, plus son effort aura été grand, plus on sera sévère pour lui.

Plus il aura employé de moyens puissants, plus on aura d'exigence.

On est vite ravi par une petite aquarelle, un léger pastel; on est impitoyable pour une peinture à l'huile, à moins qu'elle soit sommaire, qu'elle se contente de quelques taches jetées sur la toile et qui suffisent parfois pour exciter une vive admiration, très éphémère d'ailleurs.

Donc, cherchons moins la perfection que l'intensité de l'expression et ne disons pas tout.

Les génies que les siècles ont le plus haut placés au ciel de la gloire, ce sont ceux qui, comme les astres, sont enveloppés d'infini. Car je le répète :

L'art est la clarté suprême, s'affirmant au milieu du mystère.

Or la volonté de ces artistes ne s'en affirmera pas moins, au contraire.

En effet, s'il ne doit pas tout dire, le génie doit imposer son sentiment dans tout ce qui a une vraie importance et ne rendre au spectateur la liberté de son rêve que pour des parties secondaires.

Michel-Ange le savait bien. Tous les grands accents sont, chez lui, *voulus* avec une inflexible autorité.

Il n'a laissé d'imperfection que dans les parties de moindre importance. Là il se livrait à l'imprévu des hasards heureux.

Les hasards heureux!

Souvent ne prend-on pas pour des hasards

heureux le résultat de raisonnements tellement rapides qu'on n'en a pas eu conscience? et c'est ce qui amène parfois les plus belles parties de l'exécution.

Mais avez-vous observé que le vrai hasard lui-même n'est jamais banal comme les mauvaises peintures?

Toutes les figures de personnages ou d'animaux que j'ai remarquées dans le caprice des lignes et des taches fortuites des vieux murs et des rochers, étaient toujours dessinées avec caractère, si monstrueuses qu'elles fussent parfois.

C'est que je choisis à mon insu, dans ces lignes et dans ces taches, celles qui dessinent ces figures; les autres lignes, les autres taches, ne comptent plus alors, et les figures m'apparaissent telles que je les aurais dessinées moi-même.

Ces accents choisis et modifiés par une vision particulière ne sont donc plus du hasard pur.

Tous observent ainsi à leur point de vue, et comme personne ne se trouve banal, il se fait que le hasard ne l'est jamais.

Quelles merveilles j'ai ainsi découvertes dans le chaos du hasard!

Voulez-vous voir une étourdissante ville gothique, — grande comme Paris, avec ses labyrinthes de rues étagées, ses ponts, ses tours, ses faisceaux de flèches, ses églises, ses bastilles, ses remparts; une ville immense et fabuleuse et

dont l'image, dès que l'esprit s'y prête, peut aller jusqu'à l'illusion?

Peut-être avez-vous passé des centaines de fois devant elle sans vous en douter.

Eh bien! allez place du Châtelet, du côté du théâtre qui porte ce nom, le dos tourné au sphinx de la fontaine, et regardez, sous le Palais de Justice, le mur du quai qui descend dans l'eau, et, pour peu que vous ayez de l'imagination, vous verrez cette prodigieuse cité dans les taches qu'y a faites l'humidité du fleuve.

Je vous jure que je vois cette ville fabuleuse et, je le répète, en m'y absorbant, j'en ai l'illusion. D'autres à qui je l'ai montrée l'ont vue comme moi.

Maintenant ceux qui ne la verraient pas aussi bien, me diraient peut-être : « Mais il faut une éducation pour découvrir ces chefs-d'œuvre du hasard. »

A cela je répondrai : « Combien de grands hommes ne sont compréhensibles que pour ceux qu'une éducation particulière a initiés à leur mystère! Grands hommes ici, incompris ailleurs, grands hommes aujourd'hui et qui perdront tout sens demain! »

Que de gloires tapageuses se sont éteintes comme des feux de paille lorsque les intérêts qui s'appuyaient sur elles n'ont plus existé!

## LES SUCCÈS PRÉCOCES

J'ai parlé précédemment des dangers du succès, surtout lorsqu'il arrive brusquement, inespéré.

Les éloges goûtés dès l'enfance n'entraînent pas les mêmes périls.

J'ai connu des enfants qui avaient pour les arts de grandes dispositions précoces et dont les dessins surprenaient les artistes qui avaient l'occasion de les voir. Ceux-ci ne ménageaient pas l'expression de leur étonnement en présence de ces petits artistes en herbe qui l'acceptaient très tranquillement, sinon d'une façon indifférente, trouvant qu'on était bien bon de s'intéresser à leurs croquis. J'en ai eu la preuve près de moi, chez ma fille ; on comprendra que j'aurais mauvaise grâce à y insister. D'ailleurs elle ne me le permettrait pas. Je pourrais citer d'autres exemples. Un seul me suffira :

J'ai eu l'avantage de voir dans l'intimité d'une maison amie, une ravissante jeune fille qui, dès son enfance, composait des poèmes d'une grâce angélique. En l'entendant mur-

murer ses candides visions, nous ne pouvions retenir nos marques de surprise. Car rien d'exquis comme ces premières fleurs de l'aube dans leur fraîcheur emperlée et leur parfum naissant.

Plein de respect pour cette fillette qu'il appelait une enfant de génie, Leconte de Lisle s'amusait à recopier ses vers de sa belle écriture.

M<sup>lle</sup> Marie de Heredia acceptait l'éloge avec une simplicité tranquille.

J'ai nommé la fille de l'illustre auteur des *Trophées*. Elle fait aujourd'hui d'adorables poèmes et ses succès à la *Revue des Deux-Mondes* n'ont rien changé à son attitude calme et modeste.

---

## MA FAÇON D'ENSEIGNER LE DESSIN

Je viens de dire un mot de M<sup>me</sup> Demont-Breton, ma fille. Je crois intéressant d'indiquer ici les seuls conseils que je lui ai donnés lorsqu'elle commença à dessiner d'après le modèle.

Je lui ai peut-être dit, comme aux autres,

qu'une jambe était trop longue ou trop courte, ce qui n'est rien à proprement parler. Un membre n'entre pas dans l'art pour cela seul qu'il est bien proportionné, et Vélasquez a prouvé que cet honneur peut appartenir à un membre contrefait.

Je lui disais : « Les belles choses sont celles qui te touchent l'âme ; peins-les comme tu les vois. »

Pour ce qui est du métier, je me bornais à ne pas lui laisser prendre ces mauvaises habitudes de voir, ces préjugés contre lesquels on lutte toute la vie lorsqu'on les a pris, dès le principe, de l'enseignement mesquin d'un maître à courte vue.

Je lui disais, par exemple : « Ne regarde jamais un détail pour lui seul, mais par rapport à tout ce qui l'entoure ; compare, compare toujours ; rien ne doit se faire que par comparaison. »

Je lui racontais à ce propos, qu'un soir, étant à Gand, j'avais eu la fantaisie de revoir cette classe de l'académie où j'avais passé de si bonnes heures à étudier le modèle vivant.

J'étais accompagné par l'excellent directeur Th. Canneel (mort il y a un an), et qui avait été mon professeur dans cette même classe sous la direction de Vanderhaert le beau-frère de Rude, oncle de Fremiet, et qui nous donnait de si bonnes leçons.

Je fis remarquer à Canneel que la plupart des élèves avaient le grand défaut d'exécuter dans leurs figures, très consciencieusement d'ailleurs, des détails trop indépendants les uns des autres ; des nez, des bouches qui manquaient de corrélation, et, dans les modelés, des indications de muscles sortant de la construction générale, des demi-teintes qui faisaient des trous, d'autres qui exagéraient les angles, étant les unes trop foncées près de la lumière, les autres trop claires près des ombres.

On voyait que beaucoup de ces patients élèves ne s'occupaient que de la partie à laquelle ils travaillaient, isolés des autres.

« A qui le dites-vous ? me répondit Canneel ; non seulement je suis de votre avis, mais je ne fais que leur répéter : « Faites dans la « masse, voyez large ; » ils ne veulent pas comprendre. »

Alors il me pria de le remplacer ce jour-là et de leur donner la leçon, ce que je fis volontiers. J'avais obtenu mes premiers succès et j'éprouvais un certain orgueil à professer là où j'avais été élève.

Mais que pouvais-je dire autre chose que ce qu'avait enseigné Canneel, et lorsque j'aurai répété comme lui : « Voyez large ! » à quoi cela avancera-t-il ?

Et je vis qu'il y avait là une abstraction que

les élèves ne saisissaient pas et qui demande, pour être comprise, toute une culture préalable.

Il fallait donc frapper leur esprit par quelque chose de plus simple et à la fois de plus inattendu, dussé-je paraître un instant ridicule à leurs yeux.

Je m'approchai d'un des élèves et, prenant son dessin, je lui fis d'abord remarquer combien les parties de sa figure s'harmonisaient peu entre elles; puis je lançai à haute voix, afin que tous l'entendissent, cette question qui leur parut une énormité : « Quand vous dessinez ce nez, cette bouche, vous les regardez donc? »

Pour toute réponse je vis, dirigés vers moi, des yeux ébahis et des bouches ouvertes.

Évidemment ils pensaient : « Ce monsieur est toqué! »

Et je continuai : « Eh bien! il ne faut pas les regarder! Mais votre œil doit envelopper toute la tête! Tout détail doit être vu en regardant à l'entour. Peut-être à la fin de votre travail vous permettrai-je de fixer un instant votre regard sur les détails et vous verrez comme un rien les termine lorsque toutes les parties ont été conduites d'accord.

« Et cela ne se rapporte pas seulement au dessin, mais aussi à l'effet, à la couleur. Que

votre œil ne cesse de glisser sur toutes les parties, qu'il les voie toutes à la fois et toujours les compare. »

Or, s'il est difficile à un commençant de comprendre une démonstration abstraite, il lui est facile de forcer son regard à ne pas se fixer sur une chose plutôt que sur une autre.

Que de peintres font de bonnes ébauches qu'ils gâtent en cherchant à les finir !

Pourquoi ?

C'est qu'ils croient qu'ébaucher et finir sont deux opérations différentes.

Cette erreur les égare.

Ils attaquent largement, carrément l'ébauche sans perdre de vue l'harmonie de l'ensemble. Pour finir ils procèdent différemment. Ils deviennent timides dans leur attention trop tendue ; ils caressent séparément chaque partie, l'alourdissent, la ternissent, la figent, disloquent le tout de plus en plus inexpressif.

C'est qu'il faut finir en continuant le même travail que l'ébauche, avec la même largeur de vue, affirmant, effaçant, corrigeant *dans le tas*, selon l'expression nécessaire, jusqu'à ce que le rendu soit complet.

Tout travail qui n'augmente pas l'intensité de l'expression est non seulement inutile, mais nuisible.

J'insiste sur ce point, car il est important.

Ce sont les seuls conseils que j'ai donnés à ma fille.

Elle les comprit de suite.

Je termine ici les observations personnelles que j'ai cru devoir donner sur les arts qui ont occupé ma vie : la peinture et la poésie.

Quel est le plus beau de ces deux arts ? Question souvent posée et non encore résolue.

La peinture et la poésie sont également divines. L'une donne des tableaux plus complets, l'autre y mêle plus d'infini ; l'une embrasse toute l'étendue du monde visible qu'elle imite matériellement, tout en suggérant les sentiments les plus divers et les pensées les plus profondes ; l'autre moins réelle par l'imitation, exprime plus clairement les sublimes mystères du monde immatériel.

Lorsque la poésie a rendu triomphalement une image, elle n'a jamais besoin du secours d'un autre art.

Les très beaux vers n'ont rien à gagner à l'accompagnement des dessins ou de la musique.

C'est pour cela qu'il est impossible de bien illustrer un poème par la gravure et qu'il est relativement aisé de composer des poèmes d'après des tableaux.

C'est pour cela aussi que dans le chant, le vers perd ce que la musique gagne.

On me demandera : « Lequel des deux arts avez-vous le plus aimé? »

Je ne pourrais le dire. L'un et l'autre m'ont causé les mêmes tressaillements de joie et les mêmes découragements.

Seulement la peinture laisse à l'âme plus de repos. Tant que la poésie vous tient, c'est une ivresse ininterrompue qui vous tuerait à la longue. C'est une continuelle effusion.

Celle de mes œuvres où je crois avoir mis le plus de moi-même, c'est mon poème *Jeanne*.

# TROIS PEINTRES

## ARY SCHEFFER

Dans *la Vie d'un Artiste,* j'ai longuement raconté les événements qui accompagnèrent mes débuts, mes séjours à Gand et à Paris.

J'ai parlé aussi des artistes que j'ai connus, du mouvement d'art où ils ont été mêlés, des influences qu'ils y ont exercées; j'y ai ajouté mes appréciations personnelles, tout en m'abstenant, comme dans ce livre, de juger les vivants.

Mes sentiments n'ont guère varié; mais je me suis aperçu de certains oublis involontaires que j'ai hâte de réparer.

Les personnes qui ont lu mes souvenirs, se souviennent peut-être d'un garçon fort original que j'y ai longuement dépeint, dont l'existence fut étroitement liée à la mienne, puisque nous habitions ensemble, en 1849, un logement et

un atelier au n° 53 de la rue Notre-Dame-des-Champs.

Cette maison a été démolie et rebâtie depuis, mais je conserve un petit tableau reproduisant cet atelier, où je me suis représenté à côté de mon ami Ernest Delalleau, le jeune homme en question.

Nous étions ardents tous les deux ; hantés de rêves d'art, inquiets de notre route, nous disputant, nous fâchant pour nous raccommoder et nous embrasser, ivres de couleur, gris de plein air, frémissants de tendresse naïve pour la simple Nature, ou emportés par l'orgueil des hauteurs du style ; allant de Chardin à Michel-Ange, de Léonard à Corot, du Primatice à Troyon, d'Ingres à Delacroix, de Rembrandt à Courbet, nous exaltant, affolés, tantôt chevelus de romantisme, puis nimbés de primitisme ; toujours avec de belles fureurs contre tout ce qui sentait le maniérisme ou la décadence ; dans l'adoration de Phidias, mais sans pitié aucune pour l'Apollon du Belvédère, la Vénus de Médicis, les Romains de David et les Rocailles du Louis XV.

Ce pauvre Delalleau, en sa qualité d'ouragan irrésistible, m'entraînait, quoi que je fisse, dans ses évolutions désordonnées.

Sa belle intelligence y sombra ; à force de courir toutes les aventures, elle avorta.

Il eut des moments superbes, mais comme disait déjà en 1840 le censeur du collège de Douai, « il lui manquait une calotte de plomb sur la tête ».

Nous fûmes un moment très préoccupés d'Ary Scheffer.

Son *Larmoyeur* alors au Luxembourg, ses toiles de Versailles représentant des batailles dans le goût romantique nous plaisaient beaucoup, et malgré certain regret de voir ce maître refroidir son coloris et sa manière vigoureuse pour tomber dans des langueurs mystiques, nous trouvions très touchante aussi cette évolution d'un homme en pleine célébrité vers un style plus idéal, et qui venait de produire *les Mignons* et *Faust et Marguerite.*

Nous désirions vivement les conseils d'un tel artiste, mais nous ne connaissions personne pour nous recommander à lui.

Un dimanche matin, Delalleau me dit :

« Si nous allions sonner chez Scheffer ? — Y penses-tu ? repris-je. — Pourquoi pas ? quel mal peut-il nous en arriver ? — Allons ! »

Et nous partons, avec notre grand carton à dessin sous notre bras tendu de toute sa longueur, dans un très pénible tiraillement des muscles.

Oh ! nous étions vaillants ! Songez aux quatre kilomètres au moins qu'il nous fallut faire ainsi.

Le maître habitait, rue Chaptal, une maison au fond d'une petite allée d'acacias ayant grille sur le trottoir.

Nous y entrons. J'avoue que le cœur me battait fort...

« M. Scheffer?

— Première porte à droite. »

L'atelier se trouvait au rez-de-chaussée ; nous sonnons timidement.

Scheffer apparaît : Bel homme, blond, noble tête ressemblant à certains portraits de vieux peintres, tenant le milieu entre Philippe de Champaigne et Van Dyck.

Rouges et la sueur aux tempes, nous balbutions nos compliments de vive admiration et nos excuses. Delalleau, très audacieux de loin, avait comme moi ses moments de timidité.

Le peintre nous accueille avec un air de bonté simple qui nous ravit et nous met à l'aise.

Il nous introduisit.

Nous déposâmes nos cartons, et nous pûmes un instant frotter la crampe de nos biceps.

Plusieurs toiles étaient sur les chevalets, les unes finies, les autres en train d'exécution, les portraits du jeune Listz et du vieux Béranger, ce dernier dans la manière romantique, l'autre plus châtié, plus émacié, sorte de Faust un peu satanique, si loin, hélas! de la triste ruine où

poussaient des verrues, à qui je fus présenté par Mme Munkaczy quelques jours avant la mort de l'illustre maëstro.

Béranger, croustillant et très vernis, souriait finement, trop sûr d'une immense popularité qu'il pouvait croire immortelle.

Le *Christ consolateur,* terminé ou à peu près, était dressé à côté du *Christ tenté par Satan,* ce dernier à l'état d'ébauche et portant des corrections à la craie.

Dans un coin, se renfrognait l'image de l'abbé de Lamennais aux amères pensées.

Enfin on voyait, accrochée au mur, une redite du *Larmoyeur,* si pareille au tableau du Luxembourg, qu'il doit être difficile de les distinguer.

Nous ouvrons nos cartons.

Le maître en regarda les dessins, puis, afin d'indiquer les corrections qu'il veut y faire, voilà qu'il se lève et court en long et en large dans l'atelier, à la recherche d'un introuvable fusain.

Il va et vient des tables aux bahuts, soulevant et déplaçant les objets qui les encombrent et s'y entassent; et comme cette chasse aux quatre coins se prolonge indéfiniment, cela lui donne un air si comique que, le sentant lui-même, il se met à pousser un grand éclat de rire.

Nous le crûmes un moment aussi timide que nous.

Nous ne savions quelle attitude prendre entre une envie de rire aussi et la crainte d'une irrévérence.

Enfin, il trouva le fusain.

Il nous conseilla de dessiner avec soin des plâtres de Phidias.

Je lui portais, en même temps, une esquisse que je croyais terrible : un assassin voyait apparaître, dans des fulgurations sulfureuses, sa pâle victime en linceul, montrant du doigt sa blessure.

Le criminel reculait, naturellement, dans la pose classique de l'épouvante, les yeux et la bouche démesurément ouverts, les cheveux hérissés, le dos voûté, les jarrets ployés, et les bras et le cou tendus en avant.

La lune glissait sinistrement ses rayons bleus par une mansarde devant laquelle, dans la lividité du ciel, venait à point voleter une chauve-souris.

Scheffer ne fut nullement effrayé de cette mise en scène. Il me dit tranquillement : « Ne faites jamais l'esquisse d'une action dont vous n'avez pas vu l'équivalent dans la Nature. »

Fiez-vous alors aux romantiques qui versent dans l'idéal mystique !

Nous quittâmes le maître, pénétrés de recon-

naissance pour sa bonté qui nous permettait de venir tous les dimanches matin lui soumettre nos travaux; j'allai encore une ou deux fois chez lui, puis les événements m'éloignèrent de Paris.

Ary Scheffer me semble trop négligé en ce moment, bien qu'il soit loin d'être oublié.

Après avoir commencé par de petits sujets d'expression sentimentale représentant des scènes de tempêtes, avec des femmes et des enfants, les yeux au ciel, en prière sur la grève, ou des incendiés pleurant sur les ruines de leur masure, ou encore de pieuses douleurs, la Mort de Géricault, il se jeta dans la mêlée romantique après Delacroix, dont il semble s'être inspiré, moins passionné, plus correct, et y ajoutant une sorte de sauce rembranesque.

Ensuite il s'inquiète d'Ingres, calme sa couleur, purifie sa forme, transformant de tout point sa manière, sans atteindre l'idéal très élevé au service duquel il déploie pourtant de très sérieuses qualités.

C'est alors qu'apparaît son tableau de Saint Augustin et Sainte Monique. Le saint, malgré son expression inspirée, offre l'image d'un prêtre ordinaire, sans grand style; mais sa mère, très touchante, est bien ravie au ciel.

Son tableau de la *Tentation de Jésus* a moins de style que les beaux morceaux d'Ingres, et il

serait difficile d'en dire la raison, car il témoigne d'une plus large entente de la ligne et de l'effet. Peut-être est-ce parce qu'il est plus théâtral?

En résumé, Ary Scheffer reste une figure très distinguée, très estimable toujours, et parfois très attachante.

Conscience, élégance, modestie, tels sont les très honorables caractères qui nous le font encore aimer.

Il y a des vertus mal récompensées.

Moins modeste, il eût été plus grand.

Le trop de conscience coupe les ailes.

Nous avons gardé pour sa mémoire un sentiment de gratitude, et c'est avec joie que nous constatons que, même au Louvre, il garde ses qualités.

---

## ROBERT-FLEURY

Vers 1848, je ne passais jamais devant les étalages des marchands d'estampes sans regarder la belle lithographie de Mouilleron d'a-

près un tableau de Robert-Fleury, l'Auto-da-fé.

On la voyait alors exposée à mainte vitrine.

Il y a dans cette composition, au premier plan, une femme jeune encore qui, dans un mouvement d'horreur, se rejette de côté, tandis qu'un moine, son bourreau, ramassé sur lui-même, les jambes arc-boutées, la moitié de sa face cruelle cachée sous le capuchon, saisit les liens qui enserrent cette touchante victime effarée par la peur de mourir.

Auprès, des hérétiques se tordent au milieu des flammes. On croit entendre leurs horribles plaintes et les craquements du feu.

Je ne connaissais pas ce tableau, que j'ai vu plus tard à une exposition du boulevard des Italiens et qui m'a paru superbe; mais rien que sa lithographie et ma grande admiration pour le Colloque de Poissy, déjà alors au Luxembourg, suffisaient pour m'inspirer un vif désir de connaître le créateur de ces deux chefs-d'œuvre qui, je dois le dire, sont restés bien haut dans mon estime, quoique le courant de l'heure présente soit ailleurs.

Un artiste de la valeur de Robert-Fleury ne peut pas être oublié, mais il est momentanément négligé.

Le public, sollicité de tous côtés, n'a plus le temps de fouiller les œuvres profondes; il se

contente le plus souvent d'impressions frivoles dont l'éclat fragile amène tant d'éphémères célébrités. Il se donne aux idées qui courent la rue, aux préoccupations du moment, à ce qu'il appelle la Modernité, et n'a que faire de s'informer des solitaires enfermés dans l'étude obstinée comme le maître qui nous occupe.

Or un jour, vers 1851, je ne résistai plus au désir de le connaître, et, malgré ma timidité, j'osai saisir une occasion fortuite et je lui demandai la faveur de lui soumettre mes petits travaux.

Voici comme j'allai à lui :

M. Drolling, notre regretté patron, venait de mourir, laissant vacante la direction de son atelier d'élèves, rue de Sèvres, 11.

Je fis, avec quelques condisciples, une démarche auprès de Robert-Fleury pour le prier de reprendre cet atelier.

Le peintre de l'Auto-da-fé sembla d'abord disposé à accepter notre proposition; puis, ayant appris que les élèves n'étaient pas tous d'accord, que quelques-uns penchaient vers Hippolyte Flandrin, il refusa formellement.

Robert-Fleury, ce sauvage excellent, n'était pas, au premier aspect, tout à fait rassurant pour l'inconnu qui allait l'aborder.

Il avait le front haut, un peu fuyant, les arcades sourcilières saillantes, les yeux petits

enfoncés dans les orbites, les paupières ressortant de l'ombre, dessinées comme par un ferme trait de burin.

Sous les sourcils épais et noirs, ces yeux aux prunelles rousses, très fouilleurs, très pénétrants, pouvaient d'abord paraître durs; aussi était-on ravi lorsque, fidèles interprètes de son cœur droit et bon, ils s'attendrissaient d'un éclair bienveillant.

Le nez aquilin, aigu, tombait un peu vers la bouche très fine, les lèvres serrées, bouche d'ascète. Le menton large et proéminent, encadré d'un collier de barbe noire, qui ne tarda pas à blanchir, indiquait une grande fermeté de résolution, et ce menton volontaire tempérait ce que sa tête aurait eu de trop fanatique.

Il avait l'air de ces alchimistes qui recherchaient le secret de la vie, cachant leurs manipulations hérétiques dans des retraites flairées du Saint-Office.

De là peut-être sa haine de l'Inquisition, haine à laquelle il a parfois si énergiquement consacré son talent.

L'aversion qu'elle lui inspirait était encore fortifiée comme par un grief personnel et un sentiment de tendresse pour ses frères les suppliciés.

Car il se donnait tout entier à ce qu'il croyait la Vérité, et peut-être au XVI^e siècle, en le sup-

posant homme de science au lieu d'art, eût-il eu le sort de ces pauvres diables qui brûlent dans ses Auto-da-fé.

Ses tableaux témoignent d'une recherche ardente et austère.

Il s'enfermait à double tour pour travailler et, en plein Paris, il vivait en ermite, s'isolant dans sa famille. Car il était économe de son temps et n'ouvrait son atelier qu'à de rares privilégiés qui connaissaient le secret de sa porte. Ce secret, il ne l'eût peut-être pas dit aux puissants du jour, et il le livrait parfois à un jeune homme inconnu qui, même sans lui être recommandé ni présenté, venait lui demander des conseils.

Et c'est ainsi que je l'ai su : « Ne faites pas attention à ma sonnette ordinaire, m'avait-il dit, mais regardez au bas de la porte : dans le coin gauche, dissimulé entre le plancher et la plinthe, un petit anneau ; tirez-le, c'est ma sonnette à moi. »

Oui, cet homme déjà illustre, et qui n'en avait pas moins toutes les inquiétudes des acharnés chercheurs, m'avait, à moi inconnu, donné son secret avec une confiance bien touchante.

Je lui en ai conservé une très vive gratitude, mais je n'ai pas plus profité de ses leçons que de celles d'Ary Scheffer, ayant été forcé de quitter Paris pour des circonstances qui rendi-

rent longtemps ma présence nécessaire à Courrières, où je ne tardai pas à me fixer définitivement.

J'ai eu occasion depuis de voir souvent Robert-Fleury, soit au jury de peinture, qu'il a longtemps présidé, ou à l'Institut.

J'ai toujours remarqué en lui un grand enthousiasme en même temps qu'un grand fond de modestie ; il aimait la justice et se réjouissait du succès des autres.

Sa passion pour l'art ne l'empêchait pas d'être un homme de famille exemplaire, adorant sa femme et ses enfants.

Rien de plus touchant que sa joie paternelle, lors des premiers succès de son fils Tony.

Je le vois encore assister aux séances de l'Académie, vers ses dernières années, arrivant au bras de son domestique, plein d'égard pour tous et reconnaissant pour la moindre attention, ne sachant comment remercier.

Et qu'on ne croie pas que ce fût chez lui aménité banale. Personne ne se révoltait davantage contre un manque de respect, même involontaire. Oh ! il avait alors de saintes colères.

Je me souviens qu'à la fin d'un dîner qui avait réuni le jury de peinture chez Brébant, on me demanda de dire des vers. C'était en 1874. Je préparais *les Champs et la Mer* qui devaient paraître l'année suivante.

Je récitai *Fleur de sable* et *les Cigales*.

Robert-Fleury, qui aimait beaucoup la poésie, écouta de toute oreille et, plein de bienveillance, me fit son compliment.

Et comme il ajoutait : « On sent là un parfum de campagne, » un de nos confrères crut drôle de dire : « En fait de campagne, M. Robert-Fleury doit surtout aimer la place Saint-Sulpice. »

Il n'y avait là, évidemment, aucune intention blessante ; mais le maître s'en fâcha pour tout de bon, et nous eûmes de la peine à le calmer.

Il adorait sa femme. Mme Robert-Fleury, nature supérieure comme cœur et intelligence, avait été très belle.

Presque aveugle et nous reconnaissant à peine, il aimait à nous parler des lectures qu'elle lui faisait. Elle le précéda dans la tombe où il ne tarda pas à aller la rejoindre, à l'âge de quatre-vingt-treize ans.

Quel brave homme et quel brave talent !

Ses défauts vinrent surtout de son excès de conscience, de son désir acharné de bien faire, comme de son admiration pour les autres.

Son grand respect, son amour des anciens, le poussèrent à imiter la patine qui dore leurs œuvres, et ses peintures sont parfois trop jaunes.

Ce n'était pas un prestidigitateur ; il avait

horreur des tours d'adresse d'exécution. Il était tout à la recherche des qualités solides, des profondeurs de sentiment.

De là une sorte de timidité qui se remarque dans certaines parties alourdies, surtout dans les draperies, — défaut que, moins consciencieux, il eût évité. Il eut même des heures de grande habileté.

Mais ses qualités, il les pousse à fond. Et puis sous cette conscience excessive, sous cette timidité modeste, on sent bouillonner une fermentation occulte.

Au fond, il y a une grande vigueur.

Tous ne comprennent pas ces tempéraments vaillants mais humbles, tandis que trop souvent la jactance passe pour du génie.

Robert-Fleury est un concentré.

Voyez son *Colloque de Poissy,* au Luxembourg.

Avons-nous beaucoup de tableaux d'histoire d'une telle portée, d'une plus intense condensation de caractère? Il gagnera à être placé au Louvre, son vrai milieu, parmi les maîtres qui ont résisté au temps.

Regardez cette scène où il n'y a pas grand déploiement de gestes, pas grande adresse de touche, sauf dans certaines têtes qui sont des chefs-d'œuvre d'observation profonde et vraie; étudiez chaque personnage catholique ou pro-

testant, non seulement au point de vue de la forme extérieure, mais aussi à celui des centres passionnels qui fermentent au-dessous.

Les plus terribles sont les muets dans cette scène, grave avant tout, mais où l'on devine le fanatisme religieux chauffé à blanc.

Comme on sent, au courant qui s'en dégage et circule dans cette salle, que bientôt la Saint-Barthélemy allumera ses torches et aiguisera ses poignards !

Quelques têtes stoïques gardent une sérénité sublime au milieu des visages que crispe la haine, même sous le masque froid d'une hypocrite diplomatie.

Et à toutes ces passions mortelles, ouvertes ou contenues, n'est-ce pas un trait de grand artiste, d'avoir opposé l'atroce impassibilité de la Reine impénétrable, l'astucieuse cruauté de Charles IX et l'errante rêverie qui flotte sur le visage distrait de la jeune princesse immobile ?

Tel ce tableau qui ne fait pas grand bruit, et qui restera un des chefs-d'œuvre de l'école française.

Qui ne se souvient du Charles-Quint au couvent de Saint-Just, le dernier tableau que Robert-Fleury ait exposé et qui, exécuté dans une couleur toute différente, plus claire, plus fondue, plus riche, prouve par des recherches nouvelles que le maître n'avait pas vieilli ?

Je sais bien que toutes ses toiles n'ont pas cette valeur, que plusieurs dans son œuvre (de même que dans celui du Poussin) ont été alourdies par des scrupules plus louables qu'heureux; mais elles ont toujours le souci d'un sentiment élevé.

Les sujets qu'il traite, parfois trop littéraires sont toujours inspirés par de pieux sentiments, la pitié pour les victimes, l'enthousiasme pour les faits qui honorent l'humanité.

Ils exaltent l'héroïsme, ils représentent les luttes du génie contre l'ignorance et la superstition, la condescendance des grands pour le talent ou la vertu, dans les *Charles-Quint*, les *Michel-Ange*, les *Galilée*, les *Christophe Colomb* et dans d'autres tableaux qu'il serait trop long de décrire.

Il a pris parti pour la vertu contre la perversité, de la vérité contre l'erreur.

Il a peut-être été trop préoccupé de faire de la peinture un enseignement moral.

Quelque noble et vertueux que soit ce généreux but, il ne suffit pas toujours pour soutenir l'imagination.

Plusieurs de ses tableaux en souffrent.

Mais si l'intérêt du sujet est secondaire en peinture; si cet art peut jusqu'à un certain point s'en passer, je n'en blâme pas moins la haine d'une partie de notre école pour tout sujet.

Il y a beaucoup d'impuissance dans ce mépris.

Le sujet qui n'a pas pour but d'intéresser aux dépens des qualités esthétiques, sert au contraire le développement de l'art, en élevant l'âme du peintre.

Je dirai même qu'il n'y a pas d'art sans sujet, si par ce mot on entend un intérêt autre que celui de l'objet représenté.

Faire parler la Nature, c'est lui prêter un sujet.

C'est ce qu'a compris Robert-Fleury, et c'est une des qualités qui donnent à son art une si grave autorité.

---

## EUGÈNE DELACROIX

Nous étions à Douarnenez, en Bretagne, au moment de l'inauguration, au jardin du Luxembourg, du monument élevé à Eugène Delacroix, ce groupe vivant de Dalou.

Mon ami Robaut*, membre de la commission organisatrice de cette solennité, m'écrivit d'accord avec A. Vacquerie, qui la présidait, pour me prier d'y prendre la parole au nom des artistes.

C'eût été pour moi une magnifique occasion de rendre hommage au peintre illustre tant discuté, tant acclamé dès ses débuts et dont la gloire devait remplir le monde.

Après un moment d'hésitation, je m'excusai. Je trouvais l'entreprise trop difficile.

En effet, à moins de retomber dans les lieux communs des ordinaires apothéoses, qu'aurais-je pu dire devant le pieux monument?

La moindre réserve eût paru un outrage.

Il eût fallu refaire pour la millième fois la légende du génie persécuté, honni, sifflé, pour arriver à la grande réparation.

C'était fatalement ce qu'on devait attendre ce jour-là au Luxembourg.

Or, rien de plus faux ici.

Certes, un génie étrange et sauvage comme celui de Delacroix ne devait point avoir la pré-

* Alfred Robaut, qui a traduit si fidèlenent de son habile crayon lithographique une grande partie des dessins du maître qui nous occupe, est le gendre de Constant Dutilleux, d'Arras, qui fut l'un des plus intimes amis de Corot et d'Eugène Delacroix. Je conserve un affectueux souvenir de ce compatriote qui était un véritable artiste, très estimé de ces deux grands peintres.

tention de convertir, du premier coup, le public ignorant qu'il blessait dans ses admirations routinières.

Un succès facile aux médiocres l'eût même, je crois, humilié dans son ambition plus haute.

Il faut être un peu de la foule pour être tout d'abord compris par elle.

Cette foule, habituée à la froide correction des élèves de David et, en même temps, aux ébahissements du trompe-l'œil, devait se révolter contre toute tentative audacieusement vivante.

Je sais aussi qu'Eugène Delacroix eut à lutter contre des préventions plus éclairées qui longtemps le combattirent.

Cependant il est injuste de partir de là pour en faire un martyr.

Mais on a besoin de ces légendes pour justifier et encourager certaines œuvres folles et excentriques, par des appels à la postérité.

Hélas! nous n'avons qu'à jeter un regard dans nos musées pour voir ce que vaut cette prétendue infaillibilité de la justice de l'avenir. Des chefs-d'œuvre ayant sur leur cadre le mot mystérieux *inconnu*, dans la pénombre des coins oubliés, continuent depuis des siècles un injurieux exil, tandis que des banalités restent célèbres...

Quand je pense qu'il y a trente ans à peine,

on citait encore la *Communion de saint Jérôme*, du Dominicain, comme une des merveilles du monde ! Cette hérésie court encore la province.

Pourtant les grands talents inconnus sont impossibles aujourd'hui, plus facilement on trouverait de célèbres médiocrités.

Non ! Delacroix ne fut pas compris de tout le monde dès ses débuts, mais il ne tarda pas à être illustre.

Il eut ses enthousiastes, il fut acclamé.

Les plus brillants critiques l'exaltèrent à l'envi, répondant superbement à ceux qu'outrageait son dessin tourmenté et parfois féroce.

Des princes royaux recherchèrent son amitié.

Les commandes officielles vinrent au-devant de lui ; les murailles de nos édifices lui offrirent leurs plus beaux panneaux.

Il était « discuté ». Mais la discussion à cette hauteur, c'est la Gloire ; « méconnu », oui, comme Victor Hugo également discuté, mais dont le nom retentissait partout ; « insulté », mais tous les triomphateurs ont toujours eu leurs insulteurs.

Je ne crois pas d'ailleurs que Delacroix se soit posé en victime.

Cependant s'il est une chose extraordinaire, c'est qu'une pareille renommée ait attendu jusqu'à 1890 la consécration d'un monument public.

Nul plus que lui n'eut l'amour et la reconnaissance passionnée des artistes et des amateurs d'art, nul ne fut plus connu et, depuis, plus vanté, même dans le gros public qui finit toujours par acclamer d'autant plus qu'il comprend moins.

On voit que, quoique tardif, ce monument ne peut être considéré comme une réparation.

Mais est-ce à dire que tout cet amour, toute cette reconnaissance soient sans mélange?

Je crois qu'on peut avouer avec le plus profond respect qu'on doit aux grandes ombres, que toutes ses œuvres sont loin d'avoir trouvé la paix éternelle.

J'ai dit qu'il serait injuste de considérer Delacroix comme un persécuté, comme un martyr, je me suis trompé.

Il fut le martyr de son propre génie acharné et fiévreux.

Ce fut un tourmenté, un grand inquiet, un génie qu'on peut adorer; un génie d'exception cependant et dont la situation ne sera jamais absolument nette, même parmi les demi-dieux de l'art, sur cet Olympe où il s'est carrément et définitivement assis.

Je vois encore M. Ingres et Victor Hugo, que d'ailleurs il n'aimait pas, persister à le regarder de travers.

Étrange artiste, en effet!

Il débute par de superbes morceaux de peinture : les torses des damnés dans *Dante et Virgile,* celui de la jeune fille dans le *Massacre de Chio,* l'étonnant cadavre de femme du même tableau, par des animaux d'une singulière largeur et fermeté de touche.

On put le croire appelé à cette maëstria triomphante dont Rubens donne l'heureuse expression.

Puis, je ne sais quel tourment s'empare de son âme; son œil s'effare et s'hallucine; son impression si magistrale se complique de névrose, et il pousse le lyrisme de la couleur jusqu'au délire et la fièvre du mouvement jusqu'à l'agitation et même la dislocation.

Ses personnages se tordent, se crispent, on croit les entendre crier et hurler.

Parmi ces types sauvages aux élans furieusement passionnés on chercherait en vain la beauté de la forme.

Je sais que ses qualités étant de premier ordre, il serait injuste d'exiger du maître cette beauté dont la réalisation, cependant, restera toujours le but suprême de l'art.

Le drame est le triomphe de Delacroix.

Sa gloire est grandiosement funèbre.

L'art de certains maîtres s'épanouit en fêtes, le sien aime à se démener dans la fureur du sabbat.

Tout y palpite, tremble et fuit.

Une chose lui est absolument interdite, le repos, la sérénité tranquille.

Aussi ne lui demandez pas un portrait.

Il ne voit plus que la nature convulsée.

Il est le peintre de la violence.

Il se dégage de certains de ses tableaux comme une odeur de charnier.

Les muscles balafrés de hachures violacées et rouges, croisés de gris plombés, ont l'air macérés par la flagellation.

Les mains contractées, aux doigts hérissés, aux ongles carrés, s'incrustent dans ce qu'elles touchent.

Les nez s'aplatissent, laissant saillir les lèvres charnues et les mâchoires féroces; les yeux ont de noires prunelles fulgurantes; l'ensemble du type réalise une sorte d'idéal cruel, extrêmement tragique.

Et tandis que de sauvages accents enfièvrent les têtes; les membres ont, malgré des mouvements excessifs, souvent des attaches indécises.

Delacroix aime à opposer aux fureurs rouges les blêmes démences.

Il donne parfois aux hommes des allures félines, des regards phosphorescents de fauves.

D'ailleurs il met en furie de superbes animaux, panthères, tigres, lions, quoique ici il

ait un maître, le grand Barye, le seul qui, tout en restant beau comme Phidias, ait vraiment su river un fauve à sa proie.

Mais, dans le drame humain, Delacroix est incomparable, et personne ne l'égale pour le rendu des passions surexcitées, des scènes de carnage et de folie furieuse.

Voyez le merveilleux drame de l'*Assassinat de l'Évêque de Liège,* son chef-d'œuvre selon moi.

Il triomphe absolument en ce genre.

Personne ne s'entend comme lui à dramatiser un fond d'intérieur ou de paysage.

C'est surtout par là qu'il se distingue des vieux maîtres auxquels il doit plusieurs éléments de son talent.

Car s'il torture souvent son génie, il s'inquiète de celui des autres. Rubens le préoccupe surtout.

L'*Entrée des Croisés à Constantinople* serait un admirable chef-d'œuvre, si malheureusement il n'avait de sérieuses tares : composition grandiose, héroïque allure, sentiment dramatique, grande harmonie sourde, paysage splendide ; mais, hélas ! exécution déchiquetée, dessin énervé donnant la mesure des tourments de ce fiévreux lutteur qui semblait conspirer contre soi-même.

La vision de son génie a été superbe ici ; que ne s'y est-il livré simplement, croyant lui-même

à ce génie, respectant les traits expressifs tombés de son pinceau inspiré; mais non! il faut qu'il discute avec lui-même, qu'il reprenne ces premiers accents si heureux; il faut qu'il s'y appesantisse, les amollissant, les délabrant, pour les refaire après alourdis, maladifs, car on devient malade à ces luttes d'une conscience enfiévrée.

Quel est l'heureux possesseur de la grande esquisse de ce tableau que nous avons tant admirée à l'exposition générale des œuvres du maître à l'École des Beaux-Arts? Qui a ce trésor, cette incomparable merveille?...

Delacroix souffrait de ne pas sentir en lui la force calme et la beauté sereine. Ce qui le prouve c'est qu'il n'aimait pas chez les autres la terrible fougue qui l'agitait lui-même.

Son adoration était surtout pour les génies calmes et beaux.

Il eut pourtant à un très haut degré le sentiment de l'ampleur décorative et il a aussi, dans certains sujets religieux, exprimé les angoisses suprêmes, les nobles désolations et les éblouissements miraculeux.

Il a eu ses heures de virtuosité éclatante, et cela justifie bien sa gloire, si haute qu'elle soit.

Mais où j'ai peine à le suivre, c'est dans ces intérieurs où il a voulu, sous des demi-teintes lascives, rendre le charme voluptueux du corps féminin.

Il y a là des engorgements lourds, des carnations violâtres et pléthoriques, des jaunes visqueux que je voudrais n'avoir jamais vus.

Certes il a eu, dans tous les genres, de magistrales visions, cependant c'est en vain qu'il s'obstine à vouloir rendre la grâce de la femme et la céleste beauté des Dieux.

Dans le *plafond d'Apollon,* c'est parmi les monstres, au bas de la composition, qu'éclate surtout son talent.

Mais ces défauts ne le rabaissent pas, je le sais et je m'incline devant sa géniale souveraineté. Personne ne l'a plus applaudi, depuis le jour lointain, hélas! où j'ai surmonté mes scrupules de consciencieux petit élève de l'Académie de Gand, scandalisé d'abord par les licences du fougueux coloriste. Et je dois ajouter que s'il y avait scandale, il y avait aussi en moi cette sorte d'horreur captivante qui n'est pas éloignée de l'amour.

Delacroix a été notre drapeau. Il a personnifié tout un monde d'aspirations hardies qui étaient dans l'air, bien qu'il n'ait pas eu, je l'ai dit ailleurs, d'enseignement direct sur notre génération.

Je n'oublierai jamais cette exposition du boulevard des Italiens, en 1859, où nous pûmes contempler à notre aise une vingtaine de toiles émouvantes, signées de ce nom déjà sacré pour nous.

Mon impression fut telle que je résolus d'écrire au maître le témoignage enthousiaste de mon admiration.

Mais je cherchai en vain à fixer les idées qui se pressaient dans mon cerveau et voulaient sortir toutes à la fois. Je ne parvins à rien ordonner dans cet impétueux pêle-mêle.

Je pris alors une autre résolution.

Je courus rue Furstenberg et, de plus en plus ému, je gravis l'escalier du maître.

Mais lorsque je mis la main sur le cordon de la sonnette, je fus pris d'une immense confusion. Je restai un instant la tête basse et je descendis lentement les marches sacrées et redoutables.

Quelque temps après, ayant appris que, au salon de cette année, Eugène Delacroix avait proposé mes tableaux (les *Glaneuses* et le *Calvaire)* pour la médaille d'honneur; je retournai chez lui avec plus d'assurance, cette fois, et, plein de reconnaissance, j'osai sonner.

Mais je fus reçu par une vieille femme, sorte de cerbère préposé à protéger le maître contre les importuns, et qui me referma si vigoureusement la porte au nez, que je me sentis encore découragé. J'ai un grand regret de n'avoir pas été plus hardi.

Je vois encore Eugène Delacroix passer par les rues, le menton perdu dans un ample cache-nez bleu.

Qu'elle était expressive, cette tête ravagée, aux longs cheveux noirs, aux yeux sombres, pleins d'éclairs, se perdant sous les coins bridés des paupières tombantes ; aux sourcils touffus en broussailles, au nez taillé à facettes, aux narines mobiles, à la bouche serrée dont les coins s'abaissaient sous l'ombre d'une moustache courte, la lèvre inférieure avançant avec sa touffe de poils, vraie tête de lion malade.

Tout en lui semblait frémir nerveusement avec je ne sais quoi de glacé et de hautain.

Il vous tenait sous un charme singulièrement dominateur et on se demandait, comme devant sa peinture, si ce charme était fait de laideur sublime ou de beauté sauvage.

Avec tout cela on le disait homme du monde, d'une absolue correction, et, chose étrange ! il écrivait dans un style mesuré des pensées classiques.

Tel je revois, toujours blême et souffrant, ce grand inquiet des outrances de la vie et des fermentations morbides, ce génie tourmenté que l'on a comparé à Prométhée dérobant le feu du ciel, à Prométhée dévoré du vautour et dont le nom lui-même rappelle un divin supplice.

---

# LE JURY DE PEINTURE

## EN 1866

---

Je n'étais pas précisément un jeune homme lorsqu'en 1866 je fis, pour la première fois, partie du jury de peinture.

J'avais trente-neuf ans.

Cette journée du 31 mars où le vote eut lieu, semble bien loin de nous, tant les temps sont changés. J'étais à Courrières, et, comme on ne faisait pas encore imprimer de listes, j'ignorais que je fusse candidat.

Nous étions dix-huit membres nommés par les peintres et que le catalogue donne dans l'ordre suivant :

Gérôme 181 voix (il y avait 198 votants), Cabanel 176, Pils 174, Bida 155, Meissonier 142, Gleyre 140, Français 136, Fromentin 131, Corot 128, Robert-Fleury 125, J. Breton 124,

Hebert 120, Dauzats 116, Brion 106, Daubigny 105, Barrias 96, Dubufe 79 et Baudry 62.

Six étaient nommés par le gouvernement : Th. Gautier, Maurice Cottier, L. Lacaze, M. Maison, Raiset, Paul de Saint-Victor.

Sur ces vingt-quatre artistes, écrivains ou amateurs, dix-neuf sont morts.

Il y avait quatre supplémentaires : Isabey 58, de Lajolais 55, Th. Rousseau 49. Mon ami Lajolais reste seul vivant, toujours jeune de cœur malgré ses cheveux blancs.

A quelle faveur spéciale devons-nous d'avoir survécu ? Car la mort n'a pas cueilli que les plus vieux ; Baudry était le plus jeune d'entre nous. Brion, Fromentin ne le suivaient pas de loin. La camarde a aussi pris les plus gais : Alfred Arago, Maurice Cottier.

Où sont allés tous ces chers fantômes qui étaient si réels, si vivants, si pleins de bonne humeur, pendant le repos de nos travaux, réunis autour de l'énorme poêle de fonte grossière, tandis que les giboulées battaient les vitres de l'immense voûte du Palais ?

Nous avions nommé président Robert-Fleury dont j'ai parlé plus haut, et Théophile Gautier vice-président.

Le grand, le bon Th. Gautier offrait un exemple de la vanité de la gloire au point de vue du bonheur.

Il avait l'air complètement revenu de ses illusions. L'ancien combattant du romantisme, qui avait héroïquement rompu tant de lances dans les plus enthousiastes tournois littéraires, qui avait lui-même ciselé de vrais chefs-d'œuvre, le poète rare, l'ouvrier parfait, semblait morne et désabusé.

Ne croyez pas que son cœur, pour cela, fût fermé aux vrais sentiments. Il était resté affectueux, tendre pour ses amis, pour Gérôme, Hébert et Baudry surtout. Je le trouvai aussi tout d'abord très aimable.

Le second jour il me fit le grand honneur de me tutoyer. Il faut dire que depuis longtemps nous nous connaissions par nos œuvres et que j'avais eu l'occasion de lui faire visite à la suite de ses bienveillants articles du Salon.

Tendre père de famille, il parlait volontiers de son fils et il adorait ses filles, superbes créatures aussi belles qu'intelligentes, dont tout le monde sait les noms et dont l'une surtout a continué la gloire paternelle.

Gautier avait alors cinquante-cinq ans.

Sa belle tête assyrienne s'épaississait un peu : il prenait de l'embonpoint, et, dans sa nonchalance aristocratique d'allure, il ressemblait à un pacha. C'est ce qui m'a fait lui demander s'il s'était peint lui-même dans le personnage de *la Croix de Berny,* déguisé en turc au milieu d'un

harem improvisé. Il sourit d'une façon affirmative.

Il parlait peu.

Il laissait, de temps en temps, d'une voix douce et peu vibrante, tomber négligemment, à travers sa belle barbe noire, à peine grisonnante, des mots qui valaient de l'or.

Hélas! ces mots, répandus dans ses livres, ne l'avaient pas enrichi.

Il m'a dit que les *Émaux et Camées,* ce recueil d'art pur, lui avait rapporté deux cents francs.

Une sorte d'indifférence olympienne l'enveloppait comme un nuage.

Il ne s'animait plus que pour l'art, sa dernière et désormais unique passion.

Oh! ses conversations particulières pleines du plus délicat esprit, lorsque Fromentin, Baudry, Gérôme et moi, nous le tenions dans un coin tranquille ou lorsque, bras dessus, bras dessous, nous flânions au retour des séances!

Il aimait les boutades paradoxales, tantôt résumant d'une façon plaisante ou étincelante le fond de sa pensée, et parfois purement fantaisistes comme celle-ci bien connue : « La musique est le plus désagréable et le plus cher de tous les bruits. »

Rien de plus intéressant que de l'entendre parler de V. Hugo, de Sainte-Beuve, de G. Sand et d'autres personnages illustres. Dans sa con-

fiance en notre discrétion, il soulevait d'intimes voiles sur les faiblesses humaines auxquelles n'échappent pas les plus grands.

Ce serait manquer à sa mémoire que d'en raconter un seul exemple, bien que la langue m'en démange.

Il s'était présenté sans succès à l'Académie : je lui dis un jour : « Mais l'Académie ne peut pas vous grandir. » Il me répondit paisiblement : « Peut-être ; et puis, si j'étais académicien, l'empereur me nommerait sénateur, ce qui ne me ferait pas de mal... et j'aimerais finir proprement dans un fauteuil ! »

Comme il était myope, il regardait les tableaux le nez dessus. Je lui fis observer qu'il ne pouvait rien voir ainsi. Il me répondit : « Mais c'est absolument la même chose pour mes yeux que pour les tiens, lorsque tu regardes la peinture à trois pas.

— Et comment jugez-vous de l'ensemble ?

— Je réunis les morceaux et je le vois en imagination.

— Alors, repris-je, c'est vous qui faites le tableau et c'est ce qui vous rend si indulgent pour nous. »

Il était indulgent aussi pour les poètes sincères et la myopie n'y était pour rien.

Il voulut bien encourager mes premiers vers.

Un jour je lui montrai mon petit poème *le Soir,* et pour être sûr de son sentiment que la bienveillance aurait pu rendre trop favorable, je lui dis : « Voici des vers qu'un ami de mon pays m'envoie et qu'il a composés sur le tableau de mon frère Émile. »

Il les lut attentivement et, en me les rendant, il me dit de sa voix négligente : « Ils vont bien les poètes de l'Artois ; ce ne sont pas des vers de province. »

Très flatté, je lui avouai que j'en étais l'auteur.

Il me signala alors une mauvaise rime qu'il corrigea lui-même et me conseilla une strophe de transition entre l'avant-dernière et la dernière. Qu'on me pardonne ce détail personnel qui montre que cet homme illustre s'intéressait aux débutants.

Je revis Gautier après la guerre, en son intérieur de Neuilly.

Je le trouvai bien malade.

Il avait conscience de sa fin prochaine. Il me sembla résigné, lui qui, dans ses poèmes, avait si effroyablement peint les horreurs de la mort.

Il me parla des maux de la Patrie.

Son cœur saignait.

Il en mourait !

Je cherchai à le rassurer. Il me montra d'un regard ses jambes infiltrées. Je lui citai des gué-

risons... Il fit de la tête un petit geste négatif, très doucement, puis il me dit de sa voix plus négligente que jamais : « Oh ! je sais bien que je ne mourrai pas ce soir ! »

Alors il parla poésie.

Et ce moribond (ô suprême bienveillance ! touchante à en pleurer !) me demanda de lui communiquer mes derniers vers.

Oh ! je n'avais pas le cœur à cela !

Le grand poète insista : « Montre-les-moi, cela me distraira. »

Il fallut obéir. Je cherchai dans ma mémoire...

Alors il me dit : « Non ! ne récite pas ! cela me gênerait ; voici du papier et une plume, écris... » Il ajouta : « Je n'ai jamais pu dire mes vers, une pudeur insurmontable m'en a toujours empêché. » Bien touchante modestie chez un homme de si grand talent ! Pauvre Gautier ! Peu de temps après il avait cessé de vivre.

Notre secrétaire au jury était Fromentin. Vrai charmeur, vibrant comme un ressort, fauve du désert affiné par une éducation de la plus délicate correction, exigu de taille, bien proportionné, les attaches fines comme celles de ses chevaux arabes, des yeux de velours sombre d'une incomparable séduction, n'ayant rien d'une beauté régulière cependant ; à la fois

simple et compliqué, tel cet artiste rare qui, de la plume et du pinceau, peignit des chasses mouvementées, des fantasias en délire, lui dont le rêve le plus cher était l'immobilité dans le bleu : « le ciel sans nuage sur la terre sans ombre ! »

Quelle finesse d'esprit, quelle aristocratique générosité de sentiments ! Quel enthousiasme ! Il restait sincèrement modeste tout en gardant le sentiment de sa valeur, inquiet, rarement content de ses tableaux, et, lorsqu'il en était satisfait, ne craignant pas de le reconnaître bien haut.

Il m'a dit : « J'ai souvent beaucoup d'incertitude à propos de ma peinture ; mais je juge sûrement ce que j'écris. »

J'ai parlé ailleurs de mon admiration pour ses livres et ses tableaux, qui font honneur à beaucoup de bibliothèques et de galeries.

Je lui demandai : « Faites-vous des vers ? » Il me répondit : « J'en ai détruit plus de six mille. » Il n'en a jamais publié aucun. Dieu seul sait les belles choses qu'il a pu brûler !

Personne, au jury, ne souffrait plus que lui de cette masse de médiocrités que nous devions examiner et juger. Il en avait le malaise même physique. Il horripilait, il secouait la tête, se frappait le front, talonnait le plancher en poussant des : *Ah ! ah !...* Car il avait une grande

vivacité d'allures et ses mouvements eussent paru brusques s'ils n'avaient été d'une subtilité si légère.

Il disait : « Nous sommes forcés d'entrer dans la peau de tout le monde pour être justes ; c'est affreux ! Nous ne nous figurons pas combien ça fait descendre notre niveau ! Il nous faudra six semaines pour rentrer dans notre peau ! »

Ces scrupules d'impartialité le poussaient parfois à des indulgences incompréhensibles chez un homme d'un si grand tact artistique. Un jour, je le vis admirer un tableau d'une habileté vulgaire et je lui criais : « Comment, vous aimez cela, vous ! Fromentin ! » et il soutenait, il expliquait les motifs de son approbation.

Pendant le salon, nous nous retrouvâmes devant cette toile et il me regarda en souriant et me dit : « Ah ! comme vous aviez raison ! »

Fromentin n'était pas seulement un artiste et un esprit des plus charmants, c'était aussi un grand cœur, très attaché à ses amis, très fidèle, plein de serviabilité et à qui on pouvait conter ses chagrins, ce qui est rare.

Je n'ai pas eu l'occasion de le fréquenter beaucoup, mais c'est un des hommes que j'ai aimés.

Il avait des nerfs, parfois des colères, mais il était tout de justice et de compassion. Deman-

dez à son ami intime qui est aussi le mien, à ce cher Busson, combien il le regrette.

Il y avait encore parmi nous l'auteur des *Illusions perdues*, ce tableau tant copié au Louvre comme autrefois au Luxembourg, Gleyre, le maître d'Hamon et des autres néo-grecs. Il comptait cinquante-huit ans d'âge : homme bienveillant, un peu négligé dans sa mise, ne prenant qu'une faible part aux conversations. Il aimait à s'égarer silencieusement dans ses rêves philosophiques. Nous n'eûmes aucun rapport intime.

Je me liai davantage avec Bida, qui me plut beaucoup. Ses manières cordiales et correctes en même temps, très franches, un peu austères. en faisaient un confrère des plus sympathiques et inspiraient le respect. Il avait le front large, un peu fuyant, sous une chevelure épaisse, légèrement crépue. Ses yeux, clairs et brillants, laissaient entrevoir une âme excellente. Tout le monde connaît les beaux dessins de cet artiste amoureux de la forme et sincère.

Voici Daubigny, un Parisien à l'air rustique, nature très expansive, s'exprimant surtout par des exclamations, car il était peu propre aux périodes et aux raffinements du langage. Il était peu lettré et ne pouvait, par insuffisance des mots, rendre les sentiments vifs et généreux de son esprit très vivant. J'ai parlé ailleurs de

son art tendrement énergique et ingénu. Je n'ai pas besoin de dire combien il nous était sympathique. Il avait lui-même, en sa personne, le charme de sa savoureuse peinture.

Français, lui, nous charmait par la grande abondance pittoresque de son langage imagé et naturel qu'il n'a pas perdu en vieillissant. Il a le don de faire voir les choses et les actions dont il parle.

Personne mieux que lui ne conte les anecdotes, et il en sait beaucoup sur les peintres qui, avec lui, ont fait la révolution du paysage français. Parlez-lui de Corot, de Rousseau, de Millet, de Troyon, et il ne tarira pas de verve et d'abondance dans ses récits.

Il a connu ces peintres avant leur célébrité et même à leurs débuts.

Il avait vu Th. Rousseau absorbé pendant de longues heures dans les fourrés de Fontainebleau, à piocher et repiocher une toile, la repeignant cent fois, si fervent, si attentif, abrité sous un chapeau de paille et un petit manteau roux en forme de cloche; si immobile que, par derrière, on « l'eût pris pour une ruche ».

Th. Rousseau n'assistait pas à nos séances, ayant été, on l'a vu, nommé dans les supplémentaires; car, quoique depuis longtemps célèbre, son nom était loin d'atteindre cette immense popularité qu'il possède aujourd'hui.

Français nous racontait les temps difficiles où Rousseau travaillait sous les combles, dans une chambre de trois mètres de largeur, et d'où vint le tirer le généreux Jules Dupré pour l'installer dans un atelier loué à cette intention. Touchante fraternité!

Ce doit être là que Troyon lui fit visite au moment où il venait de terminer le fameux *Givre*. « Mon petit Théodore, tu as fait là un superbe chef-d'œuvre! lui cria-t-il. — Eh bien! reprit le paysagiste, si tu peux me trouver un amateur, je le lâche pour huit cents francs. — Tu plaisantes! reprit Troyon. — C'est que, vois-tu, j'en ai besoin, » ajouta Rousseau.

Troyon (il n'était pas riche alors) ne dit plus rien et partit.

Une heure après entrait un commissionnaire apportant une lettre. Elle contenait huit cents francs avec ce mot : « Accepte-les; tu me les rendras lorsque tu le pourras. » Signature : « Troyon. »

Le peintre dit à l'homme d'aller lui chercher une voiture. Ils y placent le *Givre*, et « En route pour l'atelier de Troyon! »

Ce dernier refuse absolument cet incomparable paysage. Il n'est pas assez riche pour se payer un pareil chef-d'œuvre... Rousseau n'écoute rien. Il se sauve en laissant le tableau.

Français nous parlait aussi des jurys anté-

rieurs dont il avait fait partie; des grandes disputes devant les Courbet.

Un jour qu'il s'agissait de faire descendre l'*Enterrement à Ornans,* placé un peu haut, il racontait comment Eug. Delacroix avait longuement plaidé la cause du peintre réaliste. Il ne niait pas la grossièreté de l'œuvre, mais il la trouvait expressive au point de vue humain; c'était d'ailleurs une tentative à ne pas décourager, qu'il fallait mettre bien à la portée du public, afin qu'il pût clairement la juger. Il fut superbe lorsqu'il parla « de la liberté de l'Art, du respect des tendances diverses, même brutales ». Tous écoutaient, gagnés par son éloquence.

On apporta l'urne.

Chacun vote.

O surprise! Il n'y avait que des boules noires!...

Le maître romantique, s'étant exagéré l'effet de son discours et ne voulant pas que Courbet eût l'unanimité, avait lui-même voté contre.

Pendant la discussion qui avait précédé ce discours et ce vote, Horace Vernet s'était furieusement élevé contre cette peinture, selon lui, scandaleusement grotesque; et il s'animait, et il s'écriait : « Est-ce un ciel cette plaque noire! Moi, lorsque je peins un ciel, j'ouvre ma fenêtre! »

Alors le bonhomme Th. Rousseau, qui faisait partie de ce jury, se tourna vers Français et lui dit à l'oreille, faisant comme d'habitude siffler sa salive : « Moi, lorsque je peins un ciel, j'ouvre mon intelligence ! »

Decamps, lui, avait dit : « Courbet est un malin ; il fait de la peinture grossière, au fond, mais il met le fin par-dessus ! »

J'arrivais souvent à nos séances avec Brion, que j'allais prendre chez lui, car nous étions voisins. J'ai eu occasion de parler de cet excellent ami dans *la Vie d'un Artiste*. Le long article que dans cet ouvrage je consacre à Baudry, me dispense aussi d'en rien dire ici.

Puis venait Pils et son chien, liés ensemble d'une telle affection mutuelle, que je ne puis les séparer dans mon souvenir.

Pils, dont tout le monde connaît les grandes batailles à Versailles, était un homme charmant, se jugeant avec modestie, brave ami, l'air militaire, fils d'un militaire qui avait, en amateur, fait des tableaux d'assez grande dimension.

Il était très fier du talent paternel dont il gardait pieusement une grande bataille dans son atelier. Il me l'a un jour montrée et, m'indiquant une des parties principales, il me dit : « Regardez bien ce morceau, je ne le ferais pas ! »

Il exagérait évidemment, quoiqu'il y eût là véritablement des qualités natives, incultes mais ne manquant pas d'une certaine vigueur.

Il arrivait toujours souffrant, menacé depuis longtemps de cette phtisie dont quelques années plus tard il devait mourir, dans une petite chambre que j'ai connue à Douarnenez en Bretagne. La personne qui l'a soigné m'a dit combien il avait été héroïque devant la mort, calme, résigné, ne poussant pas une plainte.

Quant à son chien, c'était un terrier de moyenne grandeur, d'un beau poil couleur de fer rouillé.

On trouvera étonnant qu'un chien siégeât parmi nous au jury; c'était exceptionnellement à cause de son grand attachement pour son maître, dont il ne pouvait se séparer.

Nous lui faisions tous un accueil amical auquel il répondait par une distraite politesse de la queue, réservant ses chaudes caresses à Pils seul.

Il nous suivait donc, gambadant et cherchant les souris, lorsque nous faisions le tour des salles où s'étalaient les grands tableaux.

Plusieurs de ces salles avaient alors de grands vides carrés ouverts dans le plancher pour éclairer les dessous.

Ces vides, entourés d'une balustrade en fer, étaient, au moment du Salon, dissimulés par

des bandes de toile tendues et cousues ensemble.

A une de nos tournées, le chien de Pils, qui sans doute poursuivait une souris, sauta à travers la balustrade sur cette toile qui céda sous son poids.

Il voulut en vain s'en dépêtrer, une fente se fit entre deux bandes d'étoffe insuffisamment cousues, et le malheureux chien tomba et alla s'aplatir sur le sol du rez-de-chaussée.

Nous poussâmes un cri.

Pils, très pâle, s'empressa vers les escaliers pour descendre au secours de son ami.

Nous regardions avec une grande émotion le pauvre animal à travers le voile que nous écartions. Il ne pouvait plus bouger que sa tête camuse qu'il levait vers nous, cherchant son maître.

Nous vîmes celui-ci arriver haletant vers son fidèle compagnon, qui put encore remuer une dernière fois sa queue reconnaissante.

Un gardien était allé chercher une voiture. Pils prit son chien entre ses bras avec des précautions maternelles, et se fit conduire chez un vétérinaire.

Une heure après il revint, très attristé ; il n'avait pas eu besoin du vétérinaire, l'infortuné ratier était mort en chemin, les yeux attachés à ceux de son maître.

Je me souviens que Théophile Gautier nous dit : « C'est très touchant, j'en ferai quelque chose. »

Il ne l'a point fait et nous y perdons une bien belle page.

Un mot de Pils, que je dirai tout à l'heure, me remet en mémoire un autre membre de notre jury, celui que nous appelions familièrement le père Lacaze.

Grand amateur de peinture, il avait son hôtel rue du Cherche-Midi littéralement plein de tableaux ; corridors, cabinets, chambres, alcôves et plafonds en étaient couverts. Ces peintures sont maintenant au Louvre, où tout le monde les connaît.

Mais alors, c'était une fête rare que d'aller les voir chez leur aimable propriétaire.

Il était si heureux de vous les montrer, les expliquant, les commentant, joyeux des exclamations qu'on poussait à la vue des chefs-d'œuvre comme ses Rembrandt, ses Watteau et son pied-bot de Ribeira !

« Allez-y ! allez-y ! disait-il, ne craignez rien ! vous pouvez jurer ! »

Il avait pourtant une tête de curé de campagne, cet homme que les jurons effrayaient si peu.

On peut s'en assurer au portrait peint par lui-même, religieusement exposé au Louvre, et qui date d'un temps où il était jeune encore.

Son type, depuis, s'était encore accentué dans le sens sacerdotal.

Plein d'une douce philosophie, M. Lacaze était le meilleur homme de la terre, toujours affectueux, un peu trop pour tout le monde, peut-être, très fin d'ailleurs sous des dehors naïfs, sous ce haut chapeau un peu râpé; avec ses grands cols de chemise lui sciant les oreilles. et entre lesquels sa tête toute ronde semblait être dans un plat; avec son ample et longue redingote qui lui battait les talons et s'arrondissait sur l'ampleur du ventre.

Son indulgence était sans bornes. Il avait toujours le bras levé pour recevoir les tableaux.

Ses larges poches bouffaient, bourrées de recommandations qui lui arrivaient de tous les points de Paris.

Dieu sait quelles croûtes y trouvaient un bienveillant abri!

Pils disait de ces poches : « C'est l'hôpital des chiens galeux. »

Nous avons conservé un affectueux souvenir de cet homme de bien qui, malgré sa mise et sa tournure de gobe-mouches, avait beaucoup de science et d'esprit.

Un autre amateur longtemps siégea avec nous au jury, Maurice Cottier.

Il possédait aussi une très belle galerie rue de la Beaume, dont il aimait à faire les honneurs.

On y voyait la fameuse *Bataille des Cimbres* de Decamps, des Corot, des Hébert, des Rousseau, des Jules Dupré, des Meissonier. Ce dernier avait peint les petites figures du charmant tableau de Français qui se trouvait là ; une vue du *Parc de Saint-Cloud.*

Maurice Cottier, d'une intarissable gaieté, avait le talent des imitations. Il était un des boute-en-train de nos déjeuners et de nos repos.

Mais l'homme le plus joyeux de nous tous, celui dont la verve comique allait jusqu'au lyrisme, c'était Alfred Arago. Son entrain ne tarissait pas, malgré tous ses malaises physiques, qu'il exagérait sans doute, se croyant toujours menacé de quelque grave maladie. On peut dire qu'il avait l'hypocondrie gaillarde.

Le grand François Arago avait dû créer Alfred dans un moment de bien belle humeur, car, par un singulier cas d'atavisme, il lui avait passé une grande partie de son intelligence, mais tournée en merveilleuse faculté pour toutes les plaisanteries gauloises. L'art qu'il y dépensait aurait fait la fortune de dix comiques des premières scènes de Paris.

Tandis que son illustre père cherchait des étoiles, il se répandait, lui, en prodigieux jeux d'esprit.

On remarquait la même transformation dans la ressemblance physique.

François avait une noble et majestueuse tête, très forte d'accents.

Les traits du père se retrouvaient chez le fils ; il avait gardé une certaine noblesse de type qui l'empêchait de tomber jamais dans la trivialité commune, si risquées que fussent ses plaisanteries. Avec son teint cramoisi que relevaient encore ses cheveux blancs, il avait l'air d'un cardinal bon vivant dont la pourpre aurait déteint sur le visage.

Ses charges gardaient une certaine correction ; il restait toujours l'homme du monde parfait.

Sa physionomie rayonnait comme un soleil bon enfant et je n'ai jamais connu de plus contagieuse cordialité.

Tous ceux qui l'approchaient l'aimaient, ne lui reprochant pas de parodier un nom glorieux.

Que sont devenues les alertes gaudrioles rimées avec tant d'esprit, dans un style un peu négligé mais trouvé, se terminant par des mots charmants et inattendus ? Il en avait rempli plusieurs cahiers et il aimait à les réciter à ses amis (ce dont il abusait un peu), rabelaisiennes productions au jour le jour, qui ont fait tant rire ses intimes Augier, Gérôme, Boulanger, Got, Charles Garnier et, de loin en loin, votre serviteur.

Son grand nom l'empêcha de les publier.

Rien de plus drôle que l'à-propos et la rapidité avec lesquels il jetait ses calembours.

Si l'un de nous risquait un de ces tours d'esprit souvent ridicules, il y ripostait aussitôt par un meilleur.

Un jour que passait devant nos yeux un portrait dont le nez était très grand et bossu, l'un des nôtres, je ne sais plus qui, hasarda timidement : « Voici un peintre qui *fait nez long* et *bossué*. » Soudain Arago : « Celui-là je ne puis te *l'accorderr,* tu *l'as mené*. »

Le peintre Saint-François envoyait un dessin manquant d'aplomb ; Alfred le regarde et dit : « ce Saint-François manque d'assise ! »

Puis à propos d'une nature morte de Capoul représentant un gâteau de Chambéry : « Tiens ! ce ténor a fait un *gâteau de sa voix !* »

Une *pomme* passe, on la refuse ; Cabanel s'écrie : « Mais elle n'est pas mal cette pomme ! » et Arago : « Ah ! Cabanel, tu es *trop homme de goût* pour soutenir celle-là. »

Puis c'est un chat qu'on refuse également, alors lui : « Mais puisque l'exposition doit aller jusqu'à la *mi-août*. » En effet, cette année l'exposition devait être prolongée jusqu'au 15 août.

Il chassait un jour dans une grande propriété attenante à un château. Et comme il se montrait très paresseux, s'asseyant au pied des arbres, le châtelain cria plaisamment à un de ses piqueurs : « Allez chercher un fauteuil à la Vol-

taire pour M. Arago. — Avec un fusil *à rouet!* » ajouta ce dernier.

Ce que je ne puis montrer, c'est l'expression de cette face rouge et rayonnante qui mettait en valeur les mille petites anecdotes dont certaines venaient d'éclore, à l'instant, dans son cerveau; par exemple, lorsqu'il nous montrait ce jeune Monsignor musqué, fils d'une des grandes familles de Rome, qui, étant allé à Florence, avait rendu visite au roi Victor-Emmanuel. Le pape l'apprit et en fut très irrité. Il le manda dans son cabinet et lui fit une verte réprimande qui se terminait par ces mots : « Vous deviez, plus que tout autre, vous abstenir d'une pareille visite, car vous auriez dû vous rappeler qu'il y a un an à peine, nous avons canonisé un de vos ancêtres qui, entre nous, ne l'avait guère mérité! »

Une autre fois c'était un paysan que son curé gourmande sur sa présence à toutes les noces, à tous les plaisirs, et sur son absence de l'église. Le paysan s'excuse et lui fait remarquer que Jésus-Christ lui-même avait bien été aux noces de Cana : « Ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux! » reprend le prêtre en s'inclinant, d'un ton de respectueux reproche.

Ou bien c'était le monsieur qui cherche un logement, accompagné du propriétaire. Ce dernier, après plusieurs questions indiscrètes et

agaçantes, finit par lui demander pour quelle raison il avait quitté son dernier logement : « Parce que j'ai jeté mon propriétaire par la fenêtre ! » exclama le visiteur impatienté.

Et cet autre qui, dans les mêmes conditions, a trouvé un appartement qui lui conviendrait à merveille sans le bruit continuel qui se fait dans la rue. « Au bout de huit jours, vous ne vous en apercevrez plus, » lui dit-on. « Au fait, j'y pense, ajoute le monsieur, tout heureux de cette solution, si j'allais passer les premiers huit jours à la campagne ! »

Arago disait tous ces riens de façon à rendre jaloux son ami Got.

La dernière fois que je l'ai vu rue de la Tour-des-Dames, il n'était pas encore remis d'une hémiplégie. Il paraissait vieux, vieux, toujours cramoisi mais très défait ; eh bien ! la première chose qu'il fit, fut de me réciter, d'une langue encore embarrassée, quelque nouvelle élucubration délicieusement saugrenue.

Car il était encore gai, ne se doutant pas de l'effet lugubre que cette joie macabre produisait sur moi ; et, au bout d'un instant, je crus le retrouver comme autrefois, tant son illusion m'avait gagné, tant sa tendresse bouffonne était contagieuse.

Il a dû mourir dans un calembour.

Toutes les poésies sont dans la nature, il avait celle de l'éclat de rire.

Cabanel, un autre rayonnant avant qu'il fût attaqué de cet horrible asthme qui l'a fait tant souffrir, apportait plus de discrétion à sa belle humeur toujours correcte et pondérée comme sa mise, sa tenue et sa peinture. Il ne s'animait que dans les discussions devant les tableaux.

Nous nous sommes parfois pris de bec, mais c'était toujours pour nous dire aussitôt quelque parole amicale qui aurait effacé toute aigreur, si elle eût été possible.

C'était un charmant homme que Cabanel, d'un talent un peu froid dans sa distinction. J'admire absolument quelques-uns de ses portraits.

Je me rappelle l'avoir rencontré, en 1888, dans une admirable vallée de l'Auvergne.

Il était au Mont-d'Or pour son asthme, et moi, je venais à la Bourboule pour me reposer de Vichy où je devais retourner faire une seconde cure.

Nous nous trouvâmes sur cette adorable route qui va au lac de Guery.

Nos voitures se croisèrent. Le temps était magnifique, un soleil d'or éclaboussait les éboulements des roches, torrents de pierres figés sous nos pieds, entre d'énormes hêtres et de vieux sapins barbus et blanchis.

Nous descendîmes de nos voitures pour nous serrer la main. Triste entrevue! Cabanel pouvait à peine parler, pris d'une suffocation qu'exaspérait le moindre effort. Nous nous regardâmes et tous les deux nous crûmes nous voir pour la dernière fois...

Les traits de son visage étaient affreusement altérés et j'étais amaigri, jaune comme un Indien, souffrant depuis plusieurs mois d'une jaunisse intense.

Je continue la revue de notre jury.

Je ne dirai rien d'Hébert, de Français qui n'est apparu que pour ses récits, ni de Barrias, bien que je les aime beaucoup; je ne veux apprécier que les morts.

On a vu que Paul de Saint-Victor figurait parmi nous. Il parlait peu quoiqu'il fût étincelant d'esprit lorsqu'il le voulait.

Je n'ai pas besoin de dire quel admirable talent d'écrivain était le sien, très passionné, très éblouissant et très mordant par instants. On lui reprochait de la raideur dans sa tenue. Je dois dire qu'il fut toujours excellent pour moi.

Je n'ai jamais si bien compris la vérité du dicton populaire : « C'est au pied du mur qu'on reconnaît le maçon, » qu'en voyant Charles Blanc *au pied* des tableaux.

Je suis persuadé qu'ils ont servi à beaucoup d'autres, tous les principes d'art qu'il a si patiemment, si savamment élaborés dans ses gros livres ; mais il semblait lui-même n'en avoir nullement profité.

Ce grand théoricien qui connaissait toutes les écoles, qui avait vu tous les musées, compilé tous les textes et toutes les gravures, semblait le plus ahuri, le plus déconcerté des hommes devant des œuvres d'inconnus dont le jugement demande quelque initiative personnelle.

Le pire c'est qu'il prenait au sérieux son rôle de juge.

On pouvait le faire changer d'opinion sur un tableau plusieurs fois dans la même journée.

Il me conduit un jour devant une toile à lui recommandée et en faveur de laquelle on l'avait fort chauffé : « Est-ce beau ! » me dit-il avec admiration. « Ça ! » lui répondis-je, et je démolis le chef-d'œuvre en deux minutes, ce qui était facile.

Le lendemain, en passant, je l'entendis le démolir lui-même en se servant de mes arguments. Les deux fois il était sincère.

Je me souviens que devant une aquarelle il eut un bel élan d'affirmation. Oh ! cette fois il n'en démordait pas ! Il soutenait que, dans n'importe quel cas, le ciel est toujours ce qu'il y a de plus clair. « Et vous êtes du Midi ! lui dis-je.

de ce pays où, dans les rues, non seulement les maisons au soleil sont plus claires que le ciel, mais même les façades opposées qui en reçoivent les reflets, de sorte que les ombres elles-mêmes font lumière sous l'azur. Non! vous n'êtes pas du Midi! »

Mais où j'ai bien reconnu son exubérance méridionale, ce fut lorsqu'il me tint ce discours avec force moulinets de bras et hochements de tête : « Oh! mon cher, si vous saviez quel embarras c'est pour moi de faire ce Salon! Je connais tout le monde! Je suis forcé à toutes sortes de ménagements (il était candidat à l'Institut). Ah! si tout le monde avait votre talent! (Je m'inclinai modestement.) Oh! alors ce serait facile! »

L'article paraît, chaque membre de l'Institut y a son petit boniment; mais il ne s'y trouve qu'une simple citation pour votre serviteur, qui n'en faisait pas encore partie. Pure distraction!

Il m'en a d'ailleurs témoigné tous ses regrets avec redoublement de poignées de main, car c'était au demeurant un très aimable homme en même temps qu'un puits de science.

Nous avions aussi avec nous le père Corot, devenu depuis une des plus brillantes étoiles de l'art. Alors on ne paraissait pas s'en douter; on l'admirait sans excès, mais on ne l'en aimait pas moins.

Je n'ai plus rien à dire ici de son talent après le fervent hommage que je lui ai rendu dans *la Vie d'un Artiste.*

Il arrivait avec sa gaieté d'oiseau, son long gilet boutonné jusqu'au menton, sa *pipette* à la bouche (il ne la quittait jamais, même le jour où nous dînâmes ensemble chez le maréchal Vaillant).

L'intonation de sa voix, particulièrement douce, était un des charmes de nos conversations des repos.

Mais si vous entendiez éclater tout à coup une exclamation d'un fausset aigu, c'était Meissonier qui commençait une phrase pour la terminer dans un grasseyement ondulé et traînard, non moins aigu de timbre.

Et cela était accompagné de balancements de torse, de mouvements de bras, de piétinements sur de hauts talons de bottes ; car il se démenait beaucoup, bruyamment, comme la plupart des hommes petits.

Qu'on me pardonne la familiarité avec laquelle j'introduis ici un des peintres les plus justement glorieux de l'école française.

Ce n'était pas encore le Meissonier des derniers temps ; il avait l'air moins imposant. Il grisonnait. Sa barbe de fleuve n'avait pas encore développé toutes ses ondes blanches.

Tout a été dit sur le talent de ce grand peintre.

Les deux mondes se disputent ses œuvres, qui atteignent les plus hauts prix.

Ne se troublant jamais dans la diffusion des grandes harmonies, il avait une telle acuité de vision, une telle exactitude de souvenir et d'imagination, qu'il découvrait, avec une précision égale, le présent et le passé, aussi bien la grande épopée impériale que ses oliviers d'Antibes.

Je l'ai vu faire de mémoire des croquis d'une merveilleuse justesse, comme s'il les eût dessinés d'après le modèle.

Son *1813*, miracle de restitution historique, est très curieux à comparer à la *Retraite de Russie* de Charlet. L'un a plus de vraisemblance, l'autre plus de vérité poignante.

Le cerveau de Meissonier regardait l'histoire comme ses yeux de myope la Nature. Il voyait tout à la loupe.

Je l'ai vu peindre, à Poissy, dans son jardin, d'après son domestique habillé en *garde française*. C'était prodigieux de suivre avec quelle sûreté de main il accusait un plan, il piquait un brillant rayon de soleil sur un bouton de cuivre ; mais grossissant les détails, ayant peut-être trop peu de souci de l'enveloppe générale.

Ce travailleur infatigable, toujours alerte, ne perdant pas une journée, on pourrait dire pas une heure, qui aurait pu se contenter de son

atelier et de son jardin, avait des besoins royaux.

Il vous montrait ses voitures dont les portières étaient peintes par lui, et vous faisait remarquer que pas un souverain n'était assez riche pour se payer ce luxe suprême.

Je me demande à quelles heures il pouvait satisfaire ces goûts de grand seigneur, lui qu'on voyait toujours à son chevalet.

Il lui fallait les plus beaux chevaux. Il les payait des sommes folles. Il ne devait guère s'en servir que comme modèles, n'ayant pas le temps de les monter. D'ailleurs ses plus admirables morceaux de peinture sont peut-être ses chevaux. Il en a exécuté des maquettes en cire qui sont de vrais chefs-d'œuvre.

Rien de plus louable que sa conscience, qui lui a fait détruire plus d'un panneau que l'on voulait couvrir d'or.

Il avait ses moments d'affabilité charmante et de naïveté de sentiments; il s'indignait contre les bassesses courantes, se prenait même d'enthousiasmes politiques; mais cet homme illustre, alors indiscuté et dont la gloire effaçait toutes les autres, se laissait parfois aller à des susceptibilités d'enfant gâté.

L'habitude de l'adulation dont il était entouré, lui faisait considérer le silence comme une critique.

Il exigeait la préséance même entre amis, et se croyait l'objet d'un manque d'égards si l'on n'y songeait pas assez selon lui.

C'est ainsi qu'on pouvait l'offenser sans le savoir. On se demandait alors avec étonnement pourquoi un jour on le trouvait chaud et amical, tandis que le lendemain il semblait affecter de ne pas vous reconnaître.

Tout cela, défauts de surface; il était très bon au fond.

Mais cela n'était pas sans lui donner certain petit ridicule qui contrastait avec sa gloire.

Ses amis, même les plus intimes, ses plus grands admirateurs en souriaient doucement, l'un racontant qu'il aurait tout un temps boudé Gérôme à propos de son cheval plus beau que les siens; un autre, qu'après le départ de son pédicure, il aurait dit : « Il n'a jamais vu un cor pareil au mien! »

Je ne sais plus en quelle année nous nommâmes vice-présidents Meissonier et Fromentin.

Or Robert-Fleury, notre président, un matin qu'il se sentait fatigué de la veille, donna la sonnette à ce dernier pour diriger la réception des grands tableaux qui se fait le long des salles, tandis que des gardiens tendent une corde pour maintenir les jurés à distance, afin que tous puissent voir.

Donc Fromentin avait pris la sonnette des mains du président, en disant : « J'accepte cette sonnette, mais il est bien entendu que je la garderai jusqu'à ce que vous me la redemandiez ; je ne veux pas qu'un autre me la prenne. » Et il était entré dans l'espace vide, entre les tableaux et cette corde qui nous sciait le ventre.

Nous avions à peine jugé deux ou trois toiles, qu'on entend des pas précipités et bruyants et qu'on voit arriver Meissonier qui aussitôt passe sous la corde et se plante droit à côté de Fromentin.

Le peintre du Sahara continue à agiter sa sonnette sans faire mine de s'en apercevoir.

Oui ! mais c'est que Napoléon, en pareille occurrence, n'eût pas été plus offensé que son peintre qui, après un moment d'hésitation, repassa la corde et partit pour ne plus revenir de toute la journée.

J'ai cru pouvoir sans crainte raconter cette petite anecdote qui montre que les grands talents ont aussi leurs faiblesses, et qui ne pourra en rien diminuer la gloire de celui dont la statue va s'élever à une des plus belles places de Paris, dans un square, sous les corniches du Louvre, à côté du Raffet et de l'admirable Vélasquez de Frémiet.

C'est cependant cette susceptibilité exagérée de Meissonier qui a rendu possible la malheu-

reuse scission, à laquelle il a prêté l'autorité de son nom, et qui divise l'art français au profit de l'étranger.

Je n'assistais pas à la regrettable séance générale qui a tout brouillé. On y agita la question des médailles de l'Exposition universelle de 1889. Beaucoup de membres de la Société des Artistes français, dont le président, notre ami Bouguereau, ne voulaient pas que ces récompenses de nature exceptionnelle contribuassent pour la mise *hors concours* dont elles allaient, selon eux, exagérer le nombre.

Meissonier protesta. Il y eut du tumulte. On sait où peut aller l'entraînement dans les grandes assemblées; la Chambre des députés nous en donne de fréquents exemples. Meissonier quitta la salle suivi des mécontents et on rédigea aussitôt les bases du règlement de la nouvelle Société. Ces bases furent dictées par un sentiment de colère que l'on pouvait excuser, mais dont les effets n'auraient pas dû persister.

En vain la proposition de Meissonier fut-elle votée, en vain, dans un but conciliateur, fit-on tout espèce d'avances. Les dissidents furent intraitables.

Les expositions des Beaux-Arts se sont faites au Palais des Champs-Élysées depuis le salon de 1857, voici bientôt trente-huit ans.

Lorsqu'on a été aussi longtemps dans une

maison où se sont débattus de grands intérêts qui vous touchent de près, on la regarde un peu comme la sienne.

Aussi ai-je ressenti un serrement de cœur lorsque j'ai appris qu'il était question de démolir notre palais.

Que d'artistes ont dû éprouver la même impression, surtout ceux dont l'âge ne peut plus nouer de nouvelles attaches !

Ceux-ci sentiront s'écrouler avec ces pierres aimées, une bien grande part de leur existence, l'une des plus vibrantes.

Elles sont innombrables les nobles émotions ressenties là, depuis les premières si timides, si pleines d'anxiété, où le jeune peintre courait effaré, à travers la foule, cherchant en vain son tableau devant lequel, sans le voir, il avait passé vingt fois, et qu'une fois trouvé, il reconnaissait à peine ; jusqu'aux entrées triomphales où toutes les mains empressées se tendaient vers lui dans l'enivrant bourdonnement du succès.

Là est la fameuse cymaise où la foule ne cessait d'affluer devant son œuvre et dont il recueillait les murmures flatteurs, tandis qu'il passait, rapide, heurtant les groupes, rougissant jusqu'aux oreilles s'il se voyait surpris par une personne de sa connaissance fière de le féliciter. Voici, au contraire, la triste place où, terne et honteuse, fut exposée cette autre toile qui lui

avait donné tant de mal et tant d'espérance et devant laquelle le public passa sans même l'aumône d'un regard.

Et les soucis comme les bonheurs, tout ce qui fait battre le cœur, l'attachent aux objets qui en ont été témoins.

Et, dans ces salles aussi, que de mémorables rencontres : hommes illustres que l'on a été si heureux de connaître, amis depuis longtemps éloignés, presque oubliés, que l'on y a revus avec des transports de joie, le cœur ouvert et disposé aux effusions par la vivante solennité de l'art, ce délicat plaisir ensemble partagé ; et ces jours d'ouverture et plus tard de vernissage ; et toutes ces belles dames aux yeux chercheurs et sympathiques !

Quelles fêtes valent celles de l'art ?

Et les récompenses que l'on est allé chercher sur l'estrade officielle aux applaudissements des généreux confrères !

Et celles que, plus tard, on a décernées comme membre du jury ; et les fameuses séances orageuses, où les meilleurs amis se disputent devant les tableaux !

Quel fluide nerveux dépensé dans ce palais ! Que de projets il a inspirés !

Sans compter la joie d'annoncer à un camarade heureux la médaille méritée et la tristesse des consolations à donner aux amis qui n'ont pas réussi.

Que de liens nous attachent de cœur à ces murs qui vont peut-être tomber!

Ce palais a été le théâtre où se sont produits tous les artistes qui, avec les glorieux restes de 1830 et de 1840, ont fait le plus d'honneur à notre école.

On lui doit au moins le respect.

Il est si facile de crier au grand bazar comme le font certains journaux, même de province, trop susceptibles dans la délicatesse de leur goût probablement plus sûr que le nôtre; ceux qui crient cela font l'éloge d'étalages plus forains.

Après tout, ce bazar a abrité de 1857 à 1891, pendant trente-quatre ans, l'unité d'efforts et la fraternité des artistes français.

Oui! il a droit au respect! Et s'il est destiné à tomber, que ceux qui vont donner l'ordre du premier coup de pioche soient au moins convaincus qu'ils vont démolir un temple!

# DE LA SUPRÉMATIE
## DE
# L'ÉCOLE FRANÇAISE

---

Ami lecteur, je vais bientôt te quitter, très à regret, je te l'assure.

Lorsque j'ai commencé ce livre, je m'effrayais de la longueur qu'il me laissait entrevoir en perspective; maintenant il me semble court. Il en est de même de la vie. L'enfance n'en voit pas la fin et le vieillard est surpris de l'avoir si vite traversée. A peine a-t-il eu le temps de s'y reconnaître, qu'il entend le signal du départ.

Il me semble que j'ai si peu exprimé de ce que j'avais à dire! Si je m'écoutais, je prolongerais ces confidences; mais je m'arrête. Ce chapitre doit être le dernier et je désire y résumer mes pensées sur l'art que j'ai cultivé toute ma vie et en particulier sur notre école française.

Sa marche actuelle est l'objet de beaucoup de

controverses. Que d'encre usée à ce sujet ! Cela prouve son importance.

Comme membre du jury des expositions internationales, j'ai eu l'ineffable joie d'assister à ses éclatants succès qui ont été de vrais triomphes. J'entends encore les plus illustres étrangers proclamer bien haut son incontestable supériorité.

Oui, c'est un fait aujourd'hui indiscuté.

La France possède cette suprématie de l'art qui a appartenu, dans le cours des âges, à la Grèce, à l'Italie et aux Pays-Bas. Elle y était depuis longtemps préparée et il dépend d'elle de la garder par son travail et sa vigilance.

Exposant depuis 1849, il y a près d'un demi-siècle que je suis témoin de son mouvement et que je m'y suis trouvé mêlé.

J'y arrivai en même temps que Courbet, que Baudry et que Millet, au grand moment des Corot et des E. Delacroix, des Ingres, des Th. Rousseau, des Daubigny, des Dupré, des Troyon, des Meissonier, des Robert-Fleury, des Scheffer, des Charlet et des Raffet et de bien d'autres grands talents, sans parler de ceux qui sont encore dans la lutte.

Jamais notre école n'avait donné autant de preuves de vigueur et d'élévation.

Comment y était-elle arrivée? Depuis a-t-elle continué sa marche ascendante? C'est ce que je

voudrais rechercher sommairement dans ces dernières pages.

Grâce à sa puissante et féconde unité associant dans un commun effort une grande diversité de recherches, grâce à un enseignement souvent critiqué, mais mieux organisé que dans les autres pays ; grâce à d'importants encouragements, l'école française, depuis environ deux siècles, a pu développer brillamment les qualités de son génie.

Même lorsqu'elle a subi des influences étrangères, en gardant son originalité toute de goût et de clarté, elle a transformé ses emprunts ; elle a rendu plus qu'elle n'a reçu. Dans tous les cas, elle a poussé plus loin que ses rivales ce sens de la proportion et cette pondération dans l'ensemble des qualités qui, lorsqu'elles ne refroidissent pas l'inspiration, lorsque au contraire elles la servent en augmentant son intensité, font les chefs-d'œuvre.

L'art français a toujours été jaloux de garder ses dons de race.

Le Poussin, par exemple, qui s'est si longtemps inspiré de l'Italie, est pourtant resté bien français. Sa sève natale a résisté à son séjour si prolongé dans ce pays, et c'est à la fin de sa vie qu'il a le plus affirmé ses qualités personnelles, c'est-à-dire françaises, lorsque s'appuyant sur ses fortes études, se dégageant d'une pression pédagogique d'abord trop subie, il s'abandonna

à son extraordinaire sentiment de la nature, surtout dans ses derniers tableaux où son inspiration rafraîchie par des souvenirs d'enfance et sa main que l'âge a rendue tremblante, ajoutent, à une science profonde, je ne sais quelle ingénuité touchante.

Le Poussin peut marcher avec les plus forts. Nul plus que lui n'eut le sens de la proportion.

Les autres grands peintres de notre pays ont aussi gardé leur caractère national.

J'ai tenu à citer tout d'abord le Poussin, mais je pourrais les nommer tous, ces grands artistes, depuis les gothiques dont les cathédrales laissent loin d'elles celles des autres pays, depuis les miniaturistes dont le merveilleux Jean Fouquet, qui, au point de vue de certaines recherches de forme et de couleur, semble avoir pressenti les aspirations modernes.

J'aurais pu nommer les portraitistes du XVI[e] siècle, François Clouet et bien d'autres dont le goût est si délicat, si charmant d'élégance exquise, et je pourrais prolonger jusqu'à nos jours la liste de mes témoignages ; car notre originalité nationale ne s'est pas perdue sous les diverses influences étrangères ; David et Prud'hon ont vu les Grecs, Eug. Delacroix s'est parfois pénétré de Rubens, Th. Rousseau prend conseil des Hollandais, Ingres poursuit Raphaël et consulte les médailles et

les camées antiques, mais tous valent surtout par leur originalité géniale et restent, par le caractère général, attachés à la grande unité française.

Nous avons même des maîtres, comme Gros et Géricault, qui ne semblent procéder que d'eux-mêmes, le dernier surtout.

Cette fidélité de la France à suivre les inspirations de son propre génie est un des secrets de sa puissance. Cette puissance est le produit de longs efforts tendant au développement de ses qualités natives. Elle s'appuie sur le passé pour préparer l'avenir.

La grandeur de ce résultat doit l'encourager à persister et à ne jamais faire la folie de rejeter au loin ce sens du goût que tous lui envient et qu'elle sut toujours associer aux exigences des temps et aux conquêtes nouvelles.

Depuis quelques années il est de mode, dans un certain monde, de s'éprendre de tout ce qui est étranger au détriment de notre mère patrie.

Les Grecs avaient aussi la manie de frapper sur leurs gloires, mais ils n'avaient pas celle d'exalter les *barbares*.

Je n'ai pas besoin de dire que j'entends ici ce mot dans le sens grec. Je reconnais à chaque peuple son génie particulier.

Celui de la France est clair comme le cristal de roche. Qu'elle se garde des brouillards où s'éteindraient ses étoiles.

Les étrangers peuvent lui être supérieurs sur certains points; ce n'est pas une raison pour perdre le sentiment des avantages que d'autre part nous avons sur eux; ce n'est pas une raison pour les imiter.

Certains maîtres que l'on pourrait citer sont d'ailleurs des génies si originalement créateurs qu'ils semblent ne tenir d'aucune école, parce qu'ils dominent toutes les écoles. Soleils solitaires, ils nous envoient de si haut leur lumière qu'ils en inondent le monde entier et l'éclairent.

Ces maîtres, étrangers ou non, ont tous cette qualité géniale qui brille dans l'école française : *la Clarté:* cette clarté suggestive et inimitable aussi qui fait saillir une pensée simple et rayonnante, du fond de l'infini; car rien ne réveille plus de divins mystères que la clarté d'un chef-d'œuvre.

Les esprits obscurs, au contraire, n'ont le plus souvent qu'un semblant de profondeur.

Bien qu'un certain courant cherche à l'y pousser, la France se gardera bien d'abandonner cette suprême qualité et de lâcher cette proie incomparable pour l'ombre d'exotiques fantômes.

Elle continuera à être hospitalière à l'étranger, à faire appel à ses lumières, à lui ouvrir ses arènes; à ne pas lui mesurer les couronnes méritées; l'étranger continuera à lui apporter son goût de terroir dont elle est friande; mais elle

commence à comprendre qu'elle commet une lourde faute en étendant au delà de ses frontières la direction de son art.

Elle ne tardera pas à reconnaître le tort qu'elle fait à sa suprématie, en encourageant l'introduction de l'étranger, avec toutes les prérogatives françaises, même celle de membre du jury, dans le sein d'une société dite *Nationale*, et qui reste strictement fermée à la très grande majorité des artistes français les plus méritants à moins qu'ils ne s'engagent à ne plus exposer aux Champs-Élysées, engagement également exigé des artistes étrangers.

Quelle est sa raison d'exclure ainsi, hostilement, la société mère, celle-ci de beaucoup la plus nombreuse et vraiment nationale ? Les auteurs du règlement qui la repousse ont-ils eu à se plaindre d'elle ? Non seulement elle a contribué avec empressement à les mettre en lumière ; mais elle leur ouvre toutes grandes les portes de ses salons et elle les garde encore inscrits sur la liste de ses membres, ce qui nous permet de nous revoir à nos banquets toujours cordiaux et même aux votes de nos médailles d'honneur où ils doivent retrouver les échos d'applaudissements qui autrefois ont été pour eux.

J'ai entendu, un soir de fête, une voix officielle affirmer que « la division, mauvaise en politique, est excellente en art comme stimulant ».

Oui, mais à condition que nos débats se passeront entre Français, à condition qu'un des partis ne mettra pas l'étranger dans son jeu pour se ménager, comme privilège, aux diverses expositions du monde, une influence qui doit rester tout entière à notre pays.

Voilà ce que la France ne tardera pas à voir.

Je suis d'ailleurs convaincu que la plupart de nos confrères, inconsciemment égarés, n'avaient pas prévu les conséquences de la scission. Ils reviendront de leur erreur. Ils effaceront au moins de leur règlement ces deux articles si nuisibles aux intérêts nationaux.

Oui, toute la France des arts restera française !

La grande Société des Artistes français, consciente de sa force et de la valeur de ses titres, est restée fidèle à son rôle fraternel et conciliateur. Qu'elle y persiste fermement.

Le pays est avec elle, comme elle est avec le pays. En vain une certaine presse l'attaque avec une incompréhensible violence, elle n'a rien à craindre de l'avenir. Elle est soutenue par le grand public et l'élite des autorités intellectuelles.

Elle n'est pas exclusive, elle n'a pas de parti-pris et toutes les originalités peuvent s'y faire jour.

On a blâmé ses récompenses dont on a été bien heureux autrefois, mais qu'on ne veut

plus pour les autres ; comme si ces récompenses n'étaient pas, au milieu de tous les cris de Babel, le seul moyen pour les artistes d'apporter leur part à la direction de l'opinion. D'ailleurs, ceux qui crient contre ses *exempts* et ses *hors concours*, n'ont-ils pas leurs *associés* et leurs *sociétaires?* Ils distribuent leurs diplômes comme nous distribuons les nôtres. On joue sur les mots.

Qu'on me pardonne une digression que j'ai crue utile ; je rentre dans le cœur de mon sujet.

Il est aussi un point sur lequel notre école doit veiller. Beaucoup de ses membres, même les mieux doués, négligent les études premières, dans leur hâte d'arriver plus vite au résultat.

Je me souviens avec quel respect nos maîtres nous parlaient de ces travaux préliminaires qui consistent surtout en une fervente recherche de la forme.

La banale table à modèle devenait un autel lorsqu'elle portait le chef-d'œuvre de la création. Avec quel amour ils nous parlaient de l'admirable structure du corps humain.

Certes bien des maîtres aujourd'hui continuent cet enseignement. Sont-ils aussi religieusement écoutés ?

Combien de jeunes peintres négligent le dessin et le modelé dont j'ai tâché de démontrer l'importance !

Oh! je ne suis pas de ces vieillards chagrins qui n'aiment que l'époque de leur jeunesse; je sais tout ce qui nous manquait.

Je sais aussi qu'elle est nombreuse et vaillante la phalange des vrais artistes qui soutiendra longtemps encore l'honneur de l'école française.

Je crois d'autre part avoir prouvé que je ne suis pas partisan de l'immobilisme en art, j'aime les tentatives nouvelles et j'admire l'héroïsme des sentinelles perdues; mais je ne puis m'empêcher de me rappeler avec regret ces ateliers où la forme était si respectueusement cherchée par des jeunes gens pour qui le Louvre était un temple; je ne puis m'empêcher de jeter un cri d'alarme, en voyant les préoccupations d'une partie de la jeunesse abandonner l'étude des qualités solides et préférer l'éclat plus ou moins juste des ébauches hâtives, et dans sa prétention à créer un art absolument nouveau (chose absolument impossible), affecter une inexcusable indifférence pour les maîtres du passé.

Surtout que la partie saine de notre école ne se laisse pas envahir par la névrose décadente qui menace toutes les formes de l'esprit. Car trop souvent, de nos jours, la pensée, celle du moins qui se dit renovatrice, lorsqu'elle veut reconstruire sur les ruines par elles détruites, et sitôt qu'elle sort des sciences exactes, semble se remuer dans le vide, ne produisant pour jus-

tifier son irrespect absolu de la tradition que des subtilités paradoxales, des anomalies étranges ou parfois des toxiques aux saveurs mortelles, caprices dévergondés affolant les cerveaux blasés sur lesquels les vertus simples, les émotions naturelles n'ont plus de prise.

Dans ce monde déséquilibré le sens commun n'est plus que banalité. Les harmonies pures et profondes sont sans effet sur les rétines énervées. C'est trop vulgaire de regarder les étoiles au ciel même, on préfère chercher leurs troubles reflets dans les miroirs grimaçants ou dans les mares fétides.

Et le mal vient de loin. Il remonte au premier homme qui a ébranlé la croyance aux vertus divines.

Devant cette désorientation si fréquente des esprits, j'entends tous les jours crier et je crie moi-même à la décadence ! Mais nous n'y croyons guère.

Nous vivons au milieu d'une étrange complication de sentiments et d'idées qui nous font perdre la grande notion du simple.

Ce simple, les anciens le rencontraient tout naturellement, et nous en sommes distraits par beaucoup de préoccupations nouvelles ignorées d'eux.

Ils étaient simples sans s'en douter, tandis que nous ne le devenons qu'à grands efforts et

que, symptôme inquiétant, nous admirons nous-mêmes notre simplicité.

Que de vieux maîtres se sont considérés comme de braves ouvriers, ont fait consciencieusement leur tâche, donné tout ce qu'ils pouvaient tirer d'eux-mêmes, ne cherchant pas au delà, sans vain orgueil, et qui pourtant ont rencontré la divine inspiration!

Ils ne se tourmentaient pas d'idéal, mais ils croyaient au Paradis, à son Dieu, à ses vierges et à ses saints.

Humains et mystiques tout ensemble, ils ne raffinaient pas leur sentiment, mais ils avaient cette foi qui pousse à bout les œuvres, sans mesurer le temps, pour l'amour de Dieu.

Beaucoup oubliaient de les signer.

Ils avaient la ferveur et la candeur, cette vertu des enfants.

Oh! comme toute l'habileté et le brillant étalage des triomphateurs touche moins que l'honnête ingénuité des Primitifs!

Leurs laideurs, leurs sécheresses, leurs défauts sont expressifs. Ils ont vraiment souffert de la passion de leurs Christs; la douleur de leurs Vierges mères a pleuré dans leur âme.

Que nos mystiques d'aujourd'hui en sont loin!

Ce n'est pas en imitant la naïveté des gothiques qu'on la fera revivre.

Imprégnons-nous de leur âme, mais ne perdons pas notre temps à nous approprier leur procédé plein d'adorables barbarismes dont nous sommes absolument incapables.

Ils étaient simples de cœur.

Donc, remontons à leur source pour nous rafraîchir et poursuivons notre route.

Nous sommes tous des chercheurs, en avant!

Nous devons cependant reconnaître que les conquêtes de l'art contemporain n'ont pas encore toute l'importance que certains esprits veulent bien leur accorder. Elles ne sortent guère de ce que nous appelons l'*effet*. L'effet est une des choses les plus nécessaires à l'art; mais les quelques découvertes qui ont agrandi son domaine se sont trop souvent exprimées au détriment des grandes qualités de fond que les anciens se gardaient bien de négliger.

Tels, de nos jours, ont inondé de soleil des figures qui ne sont même pas construites; d'autres noient dans la magie crépusculaire des arbres, des animaux, des personnages dont les formes ont perdu tout accent.

Il semblerait que le soleil, le ciel et l'air ont pris l'importance que les anciens accordaient à la figure humaine.

Certes, le souci des effets délicats et imprévus doit être encouragé; il caractérise d'une façon charmante notre école et donne à ses

produits une très intéressante variété. Il peut ajouter singulièrement à l'expression du sentiment et je le crois appelé à donner à l'art futur une très profonde physionomie; mais il ne produit que des résultats incomplets lorsqu'il n'a pas pour base la science du grand et du vivant dessin.

La figure humaine a beaucoup à gagner à se trouver enveloppée d'une lumière poétique et vraie, mais à condition de conserver sa prééminence. Même dans un paysage, elle est trop noble pour être introduite comme un élément purement pittoresque et ne servir de prétexte qu'à un effet de soleil ou de crépuscule.

D'autre part j'ajouterai que la peinture peut aborder les effets les plus mystérieux tant qu'elle conservera un corps solide, même sous la brume, et qu'elle ne se dissoudra pas dans d'insaisissables rébus.

Quand viendra le grand peintre qui, s'appuyant sur la tradition, saura s'emparer des nouveaux éléments épars pour les coordonner sous la domination d'un puissant génie?

Un des torts aussi trop fréquents à notre époque, c'est de rechercher la personnalité à outrance, sans se donner la peine du dur travail qui, seul, peut tirer parti d'une individualité.

Les impatients veulent marcher trop vite.

Tout marche vite. Il leur faut du talent tout de suite, ou mieux encore du génie qui puisse se passer de talent. Ils n'ont pas le temps d'aller au Louvre. D'ailleurs, pour eux, il retarde.

Et ils commencent par où ils devraient finir.

Ils bâtissent sur le sable.

Ils cherchent les effets fugitifs de la nature et ils ne s'appuient pas sur cette base solide qui consiste à connaître d'abord ses effets absolus et permanents, thème éternel sur lequel elle brode l'adorable caprice de ses variations.

Que de gens, aujourd'hui, jettent leur boussole et s'élancent, au petit bonheur, sur leur vélocipède.

Mais on me répondra : « Pourquoi s'en inquiéter ? Est-ce que la moyenne de notre école est en baisse ? » Nullement. Cette moyenne n'a jamais été plus soutenue, quoiqu'en disent de graves connaisseurs qui, à peine entrés au Salon, déclarent à priori que tout y est mauvais. Et rien de plus comique que d'entendre certaines nullités profondes prononcer ce jugement sur un ton que n'eût pas pressenti le bourgeois de 1840 célébré par Henry Monnier, qui nous a tant fait rire, mais dont la majesté imbécile était naïve et admirative au fond.

Non : la moyenne de l'école n'a jamais été aussi forte que maintenant.

Une exposition comme celles de 1840 à 1848.

quoique les chefs s'y affirmassent avec plus d'éclat, semblerait faible aujourd'hui.

Le malheur, c'est que le progrès ne monte pas, il s'étend.

Je demandais un jour à un paysan comment étaient ses betteraves. Il me répondit : « Elles sont fort belles, je n'en ai jamais vu d'aussi belles ; seulement la plupart manquent de poids en sucre. »

On fait trop de peintures belles d'apparence superficielle ; la médiocrité devient océan et inonde tout.

L'adresse du procédé prend le dessus. Des moyens aussi vains que ces engrais chimiques produisant plus de pulpe que de sucre, des facilités nouvelles, la photographie instantanée par exemple, et autres escamotages, viennent en aide à cette médiocrité qui jadis se décourageait devant la production de travaux moins aisés.

Cependant à notre époque égalitaire tout le monde veut avoir droit au talent et à sa rémunération tant en gloire qu'en fortune.

On prétend aussi faire acte d'originalité ; on la cherche avant tout.

Or chercher l'originalité, c'est perdre celle qu'on a naturellement et dont l'élément constitutif reste inconscient comme partie intégrante de l'être. Celui qui la possède est le dernier à y

être sensible, ce qui fait que l'originalité cherchée se trouve être celle des autres.

Puis nous avons les *Indépendants*.

Entre nous, la plupart des Indépendants prétendent se révolter contre un enseignement tyrannique qui n'existe plus depuis longtemps, tandis que, en réalité, ils s'insurgent contre les lois éternelles que tous les maîtres ont respectées, surtout ceux qu'ils prennent à témoin pour justifier leurs impatientes rébellions.

En vérité je vous le dis, les intolérants de nos jours ne sont plus à l'Institut, vous les trouverez parmi ceux qui crient le plus fort : « A l'oppression ! »

Toute mesure raisonnable semble à leurs yeux une entrave à la liberté, toute extravagance, une preuve de génie.

L'un veut blanc, l'autre bleu ou noir. C'est de l'indépendance qui patauge dans le désarroi.

La critique d'art, d'un autre côté, détruit elle-même son ancienne autorité par sa précipitation ou sa légèreté.

Il faut être prêt pour l'ouverture du Salon, et des jugements sans appel sont souvent formulés en enjambant, encore à terre et couverts de poussière et d'embus, des tableaux dont quelques-uns ont coûté tant de veilles et d'efforts.

Dieu sait les éreintements qu'amène la mau-

vaise humeur qui accompagne fatalement une telle corvée.

On n'a que le temps de voir les excentricités à la mode dont s'entretient le boulevard, les nouveaux jeux, ce qu'on appelle la *modernité*.

Qu'entend-on par nouveaux jeux?

Hier tout était à la peinture blanche sous prétexte de lumière, comme si cette pâle anémie du ton n'était pas le contraire de la lumière qui ne s'exprime que par des relations et des oppositions de colorations et de valeurs.

Nous ne pouvons arriver à la lumière que par une transposition. Nos couleurs les plus claires sont de l'ombre à côté du soleil, et il faut qu'avec cette ombre nous fassions du soleil. Nous y arrivons, non par le ton absolu, mais par de justes rapports de tons, et il s'ensuit que notre gamme, pour être vraie et lumineuse, doit être plus foncée que la nature.

Le contraire a lieu lorsque nous voulons peindre la nuit auprès de laquelle notre noir est presque du jour.

L'espace me manque pour parler de tous les nouveaux jeux qui se succèdent depuis quelques années.

Il y a le genre *haché et pointillé*, qui a la prétention de remplacer l'admirable et généreuse exécution des maîtres dont l'abondante coulée

se plie à tous les tressaillements de l'inspiration et à tous les caprices de la fantaisie, de la remplacer, dis-je, par un procédé trembloté, moyen mécanique de rendre le sentiment en peinture de la même façon qu'en musique le *trémolo continu* attendrit un orgue de barbarie.

Il y a, sous prétexte qu'il ne faut pas composer, il y a la composition à rebours, qui ne veut rien au centre du tableau, dont le sujet se passe généralement tout en haut d'un grand terrain perpendiculaire, près du cadre d'où sort une partie seulement du personnage principal; composition aussi arbitraire et plus absurde encore que celle qui étalait jadis toutes les têtes des groupes en *grappe de raisin*.

Il y a la décomposition des mouvements, d'après la photographie instantanée, au lieu de donner, de ces mouvements, les temps seuls que l'œil perçoit.

Il y a enfin les irisations prismatiques, comme si notre œil était un bouchon de carafe.

Et l'on fait cela au nom de la science et pour exprimer extérieurement des effets cachés, perceptibles seulement à l'aide d'instruments spéciaux.

C'était aussi au nom de la science que, dans certains tableaux militaires du commencement de notre siècle, de trop classiques peintres détaillaient tout l'appareil anatomique à travers

les uniformes rembourrés de hussards aux profils et aux favoris d'Apollon.

Mais la science n'est pas responsable des abus qu'elle entraîne. Elle semble avoir tué beaucoup de bonnes choses, parce qu'elle n'a pas dit son dernier mot. Laissons-la éclairer de nouveaux mystères. Il faut espérer que, loin d'être athéisme et pessimisme, ses affirmations suprêmes seront amour et foi.

Il est naturel de croire que l'art aura tout avantage à s'en fortifier en y cherchant une plus grande certitude.

Le sentiment créateur de l'art allié à l'évidence absolue de la science, peut faire entrevoir dans l'avenir des artistes dont le génie trouvera l'occasion de produire des œuvres plus complètes que celles des maîtres du passé, parce qu'ils seront plus universels et qu'ayant à leur service des moyens plus nombreux et plus puissants, connaissant plus à fond la nature visible étalée dans l'univers et celle invisible agitée dans nos âmes, ils auront le pouvoir d'en résumer avec plus d'intensité les forces et les tendresses ; parce qu'ayant une plus profonde notion des rapports qui unissent les règnes de la création, de l'air et de la lumière qui les enveloppent, leur donnant à chacun son importance relative, son sens secret, les illuminant, les animant sous le prisme magique d'un cer-

veau plus vibrant, ils arriveront à réaliser triomphalement les divines épopées du monde et leurs suprêmes symphonies.

Non, je ne désespère pas de notre art, malgré les menaces de décadence que je viens d'indiquer et qui n'atteignent que partiellement l'école française.

D'ailleurs tout n'a pas été mauvais dans les tentatives nouvelles; quelques problèmes intéressants ont été soulevés et parfois presque résolus.

Les avortements mêmes ne sont-ils pas souvent les avant-coureurs de nouvelles créations?

Le public s'habitue aux audaces. Les chercheurs bien équilibrés, parfois trop modestes et timides, en profitent pour oser davantage.

Est-ce que tout n'est pas sorti du chaos?

Cependant, il est temps de veiller sur nous; car nous avons fait du chemin sans nous en rendre compte sur un terrain où les soi-disant pionniers de l'Avenir nous ont habitués à bien des extravagances.

Je suis impressionniste dans le sens que j'ai tâché de démontrer.

Je trouve que l'*Impression* est l'âme de l'art. Je ne suis donc pas suspect d'aimer la routine rétrograde.

Il l'était bien moins encore cet artiste d'un génie si candide qui, comme l'alouette, les yeux

ravis, se levait en chantant dès quatre heures du matin, pour aller, selon son expression charmante, « courtiser la dame », c'est-à-dire surprendre les plus intimes secrets de la nature baignée d'aurore à son petit lever ; il était encore moins suspect de soutenir l'art caduc, lorsqu'un jour Corot disait devant moi à Daubigny et à Daumier : « Nous devons nous intéresser même aux écarts de la jeunesse, mais ne plaisantons pas avec les grands principes ; un peu de folie vaut mieux que la mort, mais gare aux fous dangereux ! »

Tous ceux qui ont connu son admiration profonde pour le Poussin, savent ce qu'il entendait par ces principes. Aussi comme dans ses esquisses les plus hâtives il tient compte de la proportion des lignes et de l'effet !

Non ! ce ne fut pas un étroit parti pris qui nous fit écarquiller les yeux aux débuts des expositions prétendues impressionnistes. Il y eut alors un seul, un immense éclat de rire. Artistes et public se tenaient les côtes.

Je suis loin d'approuver cette irrévérence, mais je suis disposé à l'excuser lorsque je songe au caprice surprenant des choses qui, pour la première fois, déconcertèrent notre raison et nos yeux : formes, couleurs entraînées au hasard d'une générale danse de Saint-Guy, ou réduites à une simplicité embryonnaire, comme

certaine vache chimérique, avec son museau allongé en trompe d'éléphant, qui faisait ses ablutions dans le bleu à lessive d'un torrent, avec cette stupeur farouche des monstres préhistoriques.

Non, c'était trop drôle!

Ce fut d'abord le rire des gens qui ne virent là qu'une plaisanterie un peu laborieuse.

Eh bien! c'était le commencement d'une école de peinture.

Les névrosés d'une civilisation trop raffinée, les blasés adoptèrent cet art de sauvage et, par la verve paradoxale de leur prosélytisme, lui gagnèrent des adeptes dans cette partie flottante du public qui se met toujours à la remorque des plus ahurissants audacieux, et ils firent de plus ce miracle d'amener les gens raisonnables à une attitude sérieuse. Adieu gaieté!

Les quelques rieurs qui persistèrent rencontrèrent des regards irrités d'apôtres dont les chevelures romantiques et les barbes blanches nous désabusèrent de l'idée que nous concevions de la jeunesse des novateurs, car il fallut bien reconnaître que certains de leurs chefs étaient des ratés d'un âge respectable.

Le mouvement s'étendit. On cria victoire! On avait enfin débarbouillé l'art de son cirage séculaire. On faisait clair! Les adeptes renchérirent sur l'admiration des éducateurs, en-

couragés par des personnages aujourd'hui rentrés dans l'ombre, mais puissants alors, qui aidèrent la soi-disant nouvelle école, soutinrent les incompris, s'en firent une sorte de cour.

Peu s'en fallut que la République, toujours tendre aux opprimés et aux disgraciés, ne marquât de son sceau officiel cet art apocalyptique, ce qui eût fait passer pour réactionnaire tout artiste peignant et dessinant.

On imprima, sur ces choses informes, de dithyrambiques éloges qui eussent blessé la modestie de Michel-Ange et de Raphaël.

On évoqua tout le martyrologe des incompris.

On cita l'exemple des Delacroix, des Rousseau, qui, hélas! ne purent point protester.

Certains jeunes gens s'en émurent, négligèrent les études sérieuses pour se lancer au hasard de leur caprice, croyant trouver dans cette voie une source de gloire et de fortune facile à exploiter.

Je ne veux pas attacher trop d'importance à ce mouvement impressionniste même outré; c'est un ruisseau qui a débordé mais qui va rentrer dans son lit. Ses hommes de talent reprendront leur équilibre; des autres, il ne sera plus question.

Cependant il est fâcheux de constater qu'il a

fait irruption jusque dans nos écoles, malgré les professeurs, et que nous avons eu ce spectacle étrange de voir au-dessus du Vatican, de Michel-Ange, de l'admirable campagne de Rome, à travers la barrière des Alpes, la villa Médicis elle-même, en dépit de ses éminents directeurs, jeter parfois vers la parisienne Notre-Dame-de-Lorette des regards inquiets des nouveautés étalées alentour.

Et ce n'est pas tout : devant la faiblesse de certains envois de Rome, les auteurs de ce désordre, les coupables d'une indiscipline funeste, se débarrassent de toute responsabilité en accusant les écoles et les professeurs, temples et gardiens de la saine tradition.

Ceci n'est pas sans gravité. Nous espérons que l'État soutiendra les professeurs en veillant à ce que des encouragements trop peu réfléchis ne viennent contrarier leur mission.

Oui! tout est sorti du chaos, mais veillons sur nous.

Travaillons et ne nous payons pas de vains mots.

S'ils revenaient, Rembrandt et Léonard de Vinci seraient fort étonnés d'entendre parler de réalisme, symbolisme, tachisme, intentionnisme et de tout le gâchisme dont on s'occupe aux tables de marbre, en buvant l'absinthe.

J'ai dit tout à l'heure que le public s'habitue

aux audaces, ce qui est un bien, mais il ne se laisse pas longtemps prendre à l'absurde, heureusement aussi.

Il a conscience de son ignorance, il est plein de bonne volonté pour apprendre ; c'est un élève docile aux démonstrations. Mais sous prétexte qu'il n'a pas compris de suite les Rousseau, les E. Delacroix, les Millet, on lui a fait avaler tant de couleuvres qu'il en est devenu rêveur.

En somme, il comprendrait le génie si celui-ci se comprenait toujours soi-même et ne perdait jamais son chemin.

Nous avons vu jusque chez E. Delacroix lui-même des erreurs qui excusent la longue résistance d'une partie du public à ses brillants débuts.

C'est un grand point pour un artiste de ne pas s'égarer hors de la mesure de ses aptitudes, d'en sonder la profondeur, d'en explorer les limites et de s'y fortifier.

Il faut aussi se rendre compte de ce que doit être l'art lui-même, pour ne pas perdre trop de temps en recherches inutiles. La vie est courte.

Je crois sur ce sujet avoir dit mon sentiment à plus d'un endroit de mes livres.

Je ne puis que me résumer en finissant celui-ci.

Je ne m'adresse naturellement, pour cette dernière démonstration, qu'aux personnes nées artistes, c'est-à-dire amoureuses de la nature; assez ardentes, assez nerveuses pour ne pas rester impassibles devant aucune de ses manifestations; qui, frappées par tous ses aspects, vibrent à tous ses chocs; pour qui il n'est pas indifférent qu'un ciel soit opaque ou limpide, qu'un muscle ait ou n'ait pas sa souplesse, un œil sa fluidité, un os sa solidité; aux personnes, enfin, que transporte l'admirable harmonie de l'univers.

C'est cette harmonie qui tient le monde en équilibre; ce sont aussi des harmonies qui donnent et conservent la vie à ces autres mondes que l'on appelle des œuvres d'art.

D'abord, pourquoi sont-elles des mondes?

Parce que leurs créateurs assemblent et édifient leur œuvre autour d'un centre d'attraction et d'action, autour d'une idée mère qui préside à tous les éléments dont ils se servent, en commande les ressorts, en surveille les rapports et peut les modifier à l'infini, selon sa féconde passion, pour les faire concourir à l'expression harmonique qui en émane, riante ou triste, calme ou poignante.

Cette idée mère c'est le sujet.

J'attends ici ceux des prétendus novateurs qui se moquent de tout sujet en peinture.

Oui! c'est le sujet, non pas comme l'entendent le bourgeois et ces novateurs, non pas une anecdote quelconque superficiellement sentimentale ou bouffonne ou même un grave sujet d'histoire; non! ce sujet sera une impression d'âme, un sentiment d'ivresse, de douleur, de puissance ou de fraîcheur, de sérénité, de candeur, de gaieté même, enfin, toute émotion capable d'inspirer un peintre, provoquée par le spectacle de la vie ou d'un simple paysage, et qui laissera son empreinte à l'imitation de ce spectacle ou de ce paysage.

C'est ce que j'appelle le sujet esthétique.

L'autre, le sujet accidentel qui vient s'y adapter, n'est qu'un prétexte.

L'artiste conçoit d'abord une impression, c'est la vraie création, il cherche ensuite quel titre il lui donnera. Parfois le sujet accidentel se présente d'abord à son esprit, mais il n'existe, en tant que valeur d'art, que lorsqu'il entraîne avec lui l'idée esthétique qui seule lui donne son prix.

Ici, on le voit, c'est l'âme immortelle s'emparant de la création de Dieu pour produire sa création à elle.

Il y a des tableaux auxquels on peut, sans inconvénient, enlever ou ajouter un ou plusieurs personnages ou accessoires; ce ne sont pas des œuvres d'art. A celles-ci il est défendu de tou-

cher, non plus qu'aux rouages d'une montre. Un rien détruit l'équilibre de leurs lois.

Un chef-d'œuvre d'art est si bien un monde, qu'on n'y peut pas plus supprimer un caillou, qu'une étoile au ciel.

C'est pourquoi les arts, comme les vertus dans l'ordre purement moral, sont les agents les plus sublimes de l'esprit humain.

Tel est le but.

Ce n'est pas celui des copistes et des habiles faiseurs de *morceaux*.

Il peut néanmoins, dans une mesure relative, être atteint par tous les genres, même par une *nature morte*, puisque alors l'objet qu'elle représente, que modifie la pensée, a moins d'importance par lui-même que par la sensation qui lui a donné son caractère et qu'il transmet au spectateur.

On le voit, l'art comme je le comprends est absolument libéral et laisse carrière à l'expansion de tout tempérament, ne réservant que l'inviolabilité des lois éternelles inscrites au fond de la conscience et du bon sens.

Maintenant quel est le moyen d'arriver à ce but?

Par l'observation constante et la méditation des lois de la nature; par la contemplation des chefs-d'œuvre; par le travail!

Il est entendu que j'admets d'abord le don, la vocation.

Cela n'a pas l'air très compliqué.

Cependant il existe, depuis l'antiquité grecque et surtout depuis la Renaissance, bon nombre de bouquins qui raisonnent doctement ou divaguent subtilement sur cette matière.

Ils n'ont pas beaucoup avancé la question, sauf deux ou trois traités écrits par des auteurs qui, comme Léonard de Vinci, avaient tenu le pinceau ou l'ébauchoir.

Faute d'avoir pratiqué l'art dont ils parlent, d'avoir tressailli à ses tressaillements, d'avoir *vécu* ses phases diverses, d'avoir senti s'agiter dans leur cœur les joies de ses triomphes, les désespoirs de ses défaites; la plupart des théoriciens, dans leurs longs, consciencieux et ingénieux travaux, n'aboutissent souvent qu'à des rébus dogmatiques, à des aphorismes sans vie : or la vie seule est féconde!

Ils restent dans les abstractions didactiques absolument fermées au public.

Les artistes n'y mordent pas et quelques savants, seuls, les digèrent inutilement dans un platonique et stérile dilettantisme, incapables eux-mêmes de les expliquer clairement.

J'ai essayé autrefois quelques-uns de ces bouquins vénérables et j'avoue que malgré le respect qu'ils m'inspiraient, respect plein de trouble et de mystère, ils m'ont parfois servi d'oreiller.

Et je me croyais stupide et me désespérais d'y voir si peu de jour.

Il y avait surtout les profonds critiques allemands qui, à grands frais d'érudition, de fortes lunettes et de patience, fouillent toutes les poussières, entassent des montagnes d'arguments, Pélion sur Ossa, pour prouver que tout bien pesé et considéré, le brouillard c'est de la brume.

Ces travaux vertueux méritent à coup sûr tous les honneurs et les ont obtenus, mais d'après les fragments de traduction que j'en ai lus. je suis bien forcé de dire que je les trouve suffisamment ennuyeux.

Je dois à mon pays la justice de reconnaître que les donneurs de recettes sont plus amusants à Paris.

Comment n'y avoir pas d'esprit après Diderot? Hélas! il faut avouer qu'il n'y aurait pas grand mal à ce que beaucoup d'entre eux en eussent moins et apprissent autre chose qu'une fine et aimable bienveillance.

Ceux-ci du moins ne blessent personne.

Nous avons aussi de brillants critiques d'art, Taine, par exemple, que la France vient de perdre, et bien d'autres esprits de haute distinction que l'opinion désigne et parmi lesquels plus d'un de mes lecteurs se reconnaîtra.

Je vise seulement nos Zoïles improvisés qui, pour ne rien savoir de notre art, n'en foudroient

pas moins nos expositions de peinture de leurs jérémiesques imprécations, ne parlant que de l'abaissement de notre école de France sur les doigts de laquelle ils frappent en se servant de la férule étrangère et en lui proposant pour modèle, à elle si pleine de sève, quelque frêle et anémique produit d'Albion et d'outre-Rhin.

Paris en a été un instant troublé, maintenant il s'en amuse et ne tardera pas à leur dire : « Assez ! assez de votre prose aux néologismes prétentieux que je ne comprends pas et que vous pourriez bien ne pas comprendre vous-mêmes, incohérentes fusées d'artifice pédantesque pour dérouter le bon sens du public ahuri ».

Et à ceux qui se servent d'un talent réel quoique étrange, pour pousser les artistes à toutes les licences, il commence aussi à crier : « Assez d'insultes aux grands travailleurs du passé qui ont longuement médité leurs éternels chefs-d'œuvre, aux Phidias, Michel-Ange, Léonard, Rembrandt, le Poussin et tant d'autres vaillants maîtres ; assez ! n'insinuez plus que le génie a le droit de tout faire sans étude, par son seul caprice pour loi et moralité. Vous avez assez détourné de leur voie les peintres les mieux doués, dont les débuts avaient été remarquables, par vos éloges outrés ou aveugles, leur persuadant qu'il est beau, qu'il suffit de dissoudre,

dans les limbes, de pâles fantômes ingénieusement mouvementés, molles nébuleuses d'un rêve et dont, avec plus de précision, on pourrait faire vivre la crépusculaire poésie ; vous avez assez exalté, comme des marques de génie, les bizarres tentatives de peintres qui firent jadis de beaux tableaux, qui pourraient encore les retrouver et que vous poussez de plus en plus vers je ne sais quel pays de Cocagne où les paysages en sucre s'agrémentent de tous les prestigieux secrets accessibles à la confiserie, depuis les fondants neigeux, les violettes, les angéliques printanières, jusqu'aux gélatines les plus vermeilles ; pays enchantés, qu'ils disent pleins de frissons nouveaux, pays de rêves informes, dont les ciels ont pour constellations des cristallisations et baignent des monuments d'une architecture née sous le moule des pâtissiers. »

Artistes, amis confrères, n'écoutons plus ces prophètes de malheur et surtout ces critiques au dangereux enthousiasme dont je ne nie pas la maladive éloquence, mais qui parlent, avec une passion aveugle, de choses qu'ils ignorent, ni les pauvres ratés de la littérature, à qui on donne à faire la critique d'art, parce qu'ils ne savent rien de rien.

Non ! n'écoutons plus ceux qui prêchent un art trop facile d'où l'on a supprimé la forme, le modelé, les plans, la perspective, tout ce qui

gênait! Et c'est à Paris que l'on préconise cet art, à Paris si plein de merveilles, où les palais, les bibliothèques et les musées accumulent tout le génie humain; à Paris où la nature prodigue ses grâces enchanteresses à travers d'innombrables rameaux, parmi les jardins bordés de nobles terrasses, fleuris de fleurs et d'enfants; à Paris si grand et qui laisse venir à lui les petits oiseaux dont les chants ingénus se mêlent aux profondes symphonies de l'art!

Hier, je sortais du concert Colonne. Je suivais le quai, ivre encore des célestes harmonies de Beethoven.

Tout à coup, mes regards perdus dans le rêve s'éveillèrent comme en sursaut, frappés par le plus admirable poème de l'art et de la nature. A travers la fauve dentelle des larges peupliers éclaircis par l'automne, sous un ciel resplendissant d'or et de pourpre, le crépuscule, de sa pénombre violâtre, voilant tout détail, laissait, seule, saillir la silhouette transfigurée des palais agrandis. A leur pied, la Seine roulait en vagues remous miroitants ses flots d'or vert en fusion.

Dans l'extraordinaire fluidité de l'air rose et de l'eau diaprée d'iris, erraient de brumeux bateaux à peine visibles à leurs feux de rubis.

Mille étoiles, émeraudes, topazes et diamants, marquaient la ligne des quais et des ponts dont

les arches dormaient dans le mystère d'une diffuse transparence bleue, à demi cachées sous les arbres immobiles. Autour de cette paix, la grande ville bruissait et remuait.

C'était attendrissant et prodigieux! Un nom était d'abord sorti de ma bouche : « Corot! » Puis je me dis que les Paradis du maître sont plus gris, moins intenses, moins solennels, moins féeriques aussi.

Et devant la majesté de tes lignes, l'exquise tendresse de tes teintes, leur richesse sobre et vibrante, ô divin poème de silence et de bruit, de magie éclatante et recueillie, je saluai la vraie, celle que j'adore, l'éternelle Impression.

Je crois avoir dit toutes mes raisons de craindre et d'espérer, et finalement, c'est vers l'espoir que je penche. J'ai confiance aux vertus françaises, la bonne foi, l'ardeur, le désintéressement et l'amour des nobles passions.

Le public parisien a l'horreur du banal. Il a trop écouté ceux qui le poussaient vers les étrangetés de mauvais aloi; il se retourne de plus en plus vers le beau et le vrai.

N'oublions pas, artistes, que c'est à nous de faire le goût. Quelque audacieuses que soient nos tentatives, suivons le conseil de Corot, respectons les lois éternelles.

N'imitons pas ceux qui délaissent le Louvre.

Il est bon, après une campagne dans la na-

ture, d'aller comparer nos observations à celles des vieux maîtres. Ils nous parlent du fond des siècles et leurs conseils n'en ont que plus d'autorité. Ce qui a duré si longtemps a de fortes chances d'être vrai. On veut nous démontrer qu'ils radotent. N'en croyons rien. Évidemment ils ne doivent pas comprendre grand'chose aux étincelants paradoxes. Ils se contentaient de connaître leur art.

Et surtout travaillons !

Sans prétendre, comme Buffon, que la patience est le génie, je pense que l'étude approfondie des grandes branches de l'art est indispensable à la création des chefs-d'œuvre.

Construisons d'abord ! Pas d'édifice sans base ni charpente ! C'est banal de le dire.

Commençons par être maçons et charpentiers.

Le puissant sculpteur Fremiet m'a raconté que le grand Rude mettait d'abord entre les mains de ses élèves la règle et le compas.

D'ailleurs la nature ne livre son mystère et sa volupté secrète qu'à ceux qui l'étreignent avec amour et persistance dans un incessant combat. Elle ne cède qu'aux forts et infatigables.

C'est de plus une maîtresse singulièrement compliquée et qu'il faut simplifier dans les images que nous ferons d'elle. Pour cela nous

devons la connaître bien à fond, pour éviter le piège de ses fuyantes coquetteries. Notez que simplifier la nature, c'est en extraire l'essence, la suprême expression dégagée des vulgaires banalités.

Rien de plus délicat, de plus dangereux et qui demande une main plus sûre.

Car enfin, ce n'est pas simplifier une prairie, par exemple, que de tendre un drap de billard sur lequel on aligne une rangée de balais simulant les arbres, entre des moutons japonais et des bergers calqués sur les vases étrusques. A ce compte, les jouets d'enfants simplifieraient aussi la nature!

Travaillons à y arriver plus sûrement, en revenant à cette lumière primordiale dont les anges ont un instant illuminé notre berceau: travaillons, afin qu'à force de creuser, nous puissions retrouver, près de sa sœur la vérité, au fond de quelque puits idéal, cette vertu que j'ai entrevue au commencement de ce livre et que je salue en le terminant, la divine candeur!

Travaillons sans trop nous occuper des critiques éphémères. Entretenons parmi nous la noble émulation, mais resserrons les liens de notre grande unité d'efforts. Nous lui devons, en grande partie, nos victoires.

Prenons garde que nos discordes ne profitent qu'à l'étranger qui, je l'ai dit, s'est jeté dans la

lutte avec toutes les prérogatives françaises et même avec des avantages que, par un discret sentiment d'équitable répartition, nous croyons juste de nous refuser à nous-mêmes, dans les salles des Champs-Élysées.

Mais, me dira-t-on, l'art n'a pas de frontières; il doit être universel.

Je ne crois pas, dans aucun de mes écrits, être en contradiction avec cette vérité.

Que cela ne m'empêche pas d'affirmer, avec la conviction la plus profonde que, en France, l'intérêt de l'art ne sera jamais en désaccord avec celui du pays, mais que si cela était possible, la patrie devrait passer d'abord! Car si l'art n'a pas de patrie, les artistes en ont une.

D'autres disent : « Est-ce que Paris n'est pas la capitale de l'esprit humain? » Il l'était, il l'est encore, comme cœur de la France! Le vaisseau qui porte son génie a lutté victorieusement contre bien des tempêtes, il ne craint ni nos fureurs ni nos folies, mais le jour où tous les courants étrangers viendraient s'agiter dans la Seine, le *Fluctuat nec mergitur* pourrait bien n'être plus une vérité.

Mais je ne crains pas cela.

Je suis convaincu que nos frères égarés sont animés comme nous de patriotisme; ils n'ont pas vu où les menait cette lutte déplorable; ils ne prévoyaient pas cette critique si juste de

notre ami Gérôme qui a si bien démontré, par un mot très expressif que je ne donnerai pas, bien qu'il m'y ait autorisé, qu'une association artistique ne peut être *nationale* ni même *internationale* tant qu'elle repoussera *la grande Société des artistes français,* si vaillante et si fraternelle pour tous. C'est une situation qui ne peut pas, qui ne doit pas durer : tout Français comme tout étranger le comprendra.

Aussi j'entrevois, dans un avenir très prochain, la grande réconciliation que j'appelle de mes vœux les plus ardents. Non! nous ne tarderons pas à nous embrasser et le jeune et éminent ministre auquel j'ai fait allusion, pourra bientôt préconiser d'autres moyens d'émulation que cette triste division qui ne sera plus qu'un souvenir, et il sera heureux de boire à nos banquets redevenus vraiment fraternels. Et l'art français rentrera dans son grand lit et reprendra son cours pacifique et civilisateur. Le jour où cessera cette division funeste sera un des meilleurs de mon existence d'artiste, et l'idée d'avoir pu contribuer à hâter le moment de cette réconciliation sera pour moi une des joies les plus pures de ma longue carrière. Mais j'ai hâte de conclure.

Travaillons! et changeons moins nos directions toujours inquiètes d'essais nouveaux ; nous aurons beau faire, nous ne trouverons jamais

un terrain où nous serions tous des grands hommes et où chacun serait le plus grand de tous.

Travaillons pour l'art, ce sera travailler pour notre bonheur. Car le succès même ne le donne pas.

Ayons plus de conscience que d'ambition.

Les grandes angoisses attendent les grands orgueils.

Ne nous décourageons pas à voir s'évanouir nos rêves. Les illusions sont les fleurs de la vie ; rien de plus fragile ! Elles tombent aux secousses de l'âme comme les fleurs aux remous du vent. Mais elles laissent après elles un fruit.

Au lieu de gémir sur leur chute, faisons comme l'arbre, tâchons d'en nourrir les fruits.

Travaillons, et ne nous inquiétons pas de la modernité. Celle qui restera ne s'affiche pas seulement aux kiosques des boulevards, elle est dans notre cœur et nous ne pouvons y échapper.

Quant à la gloire, nous ne sommes jamais sûrs de l'avoir saisie. Comment jouir d'une chose aussi incertaine, et qui pourrait n'être qu'un mirage ? Et quand parfois un artiste, au milieu du succès, se laisse aller à la douceur des éloges et, un instant, se croit un grand homme, comme à la première énigme que lui posera la nature, lorsque, dans l'isolement, il sentira de nouveau son impuissance de-

vant son rêve, oh! combien alors il s'inquiétera peu des vains bruits qui bourdonnent à ses oreilles!

Dans les grands centres il trouve, à chaque pas, les œuvres des hommes, il leur compare les siennes, il en apprécie la valeur respective; au contraire, dans la solitude, il n'a pour point de comparaison que les œuvres de Dieu.

Le vulgaire dit d'un homme arrivé à la réputation : « Il a fait son trou, » et il se figure un trou lumineux ouvert sur quelque astre splendide.

Mais on ne perce jamais à jour. Plus on creuse et plus le trou semble noir, tant le doute, les obstacles et l'envie y concentrent de ténèbres.

Cependant si nous ne trouvons jamais la joie absolue du triomphe complet, nous ne perdons pas (et c'est là le plus grand bienfait du ciel) l'instinctif espoir d'y arriver.

Et quand nous n'aurions en partage que la volupté de sonder d'adorables mystères!

Enfin, n'oublions pas cette grande vérité si bien formulée par un philosophe : « Le temps ne respecte pas ce qui a été fait sans lui. »

N'oublions pas que plus nous aurons médité notre œuvre, plus nous l'aurons approfondie, plus elle sera intense; que ce qui a été fait rapidement est vite vu et ne reste pas dans la mémoire. N'oublions pas que le chêne qui met

plus de temps à croître, donne, en brûlant, plus de chaleur que le peuplier : car l'arbre rend au foyer la quantité de chaleur qu'il a prise au soleil.

---

# TABLE

# TABLE

## *SOUVENIRS*



## *PAYSAGES ET PAYSANS*

## *HISTOIRE D'UN BOURG*



## *QUELQUES TABLEAUX*



## *LA GUERRE*



## *AUBE ET CRÉPUSCULE*

## *POÉSIE*



## *PEINTURE*



## *TROIS PEINTRES*

## *LE JURY DE PEINTURE EN 1866*



## *DE LA SUPRÉMATIE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE*

*Achevé d'imprimer*

le vingt-six octobre mil huit cent quatre-vingt-quinze

PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

*A PARIS*

2. – 2452.


JU
BRÉ

PARIS. — Imp. A. LEMERRE, 25, rue des Grands-Augustins. — 4.-2452